

LECTURES.CULTURES



DOSSIER
LA LANGUE
FRANÇAISE ET LES
AUTRES LANGUES
EN FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES

p.17



PUBLICATIONS DE L'ACTION TERRITORIALE !

(Bibliothèques publiques - Centres culturels - PointCulture)

Toutes les publications sont disponibles gratuitement en version pdf :

sur le site www.bibliotheques.be (rubrique Publications),
sur le site www.centresculturels.cfwb.be (rubrique Bibliothèques),
sur le site www.culture.be (rubrique Publications)
et sur le site www.litteraturedejeunesse.be

LECTURES.CULTURES

GRATUIT !

Dossiers :

- Eros Cultura ; L'Empire des jeux ;
- La Mémoire et l'oubli ; Nature et Culture, les deux ensemble.

CENTRES CULTURELS :

- Centres culturels et territoires d'actions. Une partition symphonique, des actions partagées, Cahier 1, janvier 2013
- Piloter un Centre culturel aujourd'hui : Fils conducteurs et démarches de base, Cahier 2, décembre 2013.

BIBLIOTHÈQUES :

Ancienne revue *Lectures* (années 1981-2016) :

GRATUIT !

Derniers dossiers thématiques déclinés en bibliothèque :

- Religions en bibliothèque, Médiation, Développement durable, Handicap, Seniors, Langue française, Métier de bibliothécaire, Livre et lecture en mutation, BD, Architecture, Santé, Bibliothèque hors les murs, Censure, Europe, Rencontres littéraires, Numérique, Management, Evaluer une bibliothèque, Communiquer, Design, Sciences, Fonds locaux et régionaux (provinces + Bruxelles-Capitale), Droits d'auteurs, Littérature en action, Bébés et livres, Signalétique, etc.

Développement culturel du territoire - évolutions, de 2002 à 2019 (statistiques annuelles) : **GRATUIT !**

Collection « Outil bibliothèque » : **GRATUIT !**

- Favoriser l'intégration dans les bibliothèques des personnes éloignées de l'écriture et la lecture et des populations étrangères, 2008
- Construction d'un plan local de développement de la lecture, 2011
- L'évaluation continue des plans quinquennaux de développement, 2014.

Collection « Cahiers des bibliothèques » (colloques, études, bibliographies) : **GRATUIT !**

- Cahier 27 : Élagage et retraits en bibliothèque publique (monographies), année 2020
- Cahier 26 : Première évaluation du décret du 30 avril 2009 relatif au développement des pratiques de lecture organisé par le Réseau public de la lecture et les bibliothèques publiques
- Cahier 25 : La lecture et l'écriture : l'affaire de tous ?!
- Cahiers 23 et 24 : Partagez l'aventure des bibliothèques (échanges de pratiques de métiers)

Autres titres de la collection « Cahiers » :
Lecture et société, Publics des bibliothèques, Publics éloignés de la lecture,

Ressources électroniques, Héroïc Fantasy, Alphabétisation, Contrats-Lecture, Bibliographie d'ouvrages de références, Politiques d'acquisitions, Formations, Documentaire jeunesse, Internet, Adolescents, Marketing du livre et de la bibliothèque, Lire ou ne pas lire (étude ULg), Pratiques et attitudes face à la lecture (sondage d'opinion), Formation littérature de jeunesse, Cultures d'ici-cultures d'ailleurs.

Hors-série : **GRATUIT !**

- Les Institutions belges : liste d'autorité-matière (au 31/12/2006)
- Histoire de Belgique : liste d'autorité-matière (au 31/05/2010).

Littérature de Jeunesse

(Service général Lettres et Livre) :

- Répertoire des auteurs et illustrateurs de livres pour l'enfance et la jeunesse en Wallonie et à Bruxelles, 2014, 12,00 €
- HaHaHa ! Des livres jeunesse pour rire, 2019, 5,00 €
- Incontournables 2018-2020, 5,00 €.
- Vous prendrez bien un peu d'art ?, 2021, 5,00 €.

CAHIERS DE L'ACTION TERRITORIALE : GRATUIT !

- Cahier 1 : La Mise en œuvre du décret du 21 novembre 2013 par les Centres culturels. Rapport d'observation (Maison des Sciences de l'Homme de l'Université de Liège), 2022

INFOS :

Service général de l'Action territoriale
Fédération Wallonie-Bruxelles, 44 Bd Léopold II à B-1080 Bruxelles
Abonnements : tél. : +32 (0)2 413 36 19 – mél : nathalie.brichard@cfwb.be

CE BROL EST ABRACADABRANTESQUE !

PAR JEAN-FRANÇOIS FÜEG

directeur général adjoint du Service général de l'Action territoriale

L'idiome qui nous permet de communiquer, de faire société, cette *lingua franca* qui nous rend audibles dans le débat public, fonde la citoyenneté.

Lectures.Cultures consacre un dossier à *La langue française et les autres langues*. Et cette langue est à vous, est à nous tous.

Le 21 septembre 2000, dans une interview donnée à France 3, Jacques Chirac s'exclame que les accusations dont son parti est l'objet sont tout simplement « abracadabrantiques ». L'adjectif fait sourire toute la France. Rares sont ceux qui se souviennent qu'il fut utilisé en 1871 dans le poème *Le Cœur supplicié* par Rimbaud, qui l'avait lui-même emprunté à Mario Proth. Dans les semaines qui suivent la prestation présidentielle, le terme devient très à la mode et tout est soudain abracadabrantique. Le dictionnaire Larousse l'intègre à son corpus, lui donnant définitivement droit de cité.

En 2016, le jeune Matteo, élève de troisième primaire dans une école de la région de Ferrare, en Italie, écrit dans un devoir : « Il fiore è petaloso », la fleur est pétaleuse. Il entend signifier d'une manière synthétique que la marguerite a plus de pétales que le coquelicot. Épatée par cette trouvaille, l'institutrice de Matteo envoie une lettre à l'Accademia de la Crusca, l'institution en charge de la mise en valeur de la langue italienne, suggérant qu'on l'adjoigne au lexique. Le mot est séduisant, il a été formé de manière conforme à la morphologie de la langue, mais l'académie attire l'attention du jeune garçon sur le fait que pour qu'un mot rejoigne le dictionnaire, il faut d'abord que les gens l'utilisent. Le président du Conseil des ministres, Matteo Renzi, ému par cette histoire racontée dans un journal de la péninsule, utilise le terme dans un discours. Dans les heures qui suivent, il est tweeté plus de 50.000 fois.

Ces deux exemples l'illustrent de manière saisissante : l'idiome qui nous permet de communiquer, de faire société, cette *lingua franca* qui nous rend audibles dans le débat public, fonde la citoyenneté. Nous pouvons nous l'approprier, la façonner en fonction de nos besoins, de nos envies, explorer les registres les plus extravagants, en un mot comme en cent, en faire un objet vivant. Et, mangeons des cougnolles ou des cougnous, des petits pains, des pains au chocolat ou des chocolaines, séchons-nous avec des linges, des serviettes ou des essuies, nettoyons avec des serpillières, des wassingues ou des torchons, enrichissons le lexique au gré de nos envies et de nos nécessités. C'est ce joyeux « brol » qui fait la richesse de nos parlers. Au passage, voici un mot qui met en évidence le génie propre du bruxellois français, et que bien des locuteurs d'outre-Quévrain nous envient, ni aussi familier et agressif que le bordel, mais plus désordonné qu'un simple désordre. « Brol », c'est un gentil bordel ou un fameux désordre, me souffle à l'oreille notre rédactrice en chef.

Nos secteurs jouent un rôle dans ce processus de partage. Les bibliothèques sont actives depuis très longtemps dans les processus d'alphabétisation et d'acquisition du français langue étrangère. Le Centre culturel de Huy est actuellement reconnu comme coordinateur du réseau de « La Ville des mots », qui rassemble douze Centres culturels. Des Centres d'expression et de créativité, comme Ateliers Vénérie, organisent des ateliers de prise de parole et d'écriture, tandis que le théâtre amateur a été pour beaucoup de personnes un outil de maîtrise fine de la langue et de développement des pratiques langagières.

Plus que jamais, dans ce pays où on passe, où on s'arrête, et où des gens arrivant du monde entier décident de poser leurs valises, parce que, tout bien considéré, il en vaut bien un autre, cet enjeu du partage de la langue mérite d'être pris à bras-le-corps. Parce qu'il est une condition première de l'exercice des droits culturels, vous êtes toutes et tous à la manœuvre dans ce beau projet. Non, peut-être ? ●

Le bimestriel *Lectures.Cultures* est une publication du Service général de l'Action territoriale (SGAT) de la Fédération Wallonie-Bruxelles

L'Action territoriale comprend les secteurs des bibliothèques publiques, Bibliothèque « Espace 27 Septembre », centres culturels, PointCulture, et Centre de prêt de Naninne, ainsi que CEC.

Éditeur responsable :

Jean-François Füeg
Directeur général adjoint
Service général de l'Action territoriale - FWB
44 Bd Léopold II
B 1080 Bruxelles

Rédactrice en chef :

Florence Richter
Mél : florence.richter@cfwb.be

Comité de rédaction :

Edith Bertholet, Lapo Bettarini,
Diane Sophie Couteau, Célia Dehon,
Bénédicte Dochain, Françoise Dury,
Jean-François Füeg, Sylvie Hendrickx,
Muriel Laborde, Thierry Maudoux,
Bernard Michel, Florence Richter.

Chroniqueurs :

Jean-Philippe Accart, Laurence Bertels,
Michel Bougard, Catherine Callico,
Thomas Casavecchia, Pol Charles,
Isabelle Decuyper, Michel Defourny,
Benoit Dejemeppe, Daniel Delbrassine,
Anne Delplace, Philippe Delvosalle,
Pascal Deru, Liliane Fanello,
Véronique Heurtematte, Arnaud Knaepen,
Benoit van Langenhove, Bernard Lobet,
Philippe Maes, Aurélie Puissant,
Marianne Puttemans, Maggy Rayet,
Catherine Renson, Nathalie Trouveroy,
Jacques Van Rillaer, Didier Zacharie.

Relecteur :

André Tourneux

Fabrication :

Graphisme : Polygraph'
Impression : Bietlot

Abonnement :

Nathalie Brichard
Tél. : +32 (0)2 413 36 19
Mél : nathalie.brichard@cfwb.be
L'abonnement annuel (5 numéros)
est gratuit, sur envoi d'un mail,
mentionnant vos nom et adresse postale.



WWW.BIBLIOTHEQUES.BE
WWW.BIBLI27SEPT.CFWB.BE
WWW.CENTRESCULTURELS.CFWB.BE
WWW.POINTCULTURE.BE
WWW.CPM.CFWB.BE

Lectures.Cultures n°32 (Mars-Avril 2023)

7^e année (succède à la revue *Lectures*)
Bimestriel (ne paraît pas en juillet-août)
ISSN 0251-7388

Photo couverture : Café Le Brusseleur - Rue du Midi



12



17

03 ÉDITORIAL

03 Ce broil est abracadabrantique !
par Jean-François Füeg

06 ACTUALITÉ

06 Première évaluation du décret
sur les CEC et les PAA

par Anaëlle Camarda

09 Le décret sur les centres culturels
en réflexion

par Célia Dehon

12 ICI ET AILLEURS

12 À Genappe, le Centre culturel 38 :
sans salle mais pas sans âme !

par Liliane Fanello

17 DOSSIER

17 La langue française
et les autres langues

65 ICI ET AILLEURS

65 Malaga en Espagne :
la culture en vitrine ou dans l'arène
par Catherine Callico

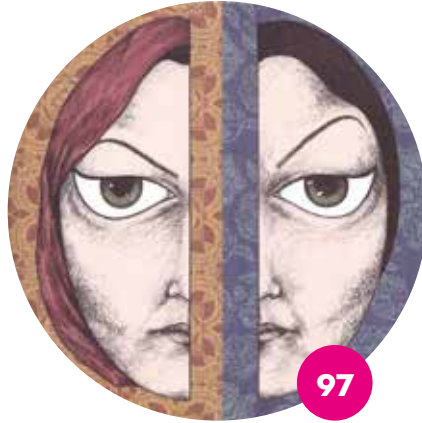
71 MÉTIER

71 Olivier Haas, chef de chœur :
un musicien tout en harmonie !
par Sébastien Vaillant

SOMMAIRE



71



97



105

74 PORTRAIT

74 Maëlle Delaplanche, curatrice :
« L'art est une plus-value pour la société »
par Didier Zacharie

77 AUVIO

CD

77 Des pas légers sur la neige
par Benoit van Langenhove

DOCU

79 L'école pour tout le monde
par Philippe Delvosalle

82 LECTURE

SOCIÉTÉ

82 Nos droits, nos libertés,
et nos devoirs, dans la société
par Bernard Lobet

85 Comprendre les intimités
par Catherine Renson

90 À corps découverts
par Michel Bougard

93 Des biographies
et des histoires croisées
par Thomas Casavecchia

BANDE DESSINÉE

97 Métissage et transmission
par Marianne Puttemans

PROFESSION

100 Penser la médiathèque
en situation de crise
par Jean-Philippe Accart

102 JEU

102 Haute tension !
par Pascal Deru

105 JEUNESSE

ACTION

105 Une compagnie haute
en Arts & Couleurs
par Laurence Bertels

ENFANT

108 L'aventure politique du livre
de jeunesse
par Michel Defourny

ADO

110 Le roman pour la jeunesse,
reproducteur des inégalités de genre ?
par Laurie Agnello

PORTRAIT

112 Sibylle Delacroix tout en crayonnés
par Isabelle Decuyper

PREMIÈRE ÉVALUATION DU DÉCRET SUR LES CENTRES D'EXPRESSION ET DE CRÉATIVITÉ (CEC) ET DES PRATIQUES ARTISTIQUES EN AMATEUR (PAA) : IMPORTANCE DE LA CRÉATIVITÉ ET DU BIEN-ÊTRE

PAR MARC ZUNE ET PHILIPPE SCIEUR,

Institut d'analyse du changement dans l'histoire et les sociétés contemporaines (IACCHOS), Université Catholique de Louvain

ET PAR ANAËLLE CAMARDA ET BAPTISTE BARBOT,

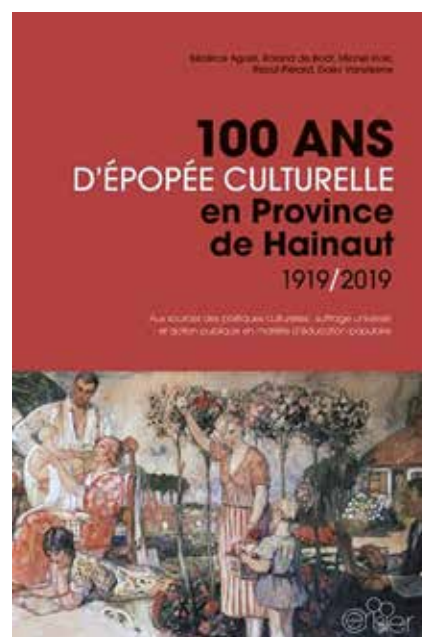
Institut de Recherche en Sciences Psychologiques (IPSY), Université Catholique de Louvain

La créativité est une composante essentielle de nos vies. Au quotidien, nous faisons preuve de créativité lorsqu'il s'agit de trouver des solutions face aux problèmes que nous rencontrons, lors de la production d'œuvres artistiques, ou même lors de la réception de ces œuvres. L'imagination, la créativité, sont des éléments qui permettent à l'artiste de proposer de nouvelles créations, à l'interprète d'une œuvre de se l'approprier, à l'amateur d'art de s'inspirer de la pensée d'un auteur pour à son tour interpréter le réel de nouvelles manières.

Chaque individu dispose d'un potentiel de créativité, qui n'est pas une donnée fixe et qui peut également être développé – sa nature variant grandement en fonction du domaine et de la tâche à réaliser. Ainsi, l'OCDE considère que l'éducation doit jouer un rôle important dans la stimulation de ce potentiel chez les jeunes. Les jeunes d'aujourd'hui seront les inventeurs et les entrepreneurs de demain. Habités à réfléchir différemment ou à aiguïser des manières de voir différentes, ils participeront au renouvellement des savoirs. D'autres considèrent que la créativité doit servir à définir ses propres catégories de pensée, à réfléchir en dehors des schémas établis, à trouver la manière d'exprimer son propre rapport au monde. Dans cette seconde conception, la créativité est synonyme de réalisation de soi, de diversité d'expression des points de vue sur le monde, de soutien à l'émancipation. Elle sert le développement d'une posture critique vis-à-vis de la société dans laquelle on vit. Elle est aussi l'occasion de s'ouvrir à la diversité du réel et à la rencontre entre différentes perceptions et pensées d'une même réalité.

LA CRÉATIVITÉ AU CŒUR DES POLITIQUES CULTURELLES

Ainsi, la culture est un des domaines les plus concernés par la créativité. Elle se côtoie sous l'angle de la réception quand nous sommes sensibles à l'œuvre d'un auteur, quand lors de la visite d'une exposition, nous faisons connaissance avec la pensée créative



d'un artiste, ou que nous sommes émerveillés par l'imagination d'un chanteur ou d'un compositeur. Mais c'est aussi parce que la créativité est un des fondements de la constitution de nos manières d'être, de nos identités, de nos capacités à appréhender le réel, que le législateur en FWB a décidé de soutenir les associations qui se donnent pour objectif de stimuler la créativité des publics. Dans l'ouvrage intitulé *100 ans d'épopée culturelle en Province de Hainaut 1919/2019*, Agosti et al. (2021) ont montré la genèse des politiques visant à offrir un accès plus élargi à la culture, à partir de l'obtention du suffrage universel (1921) et l'aspiration au développement de la démocratie culturelle. On doit ainsi à ces avancées la concrétisation d'idées très avant-gardistes en ce qui concerne la rencontre entre l'art et la création artistique et les milieux populaires¹. C'est sur ce terrain d'idées et d'une volonté politique de reconnaître les initiatives déjà existantes portées par le Mouvement ouvrier, que par l'arrêté royal du 5 septembre 1921 les pouvoirs publics organisent le soutien aux activités d'éducation populaire (Welter, 2013). L'objectif de cet arrêté est d'organiser des activités complémentaires à l'école et de subsidier différentes institutions qui participent à la diffusion scientifique ou artistique.

Les centres d'expression et de créativité (CEC) sont héritiers de cette impulsion politique. Structurées par un nouveau décret depuis 2009 – qui comprend aussi leur Fédération (FCEC) et les Fédérations de Pratiques Artistiques en Amateurs (FPAA) –, quasiment 150 associations de tailles variables et réparties sur le territoire wallon et bruxellois sont reconnues par la FWB. Chaque année, elles proposent des activités pour plus de 36 000 participant.e.s, de catégories d'âge variées, et proposent de multiples domaines d'activités, comme par exemple le théâtre, l'écriture, la musique et le chant, la danse, le dessin, la sculpture. Ces institutions occupent une place originale parmi les différentes politiques culturelles : elles visent le développement de la citoyenneté et l'émancipation par la pratique



créative et artistique, elles assurent un accompagnement afin de tenir un objectif de qualité dans les productions réalisées. Par une présence répartie sur tout le territoire, elles visent un accès de proximité et cherchent à stimuler les interactions entre les participants à l'occasion des différents projets. Cette combinaison d'objectifs leur confère une identité originale et singulière, comparée à tout le moins à nos pays voisins, pour lesquels différentes législations adresseront soit l'un, soit l'autre des objectifs énoncés ci-dessus.

QUELS SONT LES EFFETS DE CETTE POLITIQUE SUR LES PUBLICS ?

À l'occasion de la première évaluation de l'application de ce décret, notre équipe de chercheurs en psychologie et en sociologie, a – entre autres analyses que l'on pourra trouver dans le rapport final mis à disposition par l'Observatoire des politiques culturelles – cherché à mieux comprendre l'effet que la participation aux activités proposées

par ces associations exerce sur les publics. Parallèlement à une analyse sociologique menée par des entretiens approfondis avec plus de 29 personnes représentatives du secteur ainsi qu'une analyse approfondie de 117 dossiers de demande de reconnaissance déposés par différentes associations depuis 2018, une enquête, intitulée *Tous créatifs, tous différents* a été diffusée auprès des publics, des équipes d'animation et de direction des CEC, FCEC et des FPAA. Cette enquête visait à évaluer la politique publique mise en place à partir de l'évaluation de différents éléments centraux du décret, à la fois grâce à des mesures psychométriques issues de la littérature scientifique ainsi que par la mesure des ressentis des différentes parties prenantes.

Les enseignements à tirer de cette évaluation ne peuvent être synthétisés aisément étant donné la richesse des données récoltées. Mais si l'on se concentre sur la question de l'effet de la politique sur le potentiel créatif des participants, quelques résultats principaux peuvent être dégagés. ►

► Tout d'abord, les résultats mettent en évidence l'impact déterminant de l'orientation de la politique de l'association sur les méthodes pédagogiques utilisées lors des activités par les artistes-animateurs, jusqu'aux effets ressentis par les publics. Ainsi, une association qui met un point d'honneur à stimuler la créativité et le bien-être des publics oriente fortement les artistes-animateurs à stimuler ces points essentiels, et les publics en ressentent fortement les effets. Même si la sectorisation des associations (secteur des CEC vs PAA) induit des objectifs de stimulation différents en ce qui concerne les aspects du processus créatif, l'expression citoyenne et d'autres ingrédients centraux du décret, il est important de mentionner que toutes les associations souhaitent stimuler en premier lieu le bien-être des publics qui participent à leurs activités. Et selon notre évaluation, tous les indicateurs montrent que cet objectif est largement atteint.

Deuxièmement, nos analyses montrent clairement que le sentiment de stimulation d'un des ingrédients du décret chez les publics est associé à leur sentiment de stimulation des autres ingrédients que nous avons mesurés. Ainsi, plus les participant.e.s ont le sentiment que les activités qu'ils ou elles fréquentent stimulent leur créativité, plus ils ont le sentiment de stimuler leurs capacités à recevoir et à générer des œuvres culturelles, à s'investir en tant que citoyen-nes au sein des activités et de la société, à exprimer leurs opinions et celles d'un groupe, à appartenir à un groupe, et même à se sentir bien au quotidien ! On observe donc une forme de cercle vertueux entre ces différents éléments, pour toutes les catégories d'âge des publics.

Enfin, notons que le sentiment de stimulation de la créativité et des autres ingrédients identifiés du décret ne semble pas être expliqué par le nombre d'activités ni le temps de fréquentation des activités auxquelles les publics participent, mais à la relation qu'ils entretiennent avec les artistes-animateurs de l'association. Plus les animateurs incitent les publics à venir participer

aux activités et à essayer d'autres activités proposées par l'association, plus les facteurs mentionnés ci-dessus sont renforcés. Ceci souligne l'importance de ces rôles de médiation culturelle et l'impact général ressenti par les participants.

Bien entendu, d'autres facteurs peuvent également entrer en jeu pour expliquer ces résultats très positifs de l'action des CEC. L'étude n'a pas porté sur les capitaux culturels précis des répondants, dont on sait qu'ils peuvent jouer un rôle important dans la démarche d'accès et d'implication dans des activités culturelles. Cependant, le niveau socio-économique de la localité où sont situées les institutions n'impacte pas ces constats.

UN SECTEUR FAIBLEMENT RECONNU, DES ATTENTES FORTES

Cette première évaluation du décret a renseigné le processus de reconnaissance des associations dans le nouveau décret, a décrit les activités proposées par les institutions (notamment les CEC), leur répartition sur le territoire, les liens de partenariats entretenus avec d'autres opérateurs culturels tels que les centres culturels ou les associations de jeunesse, ce qui a permis de mettre en évidence que les CEC participent significativement au maillage de l'offre culturelle en FWB.

À l'occasion de l'examen du projet de décret au Parlement de la Communauté française, Madame la ministre Fadila Laanan soulignait en mars 2009 que « le développement de l'expression et de la créativité de la population » était un enjeu primordial dans une société « caractérisée, non seulement par la diversité des cultures qui se côtoient sur un même territoire mais aussi par la diffusion via les médias et les nouvelles technologies d'un modèle culturel qui tend à s'uniformiser »². Elle soulignait la grande diversité des pratiques créatives qui sont portées par des collectifs et associations locales qui nécessitaient un soutien dans le cadre des politiques culturelles. Elle y voyait également un

enjeu de développement personnel dans la recherche de sens et de repères de l'époque contemporaine, où « chacun aspire davantage à se dire, à inventer, à communiquer » de manière singulière. À cet égard, notre enquête ajoute un élément nouveau qui est celui du bien-être. Cette notion est large, et se nourrit de plusieurs dimensions. Mais il s'agit là d'un effet ressenti de manière très significative par les participant-es. En ces temps troubles et incertains, c'est sans doute là un argument supplémentaire à la nécessité d'investir encore davantage cette politique culturelle, de l'avis général trop faiblement dotée et soutenue actuellement. ●

Notes

- (1) C. Romainville (2014, pp. 6-7) relate cette citation de Jules Destrée datant de 1895 : « Aux socialistes, je voudrais bien faire comprendre combien il est indispensable qu'ils s'intéressent aux choses de l'art. La vie supérieure de l'humanité ne peut leur être indifférente. Poursuivre les améliorations matérielles c'est bien ; mais c'est insuffisant. Notre marche en avant vers la société future exige des transformations morales et intellectuelles autant que des transformations économiques. Toutes ces évolutions doivent marcher de pair et nous devons les provoquer toutes et les soutenir avec une égale sollicitude si nous voulons réaliser un jour la Révolution sociale [...]. C'est une déplorable erreur de considérer l'art comme un délassement frivole des gens riches, de penser que les artistes ne sont que des oisifs inutiles ou même nuisibles. [...] il faut que nos amis se persuadent de la puissance et de l'utilité suprêmes de l'Art, l'une des plus nobles forces sociales, l'un des plus éclatants modes de la libre expansion de la personnalité humaine » (J. Destrée, « Art et socialisme », *Le Peuple*, Bruxelles, 1896, p. 1).
- (2) Parlement de la Communauté française, session 2008-2009, séance du 25 mars 2009, exposé introductif, p. 4.

LE DÉCRET SUR LES CENTRES CULTURELS EN RÉFLEXION

PAR CÉLIA DEHON

directrice, Direction des Centres culturels

Il y a dix ans, le 21 novembre 2013, le décret sur les Centres culturels était voté à l'unanimité et sous les applaudissements – comme on le rappelle volontiers – du Parlement de la Fédération.

Cette étape clôturait un chantier législatif amorcé en 2011 ayant mobilisé une importante partie du secteur des Centres culturels. L'adoption de l'arrêté d'exécution marquait l'entrée en vigueur du décret en 2014 et entraînait l'ouverture d'une période de transition de cinq années au cours de laquelle les Centres culturels précédemment reconnus dans le décret du 28 juillet 1992 pouvaient recomposer leurs missions en adéquation avec le nouveau référentiel défini par le décret, celui des droits culturels, et orienter leur projet pour se fondre dans le nouveau cadre législatif qui affirme plus que jamais l'importance du travail culturel local dans la construction d'un rapport au monde. Aujourd'hui, cent dix-neuf Centres culturels se sont inscrits dans le décret, se sont emparés des balises et des procédures pour intégrer les dispositifs mis en place par celui-ci. L'analyse des demandes de reconnaissance par les Services du Gouvernement et la Commission d'avis a été l'occasion de confronter les intentions de la législation à la réalité de terrain en révélant certaines imprécisions et limites du dispositif.

MISE EN PLACE DU CHANTIER DE RÉFLEXION

L'étude sur la mise en œuvre du décret (cahier n° 1 du Service général de l'Action territoriale), parue en janvier 2022, confiée par le Service général de l'Action territoriale et l'Observatoire des politiques culturelles à la Maison des Sciences de l'Homme de l'Université de Liège, a été l'occasion de s'interroger sur la manière dont les Centres culturels s'emparaient des notions apparues dans le décret et de voir quel était l'impact des transformations induites par le décret sur le travail des équipes.

Un premier cycle d'instruction des demandes de reconnaissance étant achevé, la ministre de la Culture Bénédicte Linard a souhaité initier un chantier de réflexion dans l'objectif d'apporter des modifications du décret qui facilitent et améliorent les procédures ainsi que le cadrage des dispositifs.

Un groupe de travail composé de représentants du secteur, désignés par les organisations représentatives ACC et Astrac elles-mêmes représentées, et de représentants de l'Administration gé-

nérale de la Culture (SGAT et inspection de la Culture) a été mis en place au début du premier semestre 2022. Ce groupe de travail, chargé de définir le périmètre de l'évaluation et d'élaborer des hypothèses d'améliorations, s'est réuni à huit reprises jusque fin 2022.

Les thématiques qui ont été abordées sont :

- les délais et procédures d'instruction des demandes ;
- l'articulation entre les dispositifs « territoriaux » que constitue l'action culturelle intensifiée, la coopération et l'action culturelle générale étendue sur plusieurs communes ;
- le dispositif des actions culturelles spécialisées dont le cadrage gagnerait à être précisé ;
- les relations aux pouvoirs publics locaux partenaires des Centres culturels (Communes, Provinces ou Cocof), ce qui constitue une particularité propre au modèle des Centres culturels ;
- la gouvernance des associations : équipe et direction, instances de gestion et conseil d'orientation ;
- le subventionnement.



PHASES DE CONSULTATIONS

Afin d'alimenter la réflexion, la ministre a également confié à l'ACC et à l'Astrac le soin d'organiser une consultation à plus large échelle du secteur à propos de l'évolution du décret. Les deux fédérations ont organisé une journée spécifique dédiée à cette réflexion en date du 28 novembre au Centre culturel de Fosses-la-Ville. Cette rencontre a donné lieu à des ateliers de discussion ouverts aux équipes, aux directions et aux membres des instances des Centres culturels sur les thématiques suivantes :

- l'articulation et le financement des dispositifs de reconnaissance,
- les relations avec les pouvoirs locaux et la parité,
- la procédure de demande de reconduction de la reconnaissance.

Les fédérations ont également mené un sondage par questionnaire auprès des Centres culturels.

Il ressort de la consultation sectorielle que, si les principes du décret suscitent l'adhésion des équipes, la mise en œuvre « technique » du décret ne se fait pas sans difficultés. L'importance du travail à fournir pour respecter la méthodologie du décret (analyse partagée, évaluation et élaboration du projet) et la phase de rédaction du dossier sont pointées du doigt : les Centres culturels estiment notamment que la phase de rédaction des dossiers, en phase de reconduction de reconnaissance, devrait être allégée au profit d'une attention plus soutenue en cours de contrat-programme en créant des moments de dialogue réguliers sur base des rapports d'activités. La préoccupation quant à la charge de travail des équipes en phase de reconduction de reconnaissance est heureusement déjà entendue par l'Inspection de la Culture qui a démarré un cycle de séances d'information par Province et en Région de Bruxelles-Capitale afin d'informer les équipes des Centres culturels des attentes à rencontrer dans les différentes étapes à parcourir en vue de la reconduction des demandes de reconnaissance.

Parmi les pistes soulevées par le secteur, la prolongation des durées des contrats-programmes ainsi que le refinancement de l'action culturelle générale (le niveau de reconnaissance commun à tous les Centres culturels) sont également évoqués. Ce dernier aspect est revendiqué par les organisations fédératives et permettrait, selon celles-ci, de remédier à la difficulté rencontrée par certains Centres culturels de justifier « artificiellement » le maintien de leur niveau de subventionnement antérieur au décret à travers les dispositifs créés par le décret de 2013. Une condition évoquée serait de lier le niveau de subventionnement au niveau de parité atteint par les collectivités publiques associées afin de soutenir l'investissement des Communes dans leur Centre culturel. Mais cela se heurte au fait que le principe de parité de subventionnement qui prévoit que le niveau de subventionnement octroyé par la Fédération Wallonie-Bruxelles soit identique à l'investissement des Communes et Provinces/Cocof est également mis en tension à cause des difficultés budgétaires rencontrées par les pouvoirs locaux. Les Centres culturels sont partagés quant à l'augmentation des contraintes pesant sur leurs partenaires locaux et recommandent la voie de la concertation et du dialogue.

La ministre de la Culture a également souhaité associer les pouvoirs publics locaux partenaires des Centres culturels à la consultation sur l'évaluation du décret et a lancé un appel à l'Union des Villes et des Communes wallonnes, l'Association des Provinces wallonnes, Brulocalis et la Commission communautaire française pour entendre leur point de vue notamment sur leur place au sein des organes de gestion des Centres culturels et leur engagement à travers le contrat-programme. L'Union des Villes et des Communes a récemment transmis son avis et des pistes à propos de l'équilibre entre les représentants publics et les représentants associatifs dans les instances de gestion des Centres culturels, au sujet de la durée du contrat-programme et des aides in-

directes que les Communes souhaiteraient voir valorisées dans le cadre de la parité de subventionnement.

PERSPECTIVES

Il reste à présent à émettre des propositions qui tiennent compte au mieux de ces différentes approches de la pratique du décret. La consolidation de ces pistes permettra, d'une part, de proposer des modifications directes et concrètes du décret qui devront intervenir avant la fin de la législature, mais amèneront certainement des précisions méthodologiques complémentaires, une révision des outils de rédaction proposés au secteur (guide de rédaction, formulaires-types), du modèle de contrat-programme ou encore des canevas d'analyse employés par les Commissions d'avis pour analyser les dossiers. Plusieurs sous-chantiers de réflexion sont donc prévus. ●

À GENAPPE, LE CENTRE CULTUREL 38 : SANS SALLE, PAS SANS ÂME !

PAR LILIANE FANELLO
journaliste

Toutes les photos © CC Genappe

Le 38 est un Centre culturel pour le moins atypique. À la fois Centre culturel, Centre d'Expression et de Créativité (CEC Léz'Arts), Maison de Jeunes (MJ Le Bug-1) et Syndicat d'initiative (Le Relais du visiteur), le 38 forme, depuis le 31 mars 2022, un ensemble composé de quatre pôles ayant chacun leur propre reconnaissance et repris sous une seule et même asbl.

Une autre particularité du 38 est qu'il ne dispose pas de salle. « Nous faisons donc très peu de diffusion, en revanche nous menons énormément de projets participatifs », démarre Melissa Collignon, responsable de la communication du 38. Mais nous reviendrons sur cet aspect plus loin...

METTRE LES FORCES EN COMMUN

Alors pourquoi une fusion ? Celle-ci est entre autres motivée par une proximité géographique. Toutes les structures travaillent dans la même zone d'action. De plus, depuis 2017, elles sont implantées en un même lieu, au 38 de la rue de Bruxelles à Genappe.

Émilie Lavaux, directrice du 38, évoque aussi la proximité institutionnelle. « Dans les conseils d'administration des quatre structures, c'est un peu toujours les mêmes personnes que l'on retrouve vu qu'on n'est pas une très grande commune. Par exemple, quand je suis arrivée comme directrice du centre culturel, j'ai été chargée de mettre en place la MJ. Et depuis lors je suis restée la pré-

Genappe, ce sont 15.000 habitants, huit villages, un territoire plutôt rural, de nombreuses attentes en matière de vie culturelle et collective, et quatre asbl qui ont décidé de fusionner pour y répondre ensemble, chacune avec ses spécificités.



Le Festival-en-avant met à l'honneur les droits des enfants

sidente du conseil d'administration de celle-ci, ainsi que du CEC. »

PÉRIODE D'ESSAI

Quand les équipes des quatre asbl se sont retrouvées autour de la table pour leur première supervision, ce qui devait être une simple réunion « pour apprendre à mieux se connaître » a spontanément bifurqué vers l'idée d'une fusion. « Nous étions quatre petites équipes et nous nous sommes dit que cela n'avait pas beaucoup de sens de diviser les forces », raconte Émilie Lavaux.

La fusion est administrativement effective depuis le 31 mars 2022. Les quatre équipes ont cependant eu l'occasion de collaborer sur plusieurs projets avant celle-ci. L'un d'eux est le Festival des droits de l'enfant, devenu Festival « En Avant ! », qui met à l'honneur les droits des enfants et des jeunes.

« Avant de fusionner administrativement, nous avons décidé de tester le fonctionnement commun pour voir si ça allait marcher », poursuit la directrice. « L'originalité de cette fusion est que le moteur a vraiment été la volonté des équipes de collaborer, et non une décision venue d'en haut », confie Melissa Collignon. « Nous nous enten-



La roller parade avec 300 personnes en 2022

dions bien et on nous a écoutés ! »
Ce n'était pas le seul point commun. Les quatre structures partageaient aussi des enjeux et des objectifs. « L'idée de la fusion est en tout cas de travailler sur des enjeux communs émanant de l'analyse partagée du territoire, et de voir comment chacun de nous peut répondre à ces enjeux communs avec ses spécificités. En travaillant ainsi, nos actions ont plus de force et répondent au mieux aux enjeux », affirme Émilie Lavaux.

VALORISATION DU PATRIMOINE

Les points communs sont assez évidents à imaginer avec la MJ et le CEC. « C'est le cas aussi avec le Syndicat d'initiative, car l'idée de celui-ci n'est pas forcément d'attirer des cars de touristes, mais plutôt de valoriser le petit patrimoine », poursuit la directrice. L'enjeu « valorisation du patrimoine

matériel, naturel et artistique » figure d'ailleurs en bonne place dans le contrat programme du 38. Les actions liées à cet enjeu seront portées par le Syndicat d'initiative, notamment des balades organisées dans cette perspective.

REDYNAMISATION URBAINE

Un autre enjeu du 38 est la redynamisation du Centre-ville. Le projet Vitr'In de Genappe s'y inscrit pleinement. Pour faire bref, le Centre culturel a demandé à la Ville l'autorisation d'occuper des magasins vides, et de le mettre à la disposition d'artistes du Brabant wallon pour une somme symbolique. Pour le moment, deux ateliers d'artistes et un bar à jeux de société sont déjà installés, et un quatrième projet est sur le point de se mettre en place. En décembre, ces magasins servent de terrain à un parcours d'artistes organisé par l'équipe du 38 : « Les Vitr'In perdent la boule ».

BRASSAGE DE PUBLICS

La mise en commun des ressources permet aussi, selon Melissa Collignon, d'avoir une portée plus large en termes de publics et d'offrir une plus grande visibilité aux actions du 38. « On voit par exemple des personnes qui avaient l'habitude de venir dans la boutique de produits locaux du Syndicat d'initiative, ou encore les ados fréquentant la MJ, s'intéresser aux autres activités du 38, et c'est vraiment intéressant ! »

ROLLER PARADE

Cette plus grande mixité se reflète notamment dans la Roller Parade, une activité annuelle fédératrice, ouverte à toute personne à roulettes : rollers, vélos, trottinettes, mais aussi des chaises roulantes. « Cet événement rassemble des personnes de tous âges et aussi des personnes à mobilité réduite », décrit

- Melissa Collignon. « Le Syndicat d'Initiative s'occupe du trajet, les jeunes de la MJ encadrent les personnes à mobilité réduite ainsi que les enfants qui débutent avec leurs rollers, le CEC organise un atelier de customisation de rollers et de casques, et le centre culturel vient en renfort pour la technique, la communication et assure aussi une présence au village associatif. »

FÊTE DU 38

Un autre événement porté par les quatre pôles se tient chaque année en septembre. C'est la Fête du 38. « À l'occasion du lancement de la saison, nous organisons dans notre jardin une fête où chaque pôle présente les activités qu'il a envie. Il y a des ateliers créatifs, des balades, une soirée rap, des auberges espagnoles... C'est l'occasion de rassembler tous nos publics en même temps », explique Melissa Collignon.

Ceci dit, la plupart des activités portées par les équipes du 38 rassemblent plutôt des plus petits groupes. « Contrairement à d'autres centres culturels, le 38 n'a pas de salle de diffusion capable d'accueillir un grand nombre de personnes », poursuit-elle. « Nous privilégions donc plutôt des projets en extérieur et/ou en petits groupes. Idéalement, nous mettons aussi beaucoup l'accent sur la participation des gens pour leur construction. »



Avec Vit'r'in, l'installation d'oeuvres d'artistes dans des commerces inoccupés pour aider à la redynamisation du centre-ville



Les Lundis-culture destinés à rompre l'isolement des personnes âgées

MÉLANGE DES GENRES

Parmi les quelques projets de diffusion, citons les Nuits zébrées. « L'idée est de mettre ensemble deux artistes de deux disciplines différentes », décrit Émilie Lavaux. « On a par exemple déjà eu des violonistes classiques et des breakers, de la poésie classique et du krump, de la vidéo et du chant lyrique... Après un moment de création collective, on les invite à présenter le résultat dans un lieu de patrimoine. C'est un peu un coup de poker car on ne sait jamais à

l'avance ce que ça va donner. » Mais il y a de très belles réussites et cette programmation a ses fans.

LUNDIS EN CAMIONNETTE

Melissa Collignon s'est occupée d'un des « petits groupes » qui fréquentent le 38. Il s'agit d'une dizaine d'octogénaires qui venaient un lundi par mois pour participer à des activités diverses

et variées. Un des défis a été d'aller chercher ce public. « Le projet a commencé pendant le confinement et a duré jusqu'en janvier de cette année », raconte le responsable communication. « Nous avons reçu une liste de personnes et nous les avons appelées une par une pour leur expliquer le projet. Puis, j'allais chercher tous les participants en camionnette car souvent il s'agissait de personnes qui ne savaient pas se déplacer. »



Le weekend médiéval

ALLER CHERCHER LE PUBLIC

« Ceci, c'est vraiment une spécificité et une volonté du 38 : nous prenons beaucoup de temps pour aller chercher les publics les plus éloignés », poursuit Émilie Lavaux. Outre les octogénaires du lundi, le 38 a aussi lancé un groupe réunissant des personnes bénéficiaires du CPAS : les Rout'Arts. Chaque semaine, ceux-ci se voient proposer des sorties culturelles, excursions, moments d'échanges, ateliers créatifs... « Ici aussi, la mobilisation des participants nous demande beaucoup d'énergie. Chaque semaine, par exemple, nous devons appeler chaque participant pour lui rappeler le rendez-vous. » Genappe reste une commune du Brabant wallon et le public précarisé y est relativement faible. « Par contre, aucun dispositif n'est mis en place pour ces personnes souvent seules », constate la directrice. « Alors, le but premier du projet Rout'Arts est de rompre l'isolement. Et ça fonctionne ! Nous voyons que les personnes ont créé une chouette dynamique entre elles et viennent même participer à d'autres activités proposées par le 38. »

DE NOUVEAUX PUBLICS

Après les personnes âgées, les adolescents et les bénéficiaires du CPAS, le nouveau contrat programme vise l'intégration de nouveaux publics. Une nouvelle priorité pour les cinq prochaines années : les résidents du nouveau centre Croix-Rouge pour réfugiés, ouvert fin 2022 dans la commune. « Celui-ci a reçu un accueil franchement hostile de la part du voisinage », explique la directrice, « alors, nous pensons que le Centre culturel a un rôle à jouer à la fois pour intégrer les réfugiés dans les activités du 38, mais aussi pour essayer de déconstruire un peu les représentations des habitants de Genappe vis-à-vis d'eux. »

ACCESSIBILITÉ DE LA CULTURE

Pour toutes ses activités, et quel que soit le public, le 38 fait le choix de privilégier l'accessibilité, voire la gratuité. « Comment y arrive-t-on ? Ce n'est pas compliqué : nous faisons le choix d'organiser moins de projets et, pour nos spectacles, nous ne prenons pas de grosses têtes d'affiche. À côté de cela, nous avons une démarche

hyper proactive pour aller chercher des subsides », explique Émilie Lavaux. « Nous n'avons aucun emploi financé par des rentrées, mais franchement on s'en sort bien ainsi. »

Dans le même esprit, la programmation se veut hyper accessible. « Il est vrai qu'on pourrait dire que nous sommes un Centre culturel populaire. Notre image n'est pas du tout élitiste. Et je pense que c'est une clé de notre succès. D'ailleurs personnellement, c'est pour cela aussi que je fais ce métier : pour les gens et pas forcément pour être reconnue par nos pairs du secteur culturel », confie la directrice.

DÉCENTRALISATION AU CŒUR DES VILLAGES

Genappe est la commune géographiquement la plus étendue du Brabant wallon. C'est un territoire relativement rural et vaste à couvrir pour le 38. « L'analyse partagée a fait ressortir qu'un des gros problèmes est la mobilité. Pour quelqu'un qui habite au fin fond de Bousval, ce n'est pas toujours facile de venir jusqu'ici ! De plus, les gens dans les villages sont demandeurs de lieux de vie, où ils peuvent rencontrer leurs voisins. » La décentralisation d'actions culturelles au cœur des villages fait donc logiquement partie des enjeux prioritaires du 38. Cela a notamment donné naissance aux Apéros sur l'herbe. Les Genappiens sont en recherche de convivialité. « L'idée de ces apéros organisés avec les comités de fêtes locaux est de se retrouver dans les villages autour d'un concert ou d'une forme théâtrale proposées par le 38. Cela attire jusqu'à 500 participants ! »

UN CAPITAL SYMPATHIE FORT

Si l'analyse partagée peut être vue comme une corvée par certains acteurs, Émilie Lavaux, elle, semble plutôt adorer l'exercice. Elle n'a d'ailleurs pas hésité à marcher cent kilomètres, répartis sur dix lundis, à la rencontre des Genappiens. « L'analyse partagée du territoire, je crois que c'est la chose



Les Apéros sur l'Herbe

- qui m'intéresse le plus dans mon boulot. Aller parler avec les gens, voir de quoi ils ont envie et n'ont pas envie. Ça nous enrichit ! »

Ceux-ci soulignent et apprécient clairement ce trait du Centre culturel : sa forte proximité avec les habitants de la commune. De même que le dynamisme de l'équipe. « Tout ce que nous organisons, nous veillons par exemple à le faire en partenariat avec les gens et avec les comités de quartier, comités de villages, comités des fêtes... », souligne Melissa Collignon.

Dès lors, on retrouve parfois le 38 dans des projets moins habituels pour un Centre culturel, comme la future braderie réclamée par les commerçants. « Pour nous, l'essentiel est de répondre aux attentes des gens. Alors, c'est vrai que parfois nous sommes sur des actions qui nous parlent peut-être un peu moins. Mais à partir du moment où cela rencontre les enjeux du territoire et les demandes de la population, cela a évidemment du sens pour nous ! », termine Émilie Lavaux. ●



RÉPERTOIRE D'ARTISTES

GENAPPE



Répertoire 2022 d'artistes locaux



LECTURES.CULTURES



DOSSIER
LA LANGUE
FRANÇAISE
ET LES AUTRES
LANGUES
EN FÉDÉRATION
WALLONIE-
BRUXELLES

SOMMAIRE



20



41



62

19

INTRODUCTION

19 Il y avait la langue française !
par Freddy Cabaraux, administrateur-général de la Culture, FWB

20

LA POLITIQUE LINGUISTIQUE EN FÉDÉRATION WALLONIE-BRUXELLES

20 Le rôle de la Direction de la Langue française dans la politique linguistique
par Aurore Dumont, directrice f.f.
de la Direction de la Langue française,
Service général des Lettres et du Livre

24 Un Conseil des Langues,
pour quoi faire ?

par Dan Van Raemdonck, président du
Conseil des Langues

26 Les langues régionales endogènes
Michel Francard, Albert Stassen, Albert
Conter, et Jean-Jacques De Gheyndt
experts en langues régionales romanes et
germaniques de Wallonie, et en parlars
bruxellois

30 Le rôle de Wallonie-Bruxelles
International : ode à la langue française
par Isabelle Fontaine, première attachée /
Département Francophonie WBI

33

LE CORPUS DE LA LANGUE

33 L'enjeu citoyen de la lisibilité
des textes administratifs
par Virginie Tumelaire,
Direction de la Langue française

36 Dire (et écrire) pour visibiliser
les femmes : un nouveau décret
renforce les pratiques non
discriminatoires quant au genre
par Esther Baiwir, vice-présidente du
Conseil des Langues

38

APPROPRIATION DU FRANÇAIS PAR LES PRATIQUES CULTURELLES

38 Littérature de jeunesse
et créativité linguistique
par Daniel Delbrassine,
chargé de cours à l'Université de Liège

41 Le français partout :
en bibliothèques, en centres culturels,
en CEC

par Thomas Casavecchia,
journaliste au *Soir* et à *L'Echo*

49 À la Société archéologique de
Namur : marier la découverte de la
langue française avec l'histoire, l'art,
l'archéologie, et l'imaginaire
par Marie-France Rousseau, médiatrice
culturelle, SAN

53 Alphabétisation : la collection
« La Traversée », outil pour les formateurs
par Michèle Minne, Secrétariat du Comité
de pilotage Alpha, Service général de
l'Éducation permanente et de la Jeunesse

53

DIVERSITÉ LINGUISTIQUE ET RAYONNEMENT DU FRANÇAIS

53 À la province de Liège :
*Viens écouter le monde ! De la création
d'une bibliothèque sonore multilingue
à la découverte du fonctionnement
des langues*

par Danièle Crutzen, linguiste et directrice
du centre MENA d'Assesse, et Sandra
Hennay, assistante à l'Université de Liège

55 Au Liban : la « Pépinière
des talents » en théâtre,
pour voyager léger et s'abreuver d'ailleurs

par Valérie Cachard, écrivaine

56 Cinéma, outil de soft power :

avec la « Rencontre des coproducteurs
francophones »
par Didier Zacharie, journaliste

58

AUTOUR DE L'OPÉRATION LA LANGUE FRANÇAISE EN FÊTE

58 Petite histoire de *La Langue
française en fête*

par Laëtitia Vanderstocken et Aurore
Dumont, Direction de la Langue française

62 Jonglez-vous français ? Des actions
avec *La Langue française en fête*
par Catherine Callico, journaliste

INTRODUCTION

IL Y AVAIT LA LANGUE FRANÇAISE !

PAR FREDDY CABARAUX,
Administrateur général de la Culture

A la création de la Communauté, il y avait la langue. Certes, une demande plus « nordique » que « sudiste » mais il y avait la langue, française pour nous, francophones de Belgique, trait d'union entre deux Régions, Bruxelles et Wallonie, en réalité, en partie dans les deux cas.

Vu notre histoire, il peut sembler normal que nous, francophones, ne partagions pas la préoccupation néerlandophone d'une reconnaissance politique d'une communauté linguistique. Nous sommes au moins 300 millions de locuteurs francophones de par le monde. Notre langue est une évidence et une « puissance » dont on pourrait penser (à tort) qu'il ne faille pas la protéger. C'est un peu comme respirer l'air, enfin, tant qu'il y a de l'air. Pourtant, peut-être qu'en raison du nombre de francophones dans le monde et de notre proximité avec la France, notre langue ne suffit pas à faire communauté.

Presque heureusement, devant la revendication linguistique déterminée de nos concitoyens flamands, animés par d'autres enjeux de nature diverse et qui ont fait socle de leur communauté, nous avons gardé l'attention en éveil, sur la notion de « francophone », plutôt au sens citoyen du terme que linguistique.

AU CŒUR DES PRÉOCCUPATIONS COLLECTIVES

L'Administration générale de la Culture, au-delà de son organisation en silos sectoriels, a souhaité remettre la langue française au cœur de ses préoccupations transversales d'action publique.

Lors de la réflexion sur le « Contrat d'administration » réalisé lorsque j'ai pris mes fonctions, nous, fonctionnaires généraux de l'AGC, avons mis en évidence trois objectifs stratégiques avec la particularité méthodologique de les chapeauter par un enjeu au-dessus des autres : toucher plus et mieux les populations (au sens des « gens », dans leurs diversités, et non des « publics »). Quand on retourne vers l'essentiel, le substrat apparaît mieux : il nous est devenu évident qu'il fallait remettre notre langue en lien constant et conscient avec tous les domaines culturels. Et c'est naturellement que ce Contrat d'administration fixe une obligation d'action partagée entre tous les Services généraux (création artistique, éducation permanente et jeunesse, patrimoine, audiovisuel, cinéma, action territoriale) et le Service général des Lettres et du Livre.

L'ambition de la démarche porte plusieurs messages. Un premier est de réaffirmer l'importance de notre langue comme socle de nos politiques culturelles. Un second est de nous obliger, nous, fonctionnaires généraux et nos équipes, à dépasser un temps de conscience de la langue pour avoir des temps d'action afin de promouvoir cette langue française, comme richesse, patrimoine. C'est un acte volontaire, celui de réinscrire la langue comme préoccupation dans toutes nos politiques culturelles et pas seulement comme un secteur d'une Administration, un Service général à côté des autres. Un troisième message, essentiel à mes yeux : soutenir la mise en place d'un décret structurant l'action du Service général des Lettres et du Livre définissant des politiques, des moyens et des institutions qui portent ces politiques.

Aujourd'hui, presque trois ans après la formalisation de cette intention, le décret est en phase de finalisation (au niveau d'une proposition) : les actions entre Services ont lieu chaque année, les fonctionnaires généraux et leurs services prennent du temps pour promouvoir notre langue !

UNE MOTIVATION TOUTE PERSONNELLE

Je vis avec la difficulté de l'orthographe depuis ma tendre *jeunesse*, difficulté rencontrée par tant d'autres personnes, pour oser écrire des mails, des notes, etc. Je n'ai pas une orthographe automatique, chaque mail, chaque note est une source potentielle de ridicule. Cette langue française que je chéris m'a tellement contrarié. Quelle honte de s'entendre d'abord jugé sur l'orthographe plus que sur ses idées. J'ai entendu si souvent ces prescripteurs de l'orthographe le rappeler, si possible en public, pour bien marquer le coup.

Mais heureusement, la vie fait aussi des cadeaux et permet, même à des cancrs de l'orthographe, de faire carrière, de jouer un rôle. Et si l'affrontement aux mots a été et reste douloureux, j'ai compris bien vite combien lire et écrire, parler notre langue, la maîtriser au mieux, était une clé puissante d'émancipation, d'action, d'influence et même de capacité d'introspection. Même à soi, on se parle, on se rassure, on s'évalue dans sa langue. Qu'importe, moi, mauvais élève de français, j'ai dépassé les accords de conjugaison et les exceptions sans rien rejeter, mais en comprenant que notre langue est un trésor fondateur de vie, de communauté. Elle est un vecteur majeur de développement de notre intelligence collective et individuelle, elle construit notre société et supporte aussi une économie dans le réel. La valeur de notre langue pour faire société n'a pas de prix. Elle doit être valorisée dans nos investissements publics, dans la Culture et au-delà.

L'alignement du comité de direction de l'AGC sur le principe de remettre la langue dans le centre de notre action m'a touché : un levier de plus pour transmettre et valoriser notre belle langue et, ce faisant, pour toucher plus et mieux les populations et les publics, dans leurs éloignements et leurs diversités. Une petite fierté à partager avec ces enfants cancrs de l'orthographe afin qu'ils, elles aussi, ne s'effondrent pas. ●

LA POLITIQUE LINGUISTIQUE EN FÉDÉRATION WALLONIE-BRUXELLES

LE RÔLE DE LA DIRECTION DE LA LANGUE FRANÇAISE DANS LA POLITIQUE LINGUISTIQUE EN FÉDÉRATION WALLONIE-BRUXELLES

PAR AURORE DUMONT

directrice ff, Direction de la Langue française, Service général des Lettres et du Livre

UN PETIT PEU D'HISTOIRE

Les trois communautés culturelles (flamande, francophone et germanophone) sont créées en 1970, avec la première réforme de l'État : chacune d'elles est compétente pour assurer la « défense et l'illustration de leur langue ».

Mais ce n'est qu'en 1985 que la Communauté française se dote d'une véritable politique de soutien à la langue française avec la création du Service de la langue française et le Conseil de la langue française en tant qu'organe d'avis. En 1989, la *Charte de la langue française* pose les jalons de la politique linguistique actuelle de la Fédération Wallonie-Bruxelles, à travers quatre actions, qui définissent les objectifs de toute politique linguistique : l'adaptation du français aux réalités du monde moderne ; l'amélioration de la qualité de la langue ; l'affirmation de la présence de la langue française ; la participation au rayonnement de notre langue et de notre culture.

QU'EST-CE QUE LA POLITIQUE LINGUISTIQUE ?

La notion de « politique linguistique » peut être définie comme l'ensemble des choix adoptés par un État à propos d'une ou plusieurs langues présentes

sur son territoire pour agir sur :

- le *corpus* de la langue, à savoir la langue elle-même (par la composition de règles de grammaire et d'orthographe, l'élaboration de dictionnaires, la création terminologique, etc.),
- le *statut* de la langue, à savoir la fonction de la langue et ses rapports avec les autres langues (obligation scolaire de l'apprentissage scolaire de la langue, reconnaissance de la langue en tant que langue officielle, etc.).

La non-reconnaissance des langues locales et l'utilisation exclusive du latin dans le système administratif implanté dans les territoires conquis lors de la romanisation peuvent être considérées comme une forme de politique linguistique de même que l'édiction de l'ordonnance de Villers-Cotterêts par François I^{er} en 1539, qui impose le français comme langue unique (et plus le latin) dans les documents administratifs et juridiques.

En Belgique, chaque communauté linguistique mène sa propre politique linguistique. Pour la langue française, la responsabilité de la politique linguistique incombe au ministre de la Communauté française qui a la Culture dans ses attributions.

LA DIRECTION DE LA LANGUE FRANÇAISE ET LE CONSEIL DES LANGUES

En Fédération Wallonie-Bruxelles, la politique linguistique et la promotion de la langue française sont assurées par un service administratif (la Direction de la langue française) de l'Administration générale de la Culture et par une instance d'avis : le Conseil de la langue française, des langues régionales endogènes et des politiques linguistiques (plus communément appelé le Conseil des langues), instauré par le *décret du 28 mars 2019 sur la nouvelle gouvernance culturelle*. Il est chargé de donner des avis au Gouvernement, à la demande de celui-ci ou d'initiative, sur tout dossier concernant la langue française, les langues régionales endogènes ou la langue des signes, ou comportant un aspect linguistique.

La Direction de la langue française, pour sa part, est chargée de faire des propositions et de mettre en œuvre la politique linguistique de la Fédération Wallonie-Bruxelles. Pour ce faire, elle collabore étroitement avec le Conseil mais assure également le soutien aux activités de promotion et d'appropriation du français, et aux recherches en matière de langue française, la publication de la collection « Guide » qui vise à diffuser des recommandations en



terme d'usage du français (*Écrire pour être lu*, *Mettre au féminin*, *Inclure sans exclure*), l'élaboration d'outils pédagogiques, un service d'aide linguistique pour le ministère et le grand public et la coopération avec les partenaires étrangers de l'Opale¹.

LES MISSIONS DE LA DIRECTION DE LA LANGUE FRANÇAISE

1. Promouvoir la langue française et contribuer à son rayonnement

La DLF promeut la langue française dans un environnement ouvert aux autres langues. Chaque langue représente une culture, un mode d'être au monde, une structure de pensée unique : étudier d'autres langues, les faire dialoguer, les interroger sont autant de manières de découvrir les différents visages de l'humanité. La DLF veille donc au respect de la diversité linguistique mais aussi à celui des usages. En effet, le français, dans une forme pure et immuable, n'existe pas : par essence, la langue est plurielle (dans ses usages, son lexique, etc.) et évolutive. Elle appartient à ses locuteurs et locutrices, et non l'inverse, comme vise à le rappeler l'opération *La langue française en fête*. Cet événement grand public, organisé par la DLF, promeut

un usage décomplexé du français et stimule la pratique créative de la langue à travers les activités ludico-créatives proposées par de nombreux opérateurs culturels.

Les actions de promotion de la langue française de la DLF sont nombreuses : encourager l'usage du français dans la recherche et les communications scientifiques, l'enseignement supérieur, les médias, la publicité, les institutions internationales, etc., mais surtout soutenir financièrement les opérateurs qui développent des projets d'appropriation du français et de créativité linguistique, prioritairement auprès des publics éloignés de la culture, et cela dans une volonté de contribution au développement de la démocratisation et de l'émancipation culturelles.

La DLF a ainsi contribué au déploiement d'activités culturelles créatives liées à l'expression écrite ou orale telles que :

- des ateliers de slam avec scène ouverte et ateliers de cuisine poétique,
- des concours d'improvisation et ludictées,
- des collectifs d'écrits d'enfants et d'adultes,
- la lecture d'albums à des enfants issus de l'immigration pour créer des ponts entre la langue scolaire et les

- langues parlées à la maison,
- des ateliers d'écriture ou de conte,
- des ateliers typographiques pour réaliser des affiches créatives qui réinventent la langue,
- des animations culturelles à destination de personnes en situation d'alphabétisation ou d'apprentissage du FLE visant à renforcer les compétences linguistiques et améliorer la pratique du français,
- et bien d'autres encore – la liste ne demande qu'à être allongée par vos propositions de projet !

2. Renforcer l'appropriation citoyenne de la langue

L'une des autres grandes missions de la DLF consiste à réconcilier les usagers avec leur langue. En effet, les règles du français et leurs nombreuses exceptions rendent cette langue complexe à apprivoiser. De nombreuses personnes font ainsi des fautes qui apparaissent logiques (« vous faites » plutôt que « vous faites », « des bijoux » au lieu de « des bijoux », etc.) dans leur apprentissage/usage de la langue, puisqu'ils appliquent la règle et font donc preuve de « bon sens linguistique ». Or le discours grammatical est ultra-normatif. Ainsi sont souvent stigmatisées les personnes dont l'usage du français est imparfait selon le discours grammatical. ▶



Atelier pour Forgeries en classe

- Pour développer l'*appropriabilité*² de la langue, et ainsi renforcer l'appropriation et la maîtrise du français par tous et toutes – en particulier par les publics les plus éloignés de la culture et les personnes allophones –, la DLF développe ainsi une expertise sur les questions suivantes :
 - l'orthographe : la réforme orthographique a pour objectif de rendre la langue plus cohérente en se débarrassant de certaines « bizarreries » n'ayant aucune raison d'être. Ce faisant, l'apprentissage de la langue est facilité et, au final, la maîtrise de la langue est améliorée.
 - la lisibilité des textes administratifs : il s'agit d'un véritable enjeu démocratique. Les textes administratifs constituent généralement la porte d'entrée vers l'information

pour accomplir une démarche essentielle pour les citoyens (inscription de l'enfant à l'école, demande d'allocation, complétion de la déclaration d'impôt, etc.). Ne pas ou mal comprendre ladite information peut avoir des conséquences désastreuses : il est donc primordial d'optimiser la lisibilité et l'accessibilité des textes administratifs afin de garantir l'inclusion des citoyens, et particulièrement ceux qui sont moins familiarisés avec l'écrit ou infra-scolarisés.

- la féminisation : la visibilité des femmes dans la langue correspond à un enjeu sociétal de première importance. L'adoption du décret de 1993 relatif à la féminisation des noms de métier, fonction, grade et titre a constitué un véritable cap

dans le traitement de la question de la visibilité des femmes dans l'espace public et professionnel. Le guide *Mettre au féminin, guide de féminisation des noms de métier, fonction, grade ou titre*, publié par la DLF, a accompagné le décret et connu plusieurs mises à jour. Nous pensons dans notre langue : une réalité reste indicible sans mots pour la décrire. Encourager la participation des femmes, en particulier dans les occupations dites masculines, passe par la féminisation du lexique. Avec l'adoption du décret du 14 octobre 2021 relatif au renforcement de la féminisation des noms de métier, fonction, grade ou titre et aux bonnes pratiques non discriminatoires quant au genre dans le cadre des communications officielles ou

formelles, c'est un pas de plus vers l'inclusion qui a été franchi : une brochure du Conseil sera publiée prochainement pour diffuser les bonnes pratiques relatives à la communication non discriminatoire quant au genre.

- la création d'outils pédagogiques visant le renforcement de l'acquisition du français FLA et FLE³. Les résultats des enquêtes menées sur le terrain prouvent que la maîtrise du français reste insuffisante : il est donc indispensable de proposer de nouvelles façons d'enseigner le français.
- l'organisation d'ateliers d'écriture créative dans les écoles afin d'améliorer les compétences langagières des élèves et de décomplexer leur pratique de la langue (cf. encart ci-contre). Ce projet, intitulé *La plume au bout de la langue*, vise prioritairement les écoles à indice socio-économique faible et les publics scolaires fragilisés.

CONCLUSION

La langue française, de par sa nature transversale, impacte tous les aspects de notre environnement : politique, social, économique, éducatif et culturel. La DLF ne se limite pas à prôner le *bon usage* de la langue mais rappelle que la langue, parce qu'elle est au cœur de nos actions quotidiennes (elle rend possible la communication, l'insertion professionnelle, la cohésion sociale, l'épanouissement personnel, etc.), appartient aux locuteurs et doit être au service de ses usagers. ●

Notes

(1) Le Réseau de l'Opale (Organismes francophones de politique et d'aménagement linguistiques) est constitué par les organismes de gestion linguistique des pays et régions francophones du Nord, à savoir la Communauté française de Belgique, la Suisse romande, le Québec, la France et l'OIF. Le Réseau Opale a pour objectif de mener des actions communes visant le rayonnement de la langue française dans toute la francophonie.

(2) Capacité (de la langue) à être possédée, acquise, à se faire approprier par le locuteur.

(3) FLA pour « français langue d'apprentissage » et FLE pour « français langue étrangère ».

LES ATELIERS

« LA PLUME AU BOUT DE LA LANGUE »

La Direction de la langue française propose depuis janvier 2021 des ateliers d'écriture créative en classe. Ces ateliers sont animés par des spécialistes de l'écriture créative belges francophones et destinés à stimuler l'appropriation de la langue par les apprenants, de manière ludique et innovante. Tous les publics sont visés et l'atelier peut prendre différentes formes (théâtre, slam, expression écrite ou orale, etc.) en fonction du projet d'atelier. Celui-ci est personnalisable, en fonction des compétences langagières et linguistiques du public visé, des ressources de l'animateur et du dessein du demandeur.

Ces ateliers sont bien entendu mobilisables dans le cadre du PECA (Parcours d'éducation culturelle et artistique) qui s'étend progressivement aux différents niveaux d'enseignement et entend offrir à tous les élèves de la Fédération Wallonie-Bruxelles un accès direct à la culture.

INFOS :

<http://www.languefrancaise.cfwb.be/index.php?id=16700>.



Atelier pour Forgeries en classe

UN CONSEIL DES LANGUES, POUR QUOI FAIRE ?

PAR DAN VAN RAEMDONCK

président du Conseil de la Langue française, des Langues régionales endogènes et des Politiques linguistiques

QUI SOMMES-NOUS ?

Créé en 1985, le Conseil de la Langue française, des Langues régionales endogènes et des Politiques linguistiques est régi aujourd'hui par le décret sur la nouvelle gouvernance culturelle du 28 mars 2019 (*Moniteur belge* du 30 avril 2019). Le Conseil est une instance d'avis qui remet, soit d'initiative soit à la demande du ou de la ministre de la Fédération Wallonie-Bruxelles (FWB) ayant la Culture dans ses attributions, des avis sur toute question relative à la langue française et à la francophonie. Il veille à l'évolution de la situation linguistique de la Communauté française et propose toute action de sensibilisation susceptible de promouvoir la langue française et les autres langues.

Lors de cette mandature, le Conseil s'intéresse aux thèmes suivants :

- Gouvernance nationale et internationale :
 - a) la collaboration avec les Organismes de Politiques et d'Aménagements linguistiques de la Francophonie du Nord (OPALE) et l'Organisation internationale de la Francophonie (OIF) ;
 - b) la dimension européenne des langues régionales (charte européenne des LR) ;
 - c) la collaboration avec les pays de la Francophonie du Sud ;
 - d) la promotion et la valorisation du français à l'international : réflexion de fond sur le projet politique qui les sous-tend (pour qui, au nom de quoi, dans l'intérêt de qui ?).
- Appropriations citoyennes de la langue :

- a) les imaginaires et les représentations des langues construites tout au long du parcours scolaire ;
 - b) l'apprentissage du français aux personnes migrantes ou primo-arrivantes ;
 - c) le métier (titre, fonction, protection) d'enseignant de Français Langue étrangère (FLE).
- Appropriabilité et aménagements linguistiques :
 - a) la réforme des discours grammaticaux (y compris la terminologie grammaticale) ;
 - b) la simplification de l'accord du participe passé et de l'orthographe ;
 - c) la lisibilité ;
 - d) la féminisation des noms de métier et la rédaction inclusive.
 - Langues régionales et diversité linguistique :
 - a) la sensibilisation à la diversité linguistique et la valorisation de tous les plurilinguismes :
 - la diversité dans la société ;
 - l'enseignement : formation des maîtres, intégration des langues régionales endogènes dans les hautes écoles, FLE et FLA ;
 - b) le soutien aux activités de valorisation des langues régionales.

UNE POLITIQUE LINGUISTIQUE, QU'EST-CE QUE C'EST ?

« La notion de *politique linguistique* [...] renvoie à toute décision prise pour orienter et régler l'usage d'une ou de plusieurs langues dans les communications d'une organisation ou dans la diffusion d'un bien ou d'un service, quelles que soient la nature ou la taille de l'organisation et quelle que soit la

forme que prend cette décision. Elle peut, du plus spontané au plus formalisé, se concrétiser en une simple pratique, en une liste de termes normalisés, en formulaires de gestion standardisés, en directives au personnel ou aux membres, en règlements internes, en règlements adoptés par un ministère ou un organisme paragouvernemental ou en lois dûment votées par un parlement. » (<http://www.teluq.quebec.ca>) Une politique linguistique digne de ce nom se doit dès lors en résumé de répondre à la question polyfactorielle suivante : « Qui communique à qui, pour dire quoi, dans quelle(s) langue(s) ou quelle(s) variation(s) de langue et comment, quand et dans quelles circonstances ou situations de communication ? »

APPROPRIABILITÉ VS APPROPRIATION : UNE SPÉCIFICITÉ BELGE ?

Les politiques linguistiques sont souvent vues comme orientées soit vers le statut de la langue, soit vers le corpus de celle-ci. « Gérer » la langue du point de vue de son statut revient à travailler sur sa place dans le vaste monde et marché des langues et des représentations, sur son prestige allégué, à des fins de marketing et de conquête de parts de marché. « Gérer » la langue du point de vue de son corpus revient à travailler sur les discours et les règles qui décrivent et/ou prescrivent la langue, sur les textes administratifs et publics qui l'utilisent pour s'adresser aux usagers citoyens et dont on attend accessibilité et lisibilité pour éviter toute exclusion.

La politique linguistique orientée statut se fait le plus souvent au bénéfice de la langue, de sa place et de son prestige.

On lustre la statue du Commandeur linguistique érigée en paradigme culturel à embrasser tel quel, et on se soucie peu des usagers. Orientée corpus, une telle politique bénéficie d'abord à l'usager, qui ne se sent plus exclu de sa propre langue (tant au niveau des discours grammaticaux qu'à celui des discours sociaux). Par ricochet, elle bénéficie également à la langue, qui est vue comme plus inclusive, plus conviviale et donc plus attirante sur le marché.

La majorité des organismes de politique et d'aménagement linguistiques de la Francophonie du Nord (France, Suisse, Québec et Belgique) préfèrent travailler le statut de la langue.

Toute la Francophonie est donc orientée statut. Toute ? Non, car un organisme d'irréductibles Belges résiste encore et toujours à la seule tentation statutaire : ils ont investigué et creusé la veine du corpus, la question de l'appropriabilité chevillée au corps.

Le Conseil est certes investi, en Belgique, d'une fonction de réflexion sur la langue et son statut, mais également d'une fonction à la fois politique et sociale. Le Conseil prend cette fonction sociale particulièrement à cœur et y accorde une importance toute particulière. Il conteste le fait que les usagers du français, qui sont les réels possesseurs de cette langue, puissent, à un moment ou l'autre de leur existence francophone, se sentir exclus de cette langue qui est pourtant la leur, sacrifiés qu'ils sont sur l'autel des discours normatifs illisibles et inaccessibles qui les déclareraient incompetents.

Pourtant, il est en général de bon ton, si l'on s'en tient aux discours ambiants, de culpabiliser l'usager, responsable de sa non-appropriation de la matière, ainsi que l'enseignement qui n'en ferait visiblement pas assez. L'appropriation reste dès lors bien le lieu de réaction : toutes choses étant égales par ailleurs, ce sont le scripteur, son travail, ses efforts et sa méthode d'appropriation qui sont scrutés, critiqués, (dé)responsabilisés, soumis à discussion, voire à réforme.

Or, si la plainte de la non-maîtrise de la langue et de l'orthographe résonne régulièrement comme une



antienne incantatoire, elle le fait bien dans toute la Francophonie, où tous les usagers pécheurs seraient concernés par la difficulté reconnue de la langue. Il semble pourtant hors de question de questionner les discours sur la langue. Nous avons proposé de prendre en considération, à côté de la question de l'appropriation de la langue, celle de son appropriabilité. Ce concept permet d'appréhender les difficultés rencontrées par les usagers en déplaçant le point de vue, de l'usager à la langue. Il n'est en effet que très rarement question de travailler le corpus de la langue, ses règles, ses discours normatifs, administratifs ou publics, ou ses scories. On observe très peu d'évaluations officielles de la condition première de l'appropriation. On ne peut en effet s'ap-

roprier que ce qui est appropriable. Et la langue et l'orthographe française le sont-elles bien, elles, appropriables ?

Bien sûr, il semble impossible aux organismes de politique linguistique de dire que la langue serait inappropriable. Cela la rendrait invendable sur le marché compétitif des langues. Le concept passe dès lors plus difficilement chez nos collègues. Pour autant, le Conseil belge a décidé de creuser cette réflexion : rendre les discours normatifs et les règles de la langue plus appropriables, plus sensés, plus logiques, veiller à des usages de la langue plus lisibles et accessibles, auraient pour conséquence de rapprocher la langue de l'usager citoyen, de la rendre conviviale. ●

LES LANGUES RÉGIONALES ENDOGÈNES

DE LA FÉDÉRATION WALLONIE-BRUXELLES

PAR JEAN-JACQUES DE GHEYNDT

docteur en Sciences, auteur-conférencier spécialisé en parlers bruxellois

PAR ALBERT STASSEN,

membre du Conseil de la Langue

PAR ALBERT CONTER,

président de l'association Arelerland a Sprooch, ancien membre du Bureau Européen pour les langues de moindre diffusion

PAR MICHEL FRANCARD

linguiste, professeur ordinaire émérite de l'UCLouvain

LES PARLERS BRUXELLOIS

« *Schieven Architek !* » est l'expression bruxelloise la plus connue. Cette injure, adressée à Joseph Poelaert et son pharaonique Palais de Justice, illustre l'interpénétration linguistique dans la Capitale. Ville flamande au Moyen Âge, Bruxelles devient profondément francophone à la fin du XIX^e siècle, suite aux conditions socio-économiques poussant le petit peuple à s'émanciper. Quatre « parlers historiques » différents se croisaient, sans évoquer les actuels « maroxellois », témoins de l'influence du « bruxellois français » auprès des populations immigrées successives.

Le *brussels vloms* est le dialecte flamand d'origine de la ville. Il est mâtiné d'archaïsmes, truffé de français et gorgé d'expressions colorées et savoureuses, parfois obscures pour un néerlandophone « standard ». Pour un francophone, son degré d'intelligibilité varie de « très simple » à « très compliqué ». Voici une étonnante relation d'accident de tram survenu à un quidam pressé de prendre le train en Gare du Midi : *Den tram circuleidege in volle vitesse in de rue Ducale en longede-*

ge den Palais du Roi in de direkse van de Parc de Bruxelles. Gekomme on de Place des Palais freineidege de conducteur vi zânen tournant te pakke no de Place Royale.

Une grammaire a été développée et publiée par Sera De Vriendt, un dialectologue de la V.U.B. (Vrije Universiteit Brussel). De nombreuses pièces de théâtre créées par le « Brussels Volkstejoeter » réunissent Bruxellois francophones et flamands auteurs de savoureuses adaptations des classiques du théâtre ou du cinéma français et anglais !

Le *beulemans*, ce « français tel qu'on le parle à Bruxelles », est une langue mixte née de la déformation du français par des Bruxellois de souche flamande gardant le mode de pensée de leur langue maternelle. Cette langue allie vocabulaire français et expressions flamandes en une phrase respectant la grammaire flamande, telle que : *Tiens, voilà mon père sa voiture*, ou encore : *Tu deviens peike, tu sais, kameroët !*

Victor Hugo écrivait : « Ce sont des gens qui parlent le flamand en français. » Pour les Français d'aujourd'hui, le *beulemans* c'est « le belge », ce qui est fort réducteur. Les répliques du *Mariage de Mademoiselle Beulemans* ont conduit Marcel Pagnol à rédiger sa trilogie marseillaise !

Le *marollien* à composante picarde introduisit progressivement du flamand à un français fortement teinté de picard. Il fut exploité par Roger Kervyn pour ses *Fables de Pitje Schramouille*, toujours rééditées. Un programme de la kermesse « d'el Blad », des années 1880, dans les Marolles, nous renseigne sur la réalité historique de cette langue triple : *GAZETTE de tout ce qui s'ra à voir avec el KERMESSE D'EL BLAD a l'MAROLLES, el Samedi 1^{er} Jour. El soir, quansqu'i sonneront 9 heures al Port' d'Hal, venaye ensemble pou l'GRAND TAPTOE de tous les trommeleers d'el garde civique in beurger kleëren qui feront un sortaye dihors avec des vetpote allumés par Pieje Pottokes.* Cette langue triple a entièrement disparu.

Mais l'idiome le plus étonnant est sans contexte le *bargoensch*. Cet argot flamand de la pègre, mais aussi de marchands ambulants « montant vers la Capitale », a également contribué à la spécificité des parlers bruxellois. Il était volontairement crypté pour les non-initiés : *In de noam van de grandige peere, de kiebighe kneul en den amante peizerik, Klak pi*, n'est rien d'autre que le texte du signe de la croix ! Totalement disparu aujourd'hui, il nous a laissé des mots tels que : *bikke* (manger), *tof* (super !), etc.

Enfin, n'oublions pas le magnifique hommage d'Hergé aux « parlers bruxellois », lui qui créa des langues imaginaires (*syldave*, *bordure*, *bibaro* et *arumbaya*) toutes allaitées aux mamelles du *brussels vloms*, mais dont la nourrice avait alterné *gueuze*, *faro*, *kriek* et *lambik* pour accoucher de variantes aussi différentes ! ●

Jean-Jacques DE GHEYNDT

LES LANGUES RÉGIONALES GERMANIQUES DE LA WALLONIE

Outre le parler bruxellois, il existe en Fédération Wallonie-Bruxelles deux autres langues endogènes franciques : le francique rhéno-mosan ou carolingien, au nord-est de la province de Liège, et le francique mosellan ou luxembourgeois dans la frange orientale de la province de Luxembourg.

Globalement les franciques carolingien et luxembourgeois connaissent une large désaffection parmi les générations de moins de 40 ans, au même titre que les autres langues endogènes en Belgique. Avant l'instruction obligatoire, ces langues étaient usuelles dans toute la population de ces contrées, mais elles régressent depuis quelques décennies de manière alarmante en raison de la difficulté de la transmission intergénérationnelle.

- Le francique rhéno-mosan ou francique carolingien

Le francique rhéno-mosan, aussi appelé francique carolingien, est parlé dans les communes d'Aubel, de Baelen, de Plombières et de Welkenraedt (30.000 personnes environ), lesquelles appartiennent à la Fédération Wallonie-Bruxelles. Cette langue régionale s'étend par ailleurs dans le canton germanophone d'Eupen (sauf Raeren), les Fourons, la frange orientale du Limbourg néerlandais (Valkenburg, Heerlen) et, en Allemagne, les régions de Heinsberg, Jülich et Düsseldorf.

Ce francique carolingien n'est en aucun cas un dérivé de l'allemand ou du néerlandais. Parler usuel de Charlemagne, il constitue une langue spécifique dont certains mots ne ressemblent ni à l'allemand ni au néerlandais. Ainsi le verbe « parler » se dit en francique carolingien *kalle*, lequel n'a aucun lien

avec *spreken* ou *praten* (néerlandais) ni avec *sprechen* (allemand). De même « mercredi » se dit *Gosteg* et n'a pas de lien avec *woensdag* (néerlandais) ou *Mittwoch* (allemand). Cependant, tant pour le vocabulaire que pour la prononciation, le francique carolingien a fait des emprunts importants tant au néerlandais qu'à l'allemand.

Dans les communes d'Aubel, de Baelen, de Plombières et de Welkenraedt, les seuls enfants capables de s'exprimer en francique carolingien sont ceux issus de parents tous deux originaires du Limbourg néerlandais où ce parler parvient à se maintenir, y compris chez les jeunes ; il y est appelé « Limburgs ». Dans cette région – surtout dans la commune de Plombières –, quatre troupes théâtrales pratiquent le francique carolingien et rencontrent un succès indéniable auprès d'un public cependant vieillissant. Des chants de carnaval en francique sont apparus depuis 20 ans.

Des cours de francique carolingien sont donnés à des adultes soucieux de cultiver ce patrimoine et perdurent déjà depuis de nombreuses années grâce à l'association OBELIT (Ostbelgische Literaturhefte).

- Le francique mosellan occidental ou luxembourgeois

Le francique mosellan occidental ou luxembourgeois se pratique, dans la Fédération Wallonie-Bruxelles, dans les communes d'Arlon, d'Attert, d'Aubange, de Martelange, de Messancy, ainsi que dans les localités de Beho (Gouvy) et Warnach-Tintange (Fauvillers). Toutes sont situées dans la province de Luxembourg.

Le luxembourgeois est le résultat de l'interpénétration entre les Francs ripuaires et les Francs maritimes ou saliens déjà largement influencés par la civilisation romaine du bassin de Paris qui déferlent sur notre région à travers la Champagne et la Lorraine septentrionale par la vallée de la Moselle.

Contrairement au francique carolingien du nord-est de la province de Liège, le francique mosellan appartient aux parlers moyens-franciques (Lautverschiebung).

Depuis 1839 – date de la séparation des deux Luxembourg –, la population francique mosellane de la province de Luxembourg a souffert de certaines confusions insultantes intra-muros en temps de guerre et d'un amalgame culturel et linguistique en temps de paix. Il en a résulté l'éradication de l'apprentissage de l'allemand à l'école et l'interdiction de l'emploi du luxembourgeois à l'école maternelle (contrairement au Grand-Duché).

Sur le plan culturel, le luxembourgeois se maintient, surtout dans les tranches âgées de la population qui le possède encore comme langue maternelle). L'association « Arelerland a sprooch » (ALAS), qui promeut le luxembourgeois depuis plus de 40 ans, a contribué à l'organisation de cours de luxembourgeois dans des organismes officiels (Forem, Écoles de promotion sociale, tables de conversation). Dans cette même ligne, la commune d'Attert a recréé le plurilinguisme d'antan dans ses écoles. ●

Albert STASSEN et Albert CONTER

▶ LES LANGUES RÉGIONALES ROMANES DE LA WALLONIE

Quatre langues régionales romanes sont actuellement en usage en Wallonie : le wallon, le picard, le lorrain (souvent appelé gaumais, depuis le XIX^e siècle) et le champenois. Comme l'indique leur dénomination, le picard, le lorrain et le champenois appartiennent à des aires linguistiques partagées avec la France. Par contre, le wallon est limité au territoire de la Wallonie actuelle, à l'exception de quelques îlots dans la botte de Givet (France) et, naguère, de quelques autres dans le nord du Grand-Duché de Luxembourg.

Les dialectologues considèrent que le domaine wallon proprement dit est constitué de deux zones relativement homogènes d'un point de vue linguistique : à l'est, le liégeois (encore appelé est-wallon) et au centre le namurois (centre-wallon). Deux autres zones, plus hétérogènes, sont à la jonction de deux grands domaines linguistiques : l'ouest-wallon, entre le wallon et le picard, et le sud-wallon, entre le wallon et le lorrain.

Ces langues régionales dérivent en droite ligne du latin et ne sont en aucune manière des dialectes issus du français. Elles appartiennent au domaine d'oïl, constitué par les régions de France situées au nord de la Loire, jusqu'en Belgique. Dès la fin du premier millénaire, le wallon, le picard, le lorrain et le champenois se différencient des autres parlers d'oïl. Les deux grandes composantes du wallon, lié-

geoise et namuroise, seront clairement distinguées à partir du XIII^e siècle. Des évolutions ultérieures accentueront l'individualisation de certains sous-ensembles du wallon, mais après 1600, il n'y aura plus de transformation fondamentale des parlers wallons.

Si le *français*, parler de l'Île-de-France, a été diffusé en Wallonie dès le X^e siècle, les langues régionales romanes régneront sans partage dans la communication orale jusqu'au XVI^e siècle. À partir de cette époque, le français débordera de la sphère écrite où il était jusque-là l'apanage des seules élites. Un bilinguisme actif français-wallon est attesté dans des villes comme Liège dès la Renaissance, qui s'élargira progressivement à toutes les régions et à tous les milieux. Au début du XX^e siècle, le français s'imposera grâce à l'instruction primaire, gratuite et obligatoire, reléguant les langues régionales au



Café Le Brusseleir - Rue du Midi



Fête aux langues de Wallonie 2022 à Marche-en-Famenne

rang de dialectes ou de patois en voie de disparition.

Aujourd'hui, on estime qu'un dixième de la population de la Wallonie est encore en contact régulier avec l'une des langues régionales romanes. Il y a un siècle, cette proportion dépassait les 80 %. La progression du français a donc été très rapide, mais dans des proportions différentes selon les langues : si le champenois et le lorrain ne sont plus pratiqués que par quelques dizaines de locuteurs, le picard et le wallon résistent plus fermement. Un seuil critique a toutefois été atteint : il n'y a plus de transmission intergénérationnelle des langues régionales en Wallonie romane, ce qui signifie leur disparition inéluctable si des mesures volontaristes ne sont pas mises en place pour les préserver.

Depuis un millénaire, ces langues disent pourtant une culture et un rapport au monde spécifiques, aujourd'hui encore véhiculés dans les traditions populaires, dans certaines formes

artistiques, dans des manifestations conviviales. La littérature en langue régionale a produit des chefs-d'œuvre, en particulier aux XIX^e et XX^e siècles, mais son lectorat est en net recul et les auteurs se raréfient. Parallèlement, une riche tradition philologique et dialectologique a donné des études de grande qualité sur le patrimoine linguistique de la Wallonie romane. Mais, malgré cet héritage et les efforts d'associations réparties sur l'ensemble du territoire wallon, la revitalisation des langues régionales peine à se concrétiser, plombée par un manque de soutien institutionnel et par l'individualisme de certains de leurs « défenseurs ».

Une langue ne meurt pas : elle est progressivement abandonnée par la communauté qui l'utilisait. C'est donc à la population de Wallonie de décider du sort des langues patrimoniales qui ont contribué à forger son identité. ●

Michel FRANCARD

INFOS :

- › Jean-Jacques DE GHEYNDT, *Schieven Architek ! Les langues endogènes à Bruxelles*. Bruxelles : Associations bernardiennes, 2016.
- › Michel FRANCARD, *Wallon – Picard – Gaumais – Champenois. Les langues régionales de la Wallonie*. Bruxelles : De Boeck, 2013.
- › PROJET MOIEN ! & SPROOCHENHAUS WËLWERWOLZ (dir.) *Lëtzebuergesch : Quo vadis ?* Mamer : Melusina Conseil, 2004.
- › Leo WINTGENS, *Vergleichender Sprachatlas des Karolingisch-Fränkischen in der DG und ihrem Umfeld – Atlas linguistique comparatif du francique carolingien en Communauté germanophone de Belgique et dans ses environs – Vergelijkende taalAtlas van het Karolingisch-Frankisch in de Duitstalige Gemeenschap van België en in haar omgeving*. Aachen : Helios-Verlag et Montzen : OBELIT, 2014 (t. 1) et 2016 (t. 2).

LE RÔLE DE WALLONIE-BRUXELLES INTERNATIONAL :

ODE À LA LANGUE FRANÇAISE

PAR ISABELLE FONTAINE

première attachée, Département Francophonie, WBI

Elle porte en elle tant de richesses qu'elle en devient forcément un trésor à préserver. Mais comment une langue née sur le continent européen peut-elle voyager aux quatre coins du monde sans s'essouffler ? Éléments de réponse avec les actions du WBI, l'agence en charge des relations internationales de la Wallonie et de Bruxelles, créée en 2008, mais dont les fondements datent de 1980. Cette année-là en effet, la Belgique connaît une réforme institutionnelle qui donne du pouvoir aux Communautés. Le début d'une aventure placée sous le signe de la diplomatie belge francophone.

VALORISER LA LANGUE

Depuis de nombreuses années, WBI (autrement dit Wallonie-Bruxelles

International) met tout en œuvre pour faire rayonner le français sur le terrain. Et on peut dire que cette mobilisation porte ses fruits vu tout ce qu'elle permet : l'octroi de bourses à des étudiants souhaitant suivre des cours en français, l'accueil de fonctionnaires étrangers pour des stages en administration ou encore l'envoi d'assistants de langue française dans les écoles primaires et secondaires d'une dizaine de pays. Des faits éclairés par des chiffres : aujourd'hui, cent trente-deux millions de personnes apprennent le et en français. Ce n'est pas rien. Et cela mérite bien d'avoir, depuis 2019, en novembre, une Journée internationale des professeurs de français. Car rien ne serait possible sans le savoir-faire de ces derniers, notamment dans les universités.

Au niveau institutionnel, la volonté de promouvoir le français est aussi très

forte. Et pour cause... L'Union européenne a été bâtie selon le credo « unie dans la diversité ». Alors, pour s'assurer que cette langue coexiste avec les autres, une circulaire a été transmise, en 2021, à tous les agents de la fonction publique de la Fédération Wallonie-Bruxelles. Objectif : rappeler l'obligation d'utiliser le français quand ils s'expriment dans les organisations internationales. Une mesure importante quand on sait que l'anglais est souvent préféré dans les échanges, qu'ils soient formels ou informels, et ce, malgré la sortie du Royaume-Uni de l'UE. Le français doit rester une référence. Et l'on peut imaginer que la future présidence belge, en 2024, veillera à ce qu'il en soit ainsi. Après tout, sur les vingt-sept États membres, dix-neuf sont membres, associés ou observateurs de l'OIF (Organisation Internationale de la Francophonie).



Visite à Bruxelles de la Secrétaire générale de la Francophonie - Formation Libres ensemble © J. Van Belle - WBI



Sommet de la Francophonie à Djerba © J. Van Belle - WBI.

LISEZ-VOUS LE BELGE ? L'EXEMPLE À SUIVRE

La langue de Molière est pleine de particularismes. Et l'un d'entre eux a été joyeusement mis en lumière dans une campagne au nom très évocateur : « Lisez-vous le belge ? ». Un slogan né à la faveur d'un salon du livre en Suisse en 2019 pour honorer la *Fédération Wallonie-Bruxelles* et devenu depuis, vu son succès, marque de promotion des livres belges francophones à l'étranger. Il faut dire que la littérature du plat pays compte quelques pépites. Et avec « Lisez-vous le belge », la *Fédération déploie* tous les moyens possibles pour les faire connaître du plus grand nombre et les voir circuler. Comment ? Grâce à la mobilisation de quinze opérateurs du milieu (bibliothèques, librairies, écoles, structures événementielles...) durant cinq semaines. Un gros mois qui ne passe pas inaperçu, le réseau des agents de liaison académique et culturelle (ALAC) vantant aussi cette campagne partout dans le monde. L'occasion ici de rappeler que les auteurs, bédésistes ou encore illustrateurs bénéficient aussi d'une belle mise en lumière puisqu'ils sont invités à plusieurs de ces *événements*.

LA FRANCOPHONIE, SYMBOLE D'OUVERTURE SUR LE MONDE

Notez bien la majuscule qui indique que ça va au-delà de la langue fran-

çaise. La Francophonie fait référence au dispositif institutionnel des relations entre les États et Gouvernements francophones. En 1970, vingt et un pays signent en effet à Niamey la convention instituant l'Agence de coopération culturelle et technique (ACCT), future Organisation Internationale de la Francophonie (OIF). Aujourd'hui, cet acronyme regroupe quatre-vingt-huit États et Gouvernements où le statut du français revêt différentes formes : langue nationale, seconde langue ou langue étrangère. De quoi rendre passionnant le travail de WBI en la matière. Car les défis de l'OIF sont multiples. Récemment, la Fédération Wallonie-Bruxelles, membre à part entière de l'OIF, a participé aux travaux de rédaction de la « Déclaration sur la langue française » adoptée au XVIII^e Sommet de la Francophonie qui s'est tenu à Djerba en novembre 2022. Thématique choisie pour ce Sommet : « Le numérique, vecteur de développement et de solidarité dans l'espace francophone ». Un sujet défendu avec conviction par le ministre-président de la Fédération Wallonie-Bruxelles, lequel a rappelé la nécessaire intensification de la formation au numérique et vanté l'importance des industries culturelles et créatives. Il en a aussi profité pour discuter plus globalement de diplomatie francophone et signer un Protocole d'entente entre la Province de l'Ontario et la Communauté française de Belgique. Il a enfin précisé que la Présidence belge

du Conseil de l'Union européenne en 2024 serait l'occasion de prôner le multilinguisme.

Depuis 1980, la FWB est l'un des principaux contributeurs de la coopération francophone après la France et le Canada. Elle soutient prioritairement la valorisation et le rayonnement du français, la diversité et le développement culturels, l'accès à l'éducation pour tous, l'égalité femmes-hommes, le numérique ou encore, avec l'appui de la Wallonie, l'entrepreneuriat, la formation, le développement durable et l'innovation. La FWB s'est aussi particulièrement investie en matière de lutte contre la radicalisation violente pouvant conduire au terrorisme (réseau FrancoPrev).

Au-delà du volet politique, notre appartenance à la Francophonie nous permet de promouvoir la FWB et la Wallonie à travers le financement, la participation et la mise en œuvre par WBI d'événements francophones comme, par exemple, la célébration de la Journée internationale de la Francophonie, l'accueil de réunions et/ou d'événements internationaux, la participation aux Jeux de la Francophonie ou encore les initiatives soutenues en marge des Sommets de la Francophonie.

C'est ainsi que la Fédération a été valorisée au Village de la Francophonie qui était organisé du 13 au 21 novembre dernier en marge du Sommet de Djerba. Comment ? Avec quantité de programmes coordonnés ou mis en

- œuvre par WBI. Citons le spectacle pluridisciplinaire « Vivants ! », imaginé par huit jeunes artistes belges et tunisiens à la fin d'une résidence ou encore la présentation de l'exposition de BD « Spirou, Droits de l'homme », produite en collaboration avec les éditions Dupuis pour célébrer les 70 ans de la Déclaration universelle des droits de l'homme.

Le Bureau International de la Jeunesse (BIJ) a animé plusieurs ateliers d'écriture sur le thème du « Vivant ». Le projet P@trimonia a fait l'objet d'un atelier-rencontre, histoire d'en savoir plus sur cette plateforme web participative financée, entre autres, par WBI et le ministère tunisien de l'Enseignement supérieur et de la Recherche scientifique. En deux mots, P@trimonia, c'est la technologie au service de l'appropriation du patrimoine par et pour les citoyens.

Autre moment important : le Salon des Jeunes entrepreneurs francophones organisé par la CONFEJES (autrement dit, la Conférence des ministres de la Jeunesse et des Sports de la Francophonie) avec le soutien de WBI. Des jeunes qui doivent faire partie prenante de la société. Et ça, WBI l'a compris depuis longtemps et le prouve régulièrement par des gestes concrets. Ainsi, la Wallonie (via WBI) a soutenu, en 2022, la création de plus de 100 entreprises via son soutien annuel au Programme de promotion de l'entrepreneuriat des jeunes (PPEJ) de la CONFEJES.

La Fédération Wallonie-Bruxelles (via WBI) a, quant à elle, octroyé 48 nouvelles bourses d'excellence à autant de jeunes cadres des pays partenaires d'Afrique ainsi que de Haïti pour leur permettre d'intégrer, dans les meilleures conditions, la promotion 2021-2023 de l'Université Senghor. Il faut dire que cela devrait servir. En effet, les projections tenant compte des tendances de l'évolution démographique annoncent, à l'horizon de 2050, plus de 70 % des francophones africains et l'Afrique comptera plus de 90 % des jeunes francophones de 15-29 ans dont les besoins devront être satisfaits. De quoi promettre encore de belles actions. ●



LE FRANÇAIS RÉSUMÉ EN DEUX PHRASES

Le français est la cinquième langue mondiale (après le chinois, l'anglais, l'espagnol et l'arabe).



Kinshasa est la première ville francophone.



LE CORPUS DE LA LANGUE

L'ENJEU CITOYEN DE LA LISIBILITÉ DES TEXTES ADMINISTRATIFS

PAR VIRGINIE TUMELAIRE

Direction de la Langue française

LA LISIBILITÉ¹, UN DOMAINE DE RECHERCHE QUI NE DATE PAS D'HIER

La recherche scientifique s'intéresse depuis longtemps à la lecture et à la compréhension des messages écrits. À partir des années 1920, les travaux de recherche ont permis de forger le concept de lisibilité, à savoir «l'aptitude d'un texte à être lu rapidement, compris aisément et bien mémorisé»². Ces travaux ont démarré aux États-Unis, avec la perspective de lutter contre l'analphabétisme et d'augmenter le niveau de *littératie*³ des adultes. À cette fin, plusieurs modèles statistiques ou *formules de lisibilité* ont été élaborés dans le courant du vingtième siècle⁴.

Sans entrer dans les détails, ces formules prennent en compte des variables linguistiques qui influencent la compréhension des textes (vocabulaire, longueur des mots, nombre de mots dans une phrase, construction syntaxique...).

Leur objectif principal est de déterminer le niveau de lecture d'un texte donné. Ces formules sont certes limitées mais certaines restent encore utilisées pour prendre la «température» de la difficulté d'un texte. Ainsi, le système d'éducation américain utilise encore maintenant le *Flesch-Kincaid Grade Level* pour classer en fonction du degré d'enseignement⁵ le matériel didactique et les livres de littérature.

Des secteurs autres que l'éducation se sont à leur tour appuyés sur ces formules et les études qui les encadrent : par exemple la presse, beaucoup de journaux désirant s'adresser efficacement aux lectorats ciblés ; ou encore le

secteur de la protection des consommateurs pressant les entreprises à formuler de façon compréhensible contrats, modes d'emploi, etc.⁶.

LE LANGAGE CLAIR DANS L'ADMINISTRATION PUBLIQUE

Dans les pays anglo-saxons, États-Unis en tête, les études sur la lisibilité ont fait émerger dès les années 1970 un mouvement promouvant la pratique du *plain language* (langage clair) dans les entreprises, soins de santé et institutions (gouvernement, parlement, administration, justice...).

Les définitions du langage clair sont nombreuses mais on peut retenir celle-ci : «Une communication est en langage clair si sa formulation, sa structure et sa conception permettent au public visé de trouver facilement, de comprendre et d'utiliser l'information dont il a besoin⁷. » La rédaction claire quant à elle désigne l'ensemble des recommandations rédactionnelles pour rendre un texte efficace en fonction de son public cible.

Avec le temps, le mouvement a pris de l'essor et devient dans plusieurs pays un secteur d'activités à part entière avec ses théoriciens et praticiens. Au niveau institutionnel, deux pays ont même légiféré en la matière : les États-Unis en 2010 et la Nouvelle-Zélande en octobre 2022 ont adopté une loi imposant à leurs services publics respectifs de rédiger les communications et documents destinés aux citoyens en langage clair⁸.

Ailleurs dans le monde, de plus en plus de services publics changent peu à peu leurs pratiques rédactionnelles. Bien

entendu, les résultats obtenus varient considérablement d'un pays à l'autre mais un retour en arrière semble désormais impossible.

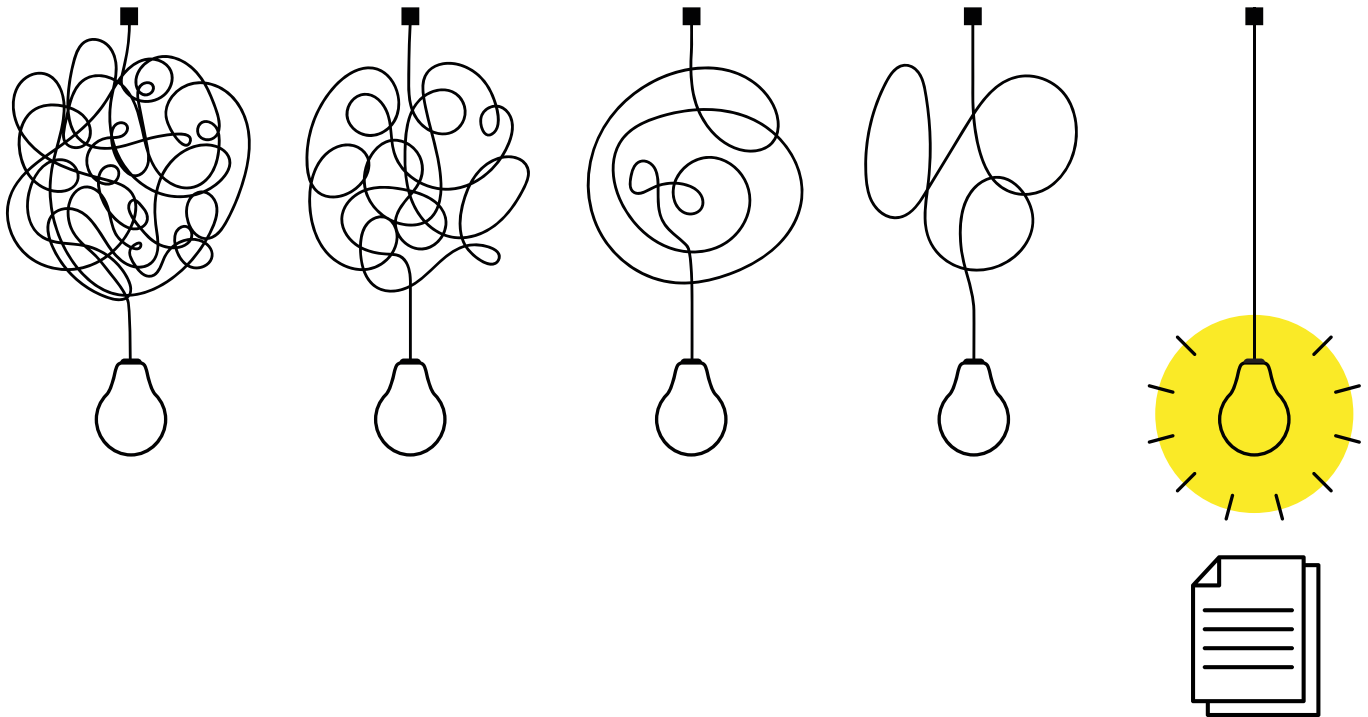
ENTRE RÉDUCTION DES INÉGALITÉS SOCIALES ET SIMPLIFICATION ADMINISTRATIVE

Derrière des termes comme *lisibilité*, *simplification du langage administratif*, *langage clair* ou encore *communication efficace*, différentes motivations s'entrelacent.

La première concerne la responsabilité de l'administration publique en matière d'égalité des chances. Plusieurs pays comme le Canada se sont intéressés à la simplification des textes administratifs dans la foulée de l'année internationale de l'alphabétisation (1990)⁹.

En effet, délivrer des messages et des documents que tout le monde lit et comprend sans mal contribue à favoriser l'égal accès aux services publics. C'est l'une des conditions pour que chaque individu soit en mesure d'exercer ses droits et s'acquitter de ses obligations¹⁰, quels que soient son niveau de littératie ou sa langue maternelle.

À cet égard, différentes études sur le non-recours aux droits sociaux¹¹ identifient la complexité des démarches et du langage administratifs comme l'un des (multiples) obstacles à l'accès aux droits sociaux. En Belgique, un rapport du SPP Intégration sociale recommande d'ailleurs de simplifier la communication administrative et de rendre les documents administratifs lisibles¹². La Fédération Wallonie-►



- Bruxelles prévoit de son côté une action allant dans ce sens dans son Plan quinquennal de lutte contre la pauvreté¹³.

À côté, le contexte global de modernisation administrative conduit la fonction publique à mettre en place des actions et mesures pour améliorer ses services envers les entreprises, les organisations et les citoyens¹⁴. Ce processus connu sous l'appellation de *simplification administrative* poursuit des objectifs à la fois quantitatifs et qualitatifs¹⁵.

La simplification administrative vise premièrement à diminuer la charge administrative et donc les coûts financiers et temporels engendrés tant auprès des personnes physiques et morales (entreprises, indépendants, associations...) qu'au sein même de l'administration. Elle vise également à augmenter la qualité de la réglementation ainsi que la qualité de la relation entre l'administration et les usagers¹⁶ de ses services¹⁷.

Les mesures stimulant le langage clair administratif s'inscrivent donc à la croisée des approches de réduction des inégalités sociales, d'efficacité et de démarche qualité¹⁸.

LE LANGAGE CLAIR ADMINISTRATIF, MAILLON DE L'ORIENTATION USAGER

Par ailleurs, la modernisation de l'administration amène la mise sur pied de stratégies « orientation usager » en vue d'adapter l'offre des services publics aux usagers, à leurs besoins et à leurs attentes¹⁹. Les usagers deviennent dorénavant centraux dans la réflexion des administrations sur leurs services et les expériences des usagers sont étudiées de près.

Dans ce cadre, les enquêtes de satisfaction auprès des usagers des services publics sont fondamentales à la mise en œuvre l'orientation usager. Or il en ressort que les citoyens et citoyennes peinent encore de nos jours à comprendre les documents administratifs²⁰. La nécessité d'adopter un langage non jargonnant, adapté à la réalité des usagers²¹ s'impose donc plus que jamais, pour des raisons évidentes liées à la fois à l'exercice de la citoyenneté et à la qualité de l'expérience des usagers des services publics. À ce titre, le langage clair représente un élément important de la restauration de la confiance des usagers envers les pouvoirs publics.

AMESURE : L'INGÉNIERIE LINGUISTIQUE AU SERVICE DE L'ADMINISTRATION PUBLIQUE²²

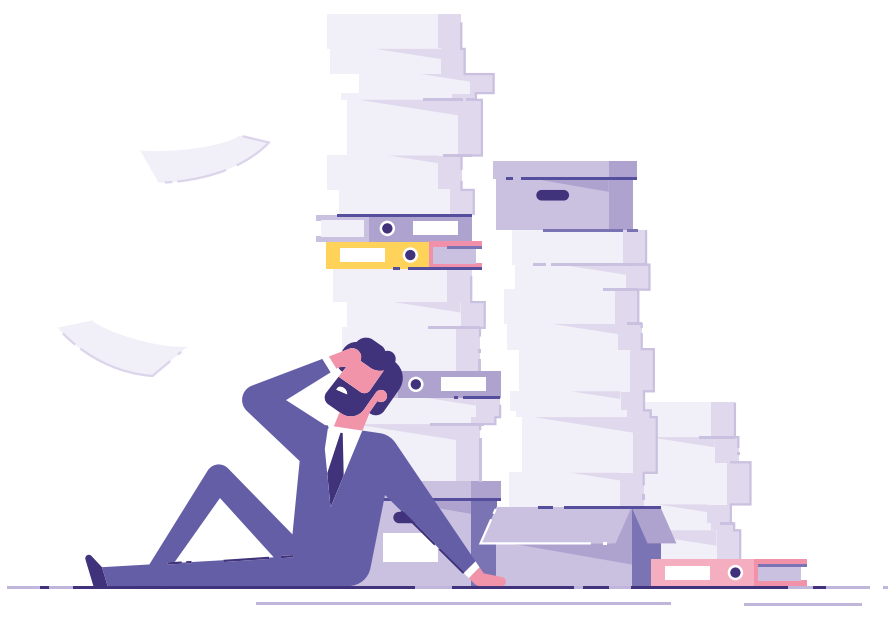
Beaucoup de ressources aident à rédiger clairement : des ouvrages et des guides de rédaction claire²³, des formations en rédaction claire proposées par des spécialistes, ou encore des logiciels d'aide à la rédaction claire. Un tel logiciel a vu le jour en Belgique francophone et mérite un éclairage particulier.

Le Centre de traitement automatique du langage (CENTAL) de l'UCL a développé un outil d'ingénierie linguistique unique en son genre. Soutenu par la Fédération Wallonie-Bruxelles, il est conçu pour évaluer le degré de difficulté des textes administratifs. Son système d'évaluation repose sur une formule de lisibilité des textes administratifs élaborée par le CENTAL. L'équipe de recherche continue par ailleurs d'enrichir AMesure.

Cet outil en accès libre²⁴ analyse un texte donné et lui attribue un score global compris entre 1 (très facile) et 5 (très difficile). L'outil identifie ensuite dans le texte les phénomènes linguistiques qui posent problème, fournissant ainsi un diagnostic détaillé.

En outre, AMesure fournit aussi un « remède ». En effet, il est doté d'un module de recommandations issues de plusieurs guides de rédaction claire. AMesure indique donc non seulement les endroits du texte où il faudrait agir en priorité mais suggère aussi les actions à mettre éventuellement en œuvre.

Enfin il faut préciser qu'AMesure s'utilise en combinaison avec d'autres ressources, comme les guides de rédaction claire. Parfois, certains résultats pourront surprendre les utilisateurs de la plateforme. Il est donc nécessaire de mettre ces résultats en perspective, à la lumière du profil et des besoins de ses usagers. ●



Notes

- (1) La lisibilité d'un texte concerne aussi bien des aspects linguistiques (mots, phrases...) qu'extralinguistiques (typographie, mise en page...). L'article se concentre ici sur les aspects linguistiques.
- (2) Claire Gélinas-Chebat *et al.*, *Lisibilité et intelligibilité de documents d'information*, novembre 1992 (révisé en juin 1993), <http://www.ling.uqam.ca/sato/publications/bibliographie/C3lisib.htm>.
- (3) La *littératie* désigne l'« aptitude à comprendre et à utiliser l'information écrite dans la vie courante, à la maison, au travail et dans la collectivité en vue d'atteindre des buts personnels et d'étendre ses connaissances et ses capacités » (OCDE, *La littératie à l'ère de l'information*, 2000, p. x).
- (4) Les plus connues sont les formules de Flesch et Gunning pour la langue anglaise, les formules de Flesch-De Landsheere et d'Henry pour la langue française.
- (5) Ou plus précisément du niveau de performance en lecture associé à un degré d'enseignement.
- (6) Jacqueline Bossé-Andrieu, « La question de la lisibilité dans les pays anglophones et les pays francophones », *Technostyle*, vol. 11, n° 2, pp. 73-85.
- (7) Voir Plain Language Association International : <https://plainlanguagenetwork.org/>.
- (8) États-Unis : Plain Writing Act 2010, qui concerne les services publics fédéraux; Nouvelle-Zélande : Plain Language Act 2022.
- (9) Jacqueline Bossé-Andrieu, « La question de la lisibilité dans les pays anglophones et les pays francophones », *Technostyle*, vol. 11, n° 2, pp. 73-85.
- (10) Alice Krieg-Planque, « Quand la communication publique travaille son expression. Les administrations à la recherche d'un "langage clair" », *Politiques de communication*, vol. 14, n° 1, 2020, pp. 3-34.
- (11) Voir e.a. : Observatoire de la santé et du social de Bruxelles, « Aperçus du non-recours aux droits sociaux et de la sous-protection sociale en Région bruxelloise », *Cahier thématique du Rapport bruxellois sur l'état de la pauvreté 2016*, Commission communautaire commune, 2017.
- (12) SPP Intégration sociale, *Proposition d'actions transversales pour un plan de lutte contre le non-recours aux droits sociaux*, SPF Sécurité sociale, 2021.
- (13) Mesure 1.2 « Accroître la visibilité des services [de la FWB] et augmenter la lisibilité de l'information » du Plan de lutte contre la pauvreté et pour la

- réduction des inégalités sociales 2020-2025.
- (14) Cour des comptes, *Simplification administrative. Fonctionnement de l'Agence pour la simplification administrative*. Rapport transmis à la Chambre des Représentants, 20 avril 2020.
- (15) A. Krieg-Planque, *op. cit.*
- (16) *Usagers* désigne ici les utilisateurs et utilisatrices du service public, du domaine public. (Jacques Bordone, « Le droit des usagers des services publics », *Journal du droit des jeunes*, vol. 223, n° 3, 2003, pp. 26-29.)
- (17) Cour des comptes, *op. cit.*
- (18) A. Krieg-Planque, *op. cit.*
- (19) Oliver Schneider, « Vers une administration orientée usager », *Pyramides*, n° 26-27, mai 2016, pp. 255-84; Ministère de la Fédération Wallonie-Bruxelles, *FÉDÉ 20>25. Contrat d'administration 2020-2025*, 2021.
- (20) Voir e.a. : Collège des producteurs, *Enquête sur la charge administrative en agriculture*, 2016, pp. 14-15.
- (21) Isabelle Clerc, « Langue française et écriture citoyenne : l'engagement du Québec en matière de simplification des communications écrites (2000-2006) », in *La communication avec le citoyen : efficace et accessible ? Actes du colloque international de Liège*, Duculot, 2009, pp. 27-54.
- (22) Voir Thomas François, Cédric Fairon, « Des technologies du langage au service du citoyen », *Synergies Pays germanophones*, vol. 11, n° 1, pp. 107-119; Thomas François *et al.*, « AMesure, une plateforme web pour soutenir la rédaction simple de textes administratifs », *Repères-Dorif*, vol. 16, 2018.
- (23) Pour obtenir des références de guides, contactez la Direction de la langue française : languefrancaise@cfwb.be.
- (24) <https://cental.uclouvain.be/amesure/>

DIRE (ET ÉCRIRE) POUR VISIBILISER LES FEMMES :

UN NOUVEAU DÉCRET RENFORCE LES PRATIQUES NON DISCRIMINATOIRES QUANT AU GENRE

PAR ESTHER BAIWIR

vice-présidente du Conseil de la langue française, des langues régionales endogènes et des politiques linguistiques

Chacun, chacune garde en tête les débats sur le point médian ou sur la tonitrueuse entrée de *iel* dans le dictionnaire *Robert*. Mais la question de la visibilité des femmes dans la langue est bien plus large et plus fondamentale : il s'agit de produire des discours plus précis, plus ouverts, en un mot, plus... inclusifs. Non, ce mot ne doit pas renvoyer dos à dos les « pour » et les « contre » ; ce serait passer à côté de l'enjeu de ce nouveau décret.

Tout le monde s'accorde à dire qu'il est important d'ouvrir tous les mondes professionnels aux femmes autant qu'aux hommes, et il est du devoir du politique de soutenir cette ambition. Un pas important avait été franchi en 1993, avec l'adoption par la Communauté française d'un décret recommandant la « féminisation des noms de métiers, fonctions, grades ou titres ». La langue n'étant pas composée uniquement de noms, il était important d'étendre ces recommandations au reste de la phrase. C'est chose faite avec le nouveau décret, voté le 14 octobre 2021 par le Parlement de la FWB, intitulé « décret relatif au renforcement de la féminisation des noms de métier, fonction, grade ou titre et aux bonnes pratiques non discriminatoires quant au genre dans le cadre des communications officielles ou formelles »¹.

Les lignes directrices y sont fermement tracées : il ne s'agit plus seulement de désigner à l'écrit les femmes par des substantifs féminins mais de veiller,

à l'écrit comme à l'oral, à visibiliser les femmes dans toutes les productions liées à des institutions subventionnées ou reconnues par la FBW, également lorsqu'il s'agit de désigner des groupes mixtes et également ailleurs que dans les groupes nominaux. Dès lors, ce texte (et son arrêté du 14 juillet 2022²) n'élude pas les questions sensibles des accords ou du point médian. On fait le point.

DÉSIGNER DES FEMMES

Pour désigner des femmes ou des groupes composés de femmes, on utilisera la forme féminine des noms de métiers, de fonctions, des grades ou des titres. *La poétesse, la déléguée, les pharmaciennes et les directrices* sont des formes qui s'imposent d'emblée. Évidemment, les accords se feront aussi au féminin : *la livreuse est arrivée en retard car elle s'était perdue*.

La plupart des formes féminines sont simples à forger, car elles font écho à leurs homologues masculines :

-eur/-euse ou -rice comme dans *chanteur/chanteuse* ou dans *directeur/directrice* ;

-ier/-ière comme dans *grutier/grutière* ;
-él/-ée comme dans *gradé/gradée*, parfois avec une modification du radical comme dans *pharmacien/pharmacienne*...

Il y a également une série de termes épiciques, qui ne portent pas de marque de genre, comme les nombreuses formes

en -iste (*guitariste, cuisiniste*...). Rien de bien compliqué ! Et même lorsqu'il s'agit de paires irrégulières (*confrère/consœur, homme-orchestre/femme-orchestre, barman/barmaid*...), il n'y a pas de quoi s'arracher les cheveux.

« AVOIR RENDEZ-VOUS CHEZ SA MÉDECINE » ?

Peut-être vous êtes-vous surpris à parler de *la généraliste* pour éviter *la médecin* (un peu douloureux à l'oreille) autant que *le médecin* (difficile à visualiser comme une femme)... Et pourquoi pas *la médecine* ? Si cela vous chiffonne, c'est bien normal. Les résistances au changement linguistique sont nombreuses. Pour toutes sortes de raisons historiques, le français évolue plus difficilement que l'allemand ou l'espagnol. Et pourtant, c'est possible ! Les représentations évoluent, et plus vite qu'on ne le croit. *Chirurgienne* était rare dans les années 1980, il est banal aujourd'hui. Qui se souvient qu'au XIX^e siècle, le terme étudiante ne désignait que l'amie d'un étudiant ?

Dans le domaine sportif, certaines *entraîneuses* préfèrent se faire appeler *entraîneur*, parce que, dans un métier largement masculin, il est difficile d'assumer la dimension péjorative que peut avoir le terme. Et pourtant, c'est justement là que les représentations peuvent être modifiées, afin d'ouvrir l'accès à ces activités à tous les enfants, quel que soit leur genre !

AVANCER, MAIS D'UN PAS À LA FOIS

En cas de doute, on consultera la liste publiée dans l'arrêté ; celle-ci a fait l'objet d'une révision minutieuse de la part des membres du Conseil de la langue française, des langues régionales endogènes et des politiques linguistiques, qui est l'instance d'avis de la FWB en matière d'action sur la langue.

Les formes recommandées sont, pour la plupart, celles que chacun, chacune utiliserait spontanément ; mais dans certains cas, les propositions permettent d'avancer vers une plus grande visibilité pour les femmes. Ainsi, on préférera *judokate* à *judoka*, *professeure* à *professeur*. Lorsque deux formes féminines existent, on recommandera de choisir celle qui rend également le genre audible : *autrice* plutôt qu'*auteure*, *procureuse* plutôt que *procureure*. Enfin, certaines formes sont disponibles dans la langue et ont été utilisées par le passé : *professeuse*, *médecine* ou *marine* ne demandent qu'à être réemployées. Elles figurent dans la liste en tant que propositions ; c'est aux usagers et usagères de s'en saisir éventuellement.

DÉSIGNER DES GROUPES COMPOSÉS D'HOMMES ET DE FEMMES

Lorsqu'un groupe mixte doit être désigné, afin de tordre le cou à la fameuse formule du « masculin l'emporte », la meilleure stratégie permettant de ne pas invisibiliser la moitié de la population est l'utilisation des doublets : *les citoyennes et les citoyens*. L'accord des adjectifs et des participes passés et les reprises pronominales se feront avec des formes masculines dans leur emploi générique : *Les auditeurs et auditrices sont invités à l'émission ; ils seront autorisés à intervenir*.

À l'écrit, s'il y a des contraintes d'espace (tableaux, tweets, etc.), les doublets peuvent être abrégés, en particulier lorsque les formes masculines et féminines ne diffèrent que par un *-e* : on écrira *étudiant·e* (au pluriel *étudiant·e·s* ou *étudiant·es*) mais on évitera *directeur·rice*.



D'autres stratégies permettent de neutraliser la distinction entre féminin et masculin : l'utilisation de termes *épécènes*, éventuellement avec les deux déterminants (*le ou la spécialiste*, *les tabacologues*), l'emploi de termes collectifs ou non variables en genre (*la population*, *toute personne*, etc.) ou la transformation passive de la phrase (*le policier pourra verbaliser* > *la verbalisation sera possible*). Ces techniques sont non discriminatoires, sans toutefois rendre visibles les femmes.

Par souci d'économie et de lisibilité, on pourra recourir à l'acception générique de la forme masculine pour désigner des ensembles mais, selon le décret, uniquement « lorsque le caractère mixte de ces ensembles est préalablement établi de manière claire par le contexte, le texte ou le discours ».

LES PRONOMS

Si l'on utilise des pronoms variables en genre au masculin pour renvoyer à des groupes mixtes (*certain·s*, *ceux·elles*, etc.), on s'assurera aussi que le contexte permet d'établir clairement qu'ils désignent aussi bien des hommes que des femmes. S'il existe un risque de malentendu, on utilisera un doublet (*celles et ceux qui le souhaitent peuvent postuler*) ou une autre formulation (*toute personne peut postuler*). Quant à *iel*, il désigne parfois une personne non binaire, parfois une per-

sonne dont on ne connaît pas le genre. Au pluriel, il désigne parfois des groupes mixtes, parfois des ensembles de personnes fluides ou non binaires. Son utilisation n'est pas stabilisée dans la langue et le décret ne statue pas sur son cas.

... ET APRÈS ?

Nul doute que ces recommandations sont une étape vouée à être à nouveau débattue dans quelques années ; en particulier, il faudra interroger ces règles à l'aune de la question de la représentation des personnes fluides ou non binaires.

Les groupes militants créent chaque mois de nouvelles formes et de nouveaux usages, qui devront passer l'épreuve du terrain ; on peut ainsi évoquer les pronoms non binaires *ul* ou *al* ou les formes inclusives telles que *auteurice*. Le grand public se saisira de certaines pratiques, d'autres disparaîtront ; tout l'enjeu d'une politique linguistique est de marquer une voie médiane, en confiant aux locuteurs et aux locutrices – à vous, donc – le pouvoir de changer le monde, un accord à la fois. ●

Notes

(1) https://www.ejustice.just.fgov.be/cgi/article_body.pl?language=fr&caller=summary&pub_date=21-11-26&numac=2021042965

(2) https://www.ejustice.just.fgov.be/cgi/article_body.pl?language=fr&caller=summary&pub_date=22-08-19&numac=2022041605

APPROPRIATION DU FRANÇAIS PAR LES PRATIQUES CULTURELLES

LITTÉRATURE DE JEUNESSE ET CRÉATIVITÉ LINGUISTIQUE

PAR DANIEL DELBRASSINE,
chargé de cours à l'Université de Liège

Souvent peu abordée, la question de la langue et du style dans les œuvres adressées à la jeunesse réserve des surprises, souvent liées aux particularités des genres et formes qui sont propres à cette littérature. On se penchera ici sur l'album contemporain, dont le texte est parfois trop peu analysé, et sur le roman adressé à la jeunesse, qui porte la marque de ses lecteurs.

LA LANGUE DE L'ALBUM

On a coutume de considérer l'album comme une forme où l'image prime, selon la définition d'Isabelle Nières (2009). Cette approche risque cependant de conduire à sous-estimer l'importance du texte qui contribue tout autant à construire le sens, puisque narrateur visuel et narrateur verbal se combinent selon des modes variés qui peuvent aller jusqu'au contrepoint¹. Il est vrai que, traditionnellement, le texte de l'album souffre d'un statut moins assuré que la prose romanesque, car il peut n'être qu'un simple support à la performance de l'adulte qui « lit », comme l'explique Hans-Heino Ewers : « Le texte fonctionne ici comme un soutien pour la mémoire de celui qui raconte : l'histoire fixée par écrit est plutôt une espèce de modèle qui peut être interprété de façon libre. Ici, les enfants considèrent encore l'adulte comme un conteur oral². » Cette situation s'inscrit dans le sens d'une évolution historique selon Ewers, qui considère que la littérature de jeunesse est le lieu où survit l'ancien art du récit (« *die alte Erzählkunst* »), un art marqué par

la culture populaire et orale, comme l'expliquait Walter Benjamin dans *Le raconteur* (1936). Ni texte figé ni forme orale, la langue de l'album n'entre donc pas dans le cadre théorique de l'opposition habituelle entre oral et écrit, oralité et littérature, puisque l'on est face à un objet hybride, un texte justement « écrit » pour être « oralisé ».

- « Faire son »

Plusieurs caractéristiques de la langue de l'album sont liées à cet usage « oral », dans la performance d'une interprétation par l'adulte. Sophie Van der Linden³ en évoque trois : le découpage du texte en « unités de souffle », des indications typographiques de la tonalité (la taille des caractères, par exemple), l'importance du rythme et des sonorités (les assonances ou les rimes). Cette importance du son est centrale pour comprendre ce que devient la langue dans ce contexte. « Dans les albums, les mots sont certes des unités de sens, mais ce sont avant tout des sons. Sur des textes courts, on devrait tous avoir cette exigence : faire sens mais aussi faire son », selon la formule d'Henri Meunier, interviewé par Van der Linden⁴. On pense évidemment à ces auteurs d'albums contemporains qui « oralisent » et prononcent leur texte à haute voix lorsqu'ils rédigent, pour voir si leur phrase est bien équilibrée... C'est le cas de Mélanie Rutten, qui justifie l'usage d'une maquette pour travailler chaque projet : « L'album est [...] destiné à être partagé à voix haute avec un enfant et je peux donc, avec cette maquette, le lire à voix haute et tourner les pages. Je dois voir ce qui va vraiment rythmer le récit⁵... » Dans *Nour* (MeMo, 2012), elle multiplie les échos sonores au sein de son épilogue, en prenant des mots :



« La surprise qu'elle a préparée pour Öko est de toutes les couleurs. Nour a assemblé **tous ses petits bouts** de tricot. Un jour, peut-être, elle reliera aussi **tous ses petits bouts** d'instant rares avec un **fil**, le **fil** de l'histoire. Elle écrira une histoire. La sienne. Car toutes les histoires sont rares et s'écrivent **petit à petit**. »

- La « tentation littéraire »

Ces dernières années, le texte de l'album a été marqué par une évolution qui concerne justement son statut, dont certains auteurs voudraient renforcer la « littérarité ». Cette revendication du statut d'œuvre littéraire conduit à mobiliser des moyens comparables à ceux de l'écriture poétique. En 2014 déjà, Marianne Berissi parlait de « tentation littéraire »⁶. Cette évolution récente concerne particulièrement les jeux sur

la langue, une tendance qui n'étonne pas, si l'on connaît les rapports entre certains auteurs d'albums et des groupes comme l'OULIPO. En voici deux exemples, chez des spécialistes de l'écriture ludique. Dans *Titinounours et la sousoupe au pilipili* (Benoît Jacques Books, 2002), Benoît Jacques singe le langage adressé aux enfants :

« Les amis, je vous préviens, l'histoire que je vais vous raconter est un peu cucul la praline. Elle va peut-être carrément vous énerver si votre papa vous la lit au lit juste avant d'aller faire dodo. Mais ce n'est pas ma faute si le personnage principal porte un nom aussi gnangnan que TITI NOUNOURS et que les autres sont tous un peu bêtes. »

En 2016, Olivier Douzou crée *Buffalo Belle* (Rouergue), dont l'héroïne veut vivre comme un garçon et permute sans cesse les « il » et les « elle ». Son *coming out* est un choc :

« La nouv*il* fit l'effet d'une bombe : miss *il*
On tomba des nues, on implora le ciel :
miss *elle*
Ainsi soit-*elle*. »

On trouve ici, hors du champ de la poésie traditionnelle, une langue perçue dans sa dimension de « performance » et de jeu. Cette approche n'est pas neuve, puisque c'était déjà le sens de l'appel lancé par Gertrude Stein dans *The World Is Round* en 1939⁷ :

« Ce livre a été écrit pour qu'on en ait du plaisir. Il est destiné à être lu à voix haute peu de chapitres à la fois. La plupart des enfants ne seront pas capables de le lire eux-mêmes. Lisez-le-leur à haute voix.
Ne vous préoccupez pas des virgules qui ne sont pas là lisez les mots. Ne vous inquiétez pas du sens qui est là, lisez les mots plus vite. Si vous avez quelques difficultés, lisez de plus en plus vite jusqu'à ce que vous n'en ayez plus.
Ce livre a été écrit pour qu'on en ait du plaisir. »



Lieu de contraintes motivées par sa réception par un double public (adulte et enfantin), l'album est donc aussi un espace de liberté, où les créateurs jouent à plein sur l'absence de canons génériques sur le plan formel. La langue y réserve de belles surprises !

LE ROMAN : QUELLE LANGUE ÉCRIRE ?

Le genre du roman se trouve dans une situation exactement contraire, avec un canon littéraire bien établi et des invariants génériques très attendus. Pourtant, on a pu démontrer que le roman adressé à la jeunesse présentait des particularités fortes, liées à son lectorat.

Cette question a même fait l'objet de polémiques, marquées par l'usage de termes ou formules assez éclairants. Le phénomène dénommé « *Adaptation* » en anglais ou « *Akkommodation* » en allemand a parfois été décrit comme une nécessité d'« écrire en dessous » (« *Writing down* »), selon les termes de Barbara Wall⁸, ce qui confortait l'idée d'une certaine infériorité par rapport au roman adressé aux adultes. D'autres spécialistes, dont Zohar Shavit (1986), ne partagent pas du tout ce point de vue : « Il [l'auteur pour la jeunesse] est l'objet de contraintes poétiques plus astreignantes que l'écrivain pour adultes ».

- Qu'en est-il exactement ?

On dispose d'études comparatives sur la langue du roman adressé à la jeu-

nesse⁹. Il a été démontré, par exemple, que certaines idées reçues comme celle d'une phrase plus courte étaient fausses, ou que les textes produits à l'intention des jeunes lecteurs n'étaient pas marqués par une syntaxe plus simple. En d'autres mots, leur « lisibilité » plus grande ne viendrait pas de la phrase, mais trouverait son explication dans le vocabulaire, pour lequel les auteurs manifestent (consciemment ou non) une réticence à l'usage de termes jugés rares ou abstraits. C'est un phénomène vérifiable, tant chez les auteurs mixtes qui écrivent simultanément pour les adultes et pour la jeunesse, que dans les versions réécrites d'œuvres pour adultes adaptées par leur auteur, comme le *Vendredi* de Michel Tournier.

On peut aussi observer que les auteurs prennent en charge leur jeune lecteur à travers des moyens variés qui visent à élucider le lexique, comme des notes de bas de page explicatives, mais aussi des explicitations dans le texte du roman, qui se fait encyclopédie, le temps d'une brève mise au point. Ces incursions hors du récit à des fins informatives sont tellement fréquentes qu'elles font même aujourd'hui l'objet d'usages parodiques, chez Andreas Steinhöfel, par exemple. Ci-dessous, le détenteur du Prix Erich Kästner (2009) s'adresse aux enfants du primaire et interrompt son récit pour proposer, dans un cadre, une définition :

« LAMA : mammifère avec plein de salive dedans et de la laine dehors. La salive est pour les ennemis et la laine pour les bonnets. Et puis il y a aussi un gentil monsieur à lunettes qui s'appelle le dalaï-lama et qui vient du Tibet, en Asie. Il n'a pas de laine sur lui, mais peut-être qu'il peut cracher très loin. Jusqu'à Lima. » (*Rico et Oscar*, t. 1, Gallimard Jeunesse, 2010)

Une autre forme de prise en charge du lecteur inexpérimenté apparaît dans le marquage renforcé des formes du discours. Ainsi, lorsqu'elle réécrit *La Verrière* (NRF, 1996) pour l'adresser aux adolescents (*Le rêve de Tanger*, ►

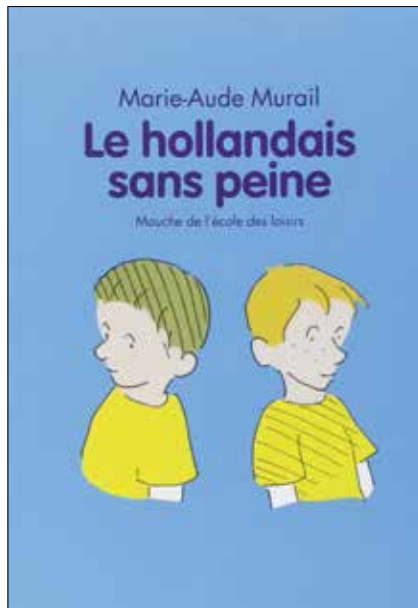
- Th. Magnier, 1998), Régine Detambel ajoute des verbes introducteurs de parole et des marques typographiques pour assurer un signalement clair des dialogues (récits de paroles) et des réflexions des personnages (récits de pensée).

- Parler comme eux ?

Dans le roman adressé à la jeunesse, la langue des dialogues et son registre sont une question centrale : au nom du réalisme, peut-on faire parler les ados comme dans la « vraie » vie ? On s'en approche, sans pouvoir donner la mesure exacte de la langue réelle, comme ici chez Aylin Manço (*Les Éblouis*, Sarbacane, coll. « Exprim' », 2022) :

- Bien la peine de passer ma journée à te faire des lessives, tiens. [...] Et tu dis rien !
- Ben non, Maman, je dis rien. Quoi que je fasse, toi, tu diras ce que tu veux. J'attends que tu t'essouffles. (p. 9)

La langue du narrateur adolescent, souvent très bavard dans les romans de la veine réaliste, n'est que rarement fidèle à ce que serait vraiment celle d'un garçon ou d'une fille de 14 ans qui s'exprime oralement. Elle n'est pas non plus tout à fait conforme à la norme du roman. Il y a chez les auteurs une volonté de « faire vrai », par des expressions ou des formulations « jeunes », mais dans un étonnant respect de la syntaxe par ailleurs. Pris entre les attentes d'authenticité du lecteur et les exigences normatives des prescripteurs, les auteurs et les éditeurs négocient donc une « langue moyenne », qui n'existe pas ! Mais lorsque la langue « jeune » est à peu près rendue dans le texte, surgit le problème de son obsolescence, car elle est vite ringardisée par la génération suivante. L'exemple des traductions successives de *L'attrape-cœurs* (1951) est célèbre : la version de Sébastien Japrisot (1953) sera remplacée par celle d'Annie Saumont en 1986, une traduction encore proposée pour l'édition 2016.



- JOUER AVEC/SUR LA LANGUE, VOIRE INVENTER DES LANGUES ?

Inventer une langue est un plaisir de l'enfance et dans *Le hollandais sans peine* (coll. « Mouche », 1989), Marie-Aude Murail avait donné un exemple parfait de cette forme de création jubilatoire, marquée par une prise de liberté absolue. Mais c'est justement la contrainte qui, parfois, passionne les plus grands lecteurs, si l'on en croit Clémentine Beauvais, spécialiste de la traduction et de l'écriture des romans en vers. *Songe à la douceur* (Sarbacane, 2016) s'inspire d'un roman de Pouchkine et propose aux ados 239 pages en vers libres. « Les ados adorent les romans en vers », dit-elle, évoquant son roman republié, deux ans plus tard, à l'adresse des adultes (coll. « Points Romains », 2018). Maggy Rayet a exploré ce phénomène des romans en vers destinés aux adolescents (L.C, n° 29, pp. 98-99) : elle montre que le phénomène semble se développer depuis peu, mais constate que Jacqueline Woodson (Prix Astrid Lindgren 2018) ne dispose toujours pas d'une traduction en français de son roman en vers libres *Brown Girl Dreaming* (2014)...

La langue en usage dans les œuvres de littérature de jeunesse présente bien des singularités liées à ses lecteurs enfants et adolescents : inventivité et liberté créatrice d'une part, prise en charge d'un lecteur inexpérimenté d'autre part. On laissera les derniers mots à C. S. Lewis,

auteur des *Chroniques de Narnia*, qui retourne complètement les jugements dévalorisants pour faire de la littérature de jeunesse un lieu d'excellence :

« Écrire des livres pour la jeunesse a certainement modifié mes habitudes de rédaction. Ainsi cela m'a imposé une certaine limitation en matière de vocabulaire [...]. Cela m'a aussi conduit à produire des chapitres de longueur presque égale, pour convenir à la lecture à voix haute. Toutes ces restrictions me font beaucoup de bien, un peu comme d'écrire en vers¹⁰. » ●

INFOS :

- Revue *Textyles*, n° 57, 2019, Dossier « Ouvrir l'album ».
- Marianne Berissi, « La tentation littéraire de l'album », *Hors Cadre[s]*, n° 15, octobre 2014, pp. 6-9.
- Daniel Delbrassine, « L'hybridation des genres dans la littérature pour la jeunesse : au service d'une préoccupation didactique ? », in Jacquin, M., Simons, G. & Delbrassine, D. (dir.), *Les genres textuels en langues étrangères : entre théorie et pratique*, Berne : Peter Lang, 2018, pp. 89-103.
- Isabelle Nières-Chevrel, *Introduction à la littérature de jeunesse*, Didier Jeunesse, 2009, 240 p.

Notes

- (1) *Textyles - Revue des lettres belges de langue française*, n° 57, 2019. Dossier « Ouvrir l'album ».
- (2) Hans-Heino EWERS, *Kindliches Erzählen - Erzählen für Kinder*, Beltz Verlag, 1991.
- (3) Sophie VAN DER LINDEN, *Album[s]*, De Facto/Actes Sud, 2013.
- (4) Sophie VAN DER LINDEN, « Les chemins sensibles d'Henri Meunier », *Hors Cadre[s]*, n° 15, octobre 2014.
- (5) Nadia MANANGA, « Mélanie Rutten : rencontre », *Libbylit*, n° 118, janvier-février 2015.
- (6) Marianne BERISSI, « La tentation littéraire de l'album », *Hors Cadre[s]*, n° 15, octobre 2014.
- (7) *Le monde est rond* (1^{re} traduction française, 1984, Françoise Collin et Pierre Taminiaux), Éditions Deux temps Tierce. Traduction nouvelle, 2011, Anne Attali, Esperluète Editions, version bilingue tête-bêche.
- (8) Pour toute cette question, voir Daniel DELBRASSINE, *Le roman pour adolescents aujourd'hui : écriture, thématiques et réception*, SCÉRÉN-CRDP de Créteil/ La joie par les livres, 2006, pp. 181-201.
- (9) *Ibidem*, pp. 115-180.
- (10) Sheila RAY & Peter HUNT (Eds), *International Companion Encyclopedia of Children's Literature*, Routledge, 1996, p. 561.

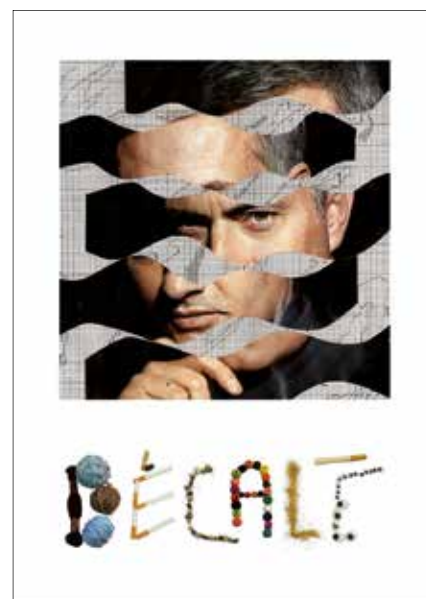
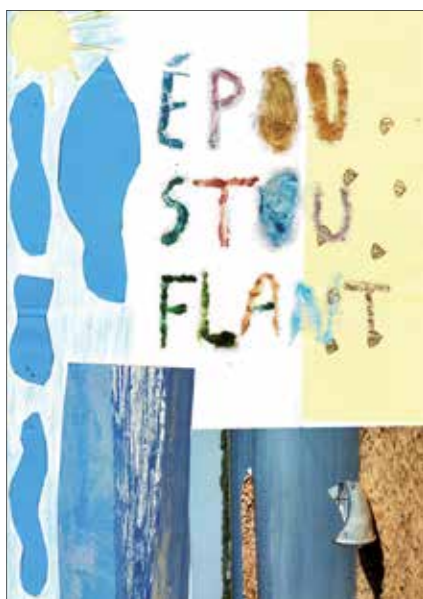
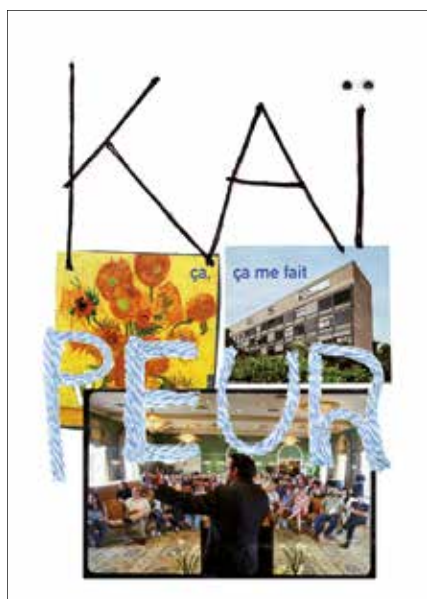
LE FRANÇAIS PARTOUT :

EN BIBLIOTHÈQUES, EN CENTRES CULTURELS, EN CEC

PAR THOMAS CASAVECCHIA

journaliste

.....



Affiches issues de *Saperlipapotte* au Centre culturel de Péruwelz

Un peu partout en Belgique francophone se donnent des cours de français langue étrangère (FLE). Et bien souvent, les structures qui proposent le plus de cours sont aussi celles qui proposent des ateliers plus ludiques et créatifs autour des mots.

« SAPERLIPAPOTTE » POUR LES APPRENANTS, À PÉRULWEZ

En 2022, dix mots étaient mis à l'honneur par « La Langue française en fête ». Le centre d'expression et de créativité de Péruwelz s'est inspiré d'un de ces mots pour mettre en place une série d'ateliers à destination des apprenants de Lire et Écrire et des jeunes de l'accueil extrascolaire. Nom du projet :

« Saperlipapotte ». « Les participants devaient rattacher un des dix mots avec des visuels qu'ils devaient dessiner », explique Maud Duthoit, coordinatrice du Centre d'Expression et de Créativité d'Arrêt 59, le centre culturel de Péruwelz.

Pour rappel, ces dix mots étaient « tintamarre », « divulgâcher », « décalé », « ébaudi », « pince-moi », « époustouflant », « saperlipopette », « médusé », « kai » et « farcer ».

Chaque adulte participant a donc réalisé une affiche ou une carte postale sur base des slogans rédigés par les jeunes. Le résultat a donné lieu à une exposition au mois de juin dernier.

« C'est au moment de cette expo que les enfants et les adultes participants au projet se sont rencontrés. C'est effectivement difficile de faire coïncider les

agendas des apprenants avec celui des enfants. Mais ce travail séparé a donné de très beaux résultats », ajoute la coordinatrice.

Mais « Saperlipapotte » n'est que le dernier né d'une série d'ateliers proposés de manière récurrente chaque année. Après avoir été désignée « Ville des mots » en 2016, Péruwelz a en effet logiquement intégré le réseau des anciennes « Villes des mots », un groupe qui a à cœur d'entretenir la dynamique de célébration de la langue et de poursuivre les activités dans ce sens. « Chaque année, on met donc en place un projet grâce aux subsides de la Fête des mots », explique Maud Duthoit.

Régulièrement, le centre propose donc des ateliers mêlant écriture et arts plastiques grâce à la présence d'artistes. ►

- « Cette année, on collabore avec Olivier Sonck, un artiste montois, pour travailler sur les murs du terrain de football de la commune, sur le thème “Au final, on se coupe du monde” ».

Au fil des ans, la Fête de la langue française est devenue un rendez-vous incontournable au centre culturel de Péruwelz. « La langue est un outil indispensable si l'on veut répondre au droit culturel. Pour jouir de la culture, pour y avoir accès, il faut avoir accès à la langue, souligne la coordinatrice. La difficulté vient alors de parvenir à garder un équilibre entre l'accessibilité et la volonté de précision. Et on espère que ce genre d'activités permet d'offrir les deux. »

À Chênée, les participants de l'atelier « Typographie/Poésie » ont également réalisé des affiches dans le cadre de « La Langue française en fête ».

« Nous avons répondu à l'appel à projets comme nous le faisons chaque année », se souvient Mélanie François, animatrice à la bibliothèque de Chênée. « Nous avons travaillé en partenariat avec le centre culturel, l'Armée du Salut et l'asbl Lis-moi qui tu es, une association qui propose des cours d'alphabétisation et aide à l'insertion socioprofessionnelle. Nous avons également contacté nos partenaires habituels : l'ONE, la boulangerie Chez Blanche, qui nous ont apporté un soutien en bras, mais sans s'inclure de manière plus formelle dans le projet. »

L'EXPOSITION « SLOGAN TYPOCRATE » À CHENÉE

Pour la bibliothèque, il s'agissait du premier projet d'ampleur après la pandémie. Pendant un mois, les classes se sont ainsi succédé pour participer à des animations originales basées sur la poésie et la typographie en partenariat avec l'artiste Pascal Leclerc.

« Les ateliers de poésie où les slogans étaient pensés se déroulaient à la bibliothèque tandis que les ateliers de typographie se passaient dans les locaux adjacents où nous avons installé la presse. Ces activités étaient



Slogans Typographe à Chênée

proposées aux apprenants de la langue française qui suivent les cours de l'association l'Agora, à Liège. Mais aussi au public scolaire de primaire. Nous avons également réservé une séance au public associatif et familial. » 153 personnes en tout ont participé à ces ateliers, soit six groupes d'élèves et deux groupes d'adultes.

Ce n'est pas la première fois que la bibliothèque travaille avec Pascal Leclerc, qui est auteur en plus de pratiquer la typographie. Il travaille d'ailleurs dans une école qui propose des formations artistiques dans ce domaine. Le réseau de lecture publique collabore régulièrement avec lui.

« Avec la bibliothèque, il avait déjà participé au projet “Un futur pour la culture”. On a donc retravaillé et réadapté ce concept pour le rendre plus cohérent avec les publics visés et mieux répondre à cet appel à projets, et ainsi le rendre plus ludique tout en utilisant les dix mots. »

Étant donné le grand intérêt des classes scolaires pour le projet, la ville a dégagé un budget supplémentaire pour permettre à plus d'écopiers de participer aux ateliers. « Mais cela n'a pas suffi à couvrir toute la demande. Je suis certaine que si on reprogrammait cette activité chaque année, on aurait à chaque fois plusieurs classes participantes. Si 153 personnes ont été touchées par l'activité en 2022, au moins autant se trou-

vaient sur liste d'attente. »

L'activité a duré tout le mois de mars le lundi, le mardi et le mercredi matin. Et une séance a également eu lieu un samedi matin pour proposer l'activité au grand public.

Durant les ateliers d'écriture, les participants travaillaient individuellement. Ensuite, lors du second atelier de création de l'affiche, le groupe mettait sa production en commun et déterminait collectivement ce qui figurerait sur l'affiche. En tout, une vingtaine d'œuvres ont été produites.

« L'idée du projet reposait sur une utilisation peu traditionnelle du texte, explique Mélanie François. En tout cas, dans un cadre non scolaire et ludique avec des jeux de langage et une pointe de poésie afin de jouer avec la langue et de dépasser son aspect utilitaire. Enfin, on voulait que les participants puissent s'étonner de l'aspect que les mots pouvaient prendre sur une page avec un procédé qui sort de l'ordinaire. Pour les jeunes, c'était aussi l'occasion de revenir à une forme lente d'écriture par rapport aux médias sociaux. » En effet, une demi-journée était souvent nécessaire pour la réalisation d'une affiche.

À la suite de ces ateliers, l'exposition « Slogan Typocrate » a été présentée dans le centre culturel, dans la bibliothèque et dans les classes participantes pour mettre en valeur les affiches réalisées.

LES COMPTINES, PRÉTEXTE À L'APPRENTISSAGE ET À LA RENCONTRE, AU CENTRE MULTIMEDIA DON BOSCO À LIÈGE

Toujours en région liégeoise, on est allé jusqu'à pousser la chansonnette au Centre multimédia Don Bosco. Parallèlement à ses cours d'alphabétisation, de FLE et de ses formations à la citoyenneté, le CMM a proposé en 2022 un atelier articulé autour des comptines.

À l'origine de ce projet, Marina Pulsone, animatrice au Centre Don Bosco. « J'ai suivi une formation avec Isabelle Schumacher dont le thème était l'utilisation d'albums jeunesse en cours de FLE, explique-t-elle. Durant la formation, on nous avait demandé d'imaginer un projet. J'ai pensé qu'il pourrait être intéressant de demander aux apprenants de partager des histoires de leur pays d'origine avec des groupes d'enfants. Des contes et fables typiques de leur culture. En traduisant les textes avec des mots simples pour les jeunes, ils pratiqueraient le français dans une ambiance d'ouverture et de partage interculturel. Aussi, pour impliquer davantage les enfants et conserver un aspect créatif, les groupes devaient imaginer et réaliser les illustrations du conte. »

L'idée était belle. Le hic, c'est qu'un conte, ça peut être long. Et le format n'était guère adapté à l'emploi du temps scolaire. D'autant plus pour des bambins de troisième primaire. « On s'est donc rabattus sur les comptines, un format plus court et plus facile à travailler que les contes », explique Benjamin Milcamp, bibliothécaire du centre, qui a travaillé sur le projet avec Marina Pulsone et leur collègue Gabrielle De Costa.

Le projet se met en place brièvement puis est brutalement mis à l'arrêt avec la crise sanitaire du Covid. « Dès que l'on a pu à nouveau accueillir le public et les enfants sans trop de restrictions, on a redémarré le projet avec une classe de troisième primaire d'une école qui se situe juste à côté de la bibliothèque et avec laquelle on travaille sou-



Comptines au Centre multimedia Don Bosco

vent. » Les adultes provenaient quant à eux des groupes de FLE qu'organise Gabrielle De Costa. Entre avril et mai, six rencontres se sont donc tenues entre les enfants et les apprenants.

« Étant donné que je travaille comme animatrice avec des enfants de maternelle et de primaire, je savais que certains enseignants seraient emballés par l'idée. J'avais même ma petite idée sur quelle enseignante serait la plus parlante. Je l'ai contactée et elle était tout de suite d'accord. Elle travaille souvent sur les questions d'ouverture à l'autre, d'échange, et l'élargissement des horizons », explique Marina.

« On a souvent des projets de sensibilisation avec cette institutrice. Des séances où l'on fait se rencontrer les enfants avec des personnes qui ont des parcours de vie différents, ajoute son collègue. On a par exemple déjà réalisé un atelier de cabinet des curiosités, dans lequel on a fait travailler les enfants de concert avec des personnes atteintes de handicap mental et résidant en institut. Et cette année, avec cette classe toujours, nous avons un projet de théâtre avec des personnes en situation de handicap aussi, mais qui, elles, sont autonomes. »

- Le concept original a été repris durant les ateliers et chaque apprenant présentait et expliquait une comptine de son pays d'origine. « Ils devaient la présenter en langue originale, puis la traduire, avec l'aide du groupe. Enfin, le groupe entier mettait la petite chanson en image dans un livre. » Un livre forcément éclectique puisque les apprenants sont issus d'un peu partout sur la planète. Chaque page du recueil est donc consacrée à une des comptines avec sa version originale, la version française ainsi qu'une illustration. Avec l'aide du service audiovisuel du centre, ces illustrations ont aussi été mises en images en stop motion par les apprenants dans une vidéo diffusée par la suite sur YouTube afin de voir les dessins prendre vie.



L'aspect interculturel de l'atelier Comptines est essentiel

UN CONCEPT DÉCLINABLE AVEC D'AUTRES BIBLIOTHÈQUES

Et, vu le succès de l'atelier comptine, il pourrait revenir sous une autre forme. « J'ai eu une petite idée lors d'une journée de rencontre avec d'autres bibliothécaires, poursuit Marina. Elles parlaient des activités qui pourraient être réalisées autour du jeu de société et je me suis dit que l'on pourrait reprendre le principe : faire présenter par des apprenants FLE, des jeux typiques des régions dont ils sont originaires. Cela pourrait conduire à des échanges très intéressants autour des règles et de leurs variantes en fonction des régions. Et les élèves pourraient créer eux-mêmes les jeux accompagnés de leur livret de règles. Finalement, c'est une idée qui peut être appliquée à d'autres groupes et d'autres médiums. » Effectivement, l'essentiel dans cette formule tourne autour de la rencontre entre les enfants et les apprenants. « Cela permet la valorisation, à la fois de leur langue d'origine, de leur culture, mais aussi l'appropriation du français puisqu'il faut traduire les comptines, jeux, etc. » « Sur le plan humain, c'était vraiment une belle réussite. Je crois qu'au début il y a eu un petit peu d'appréhension,

mais tout le monde a été très vite à l'aise. On a commencé par une séance de "speed dating" et on a très vite vu se développer une forme de confiance avec les adultes, note l'animatrice. Les enfants avaient vraiment très envie d'apprendre à connaître les personnes. Ils posaient énormément de questions. On ne pensait pas que cela irait si vite et deviendrait personnel à cette vitesse-là. Les participants étaient vraiment super gentils avec les jeunes. Ça s'est même terminé la larme à l'œil. »

Au Centre Don Bosco, on est convaincus que ces missions sont cruciales dans une structure comme la leur qui offre des cours et des formations au français, comme l'explique le bibliothécaire. « En tant que bibliothécaire, on est là pour faire de la médiation. Cela passe forcément par donner l'opportunité aux gens de s'approprier la langue qu'ils découvrent au fur et à mesure de leur apprentissage. »

« L'apprentissage est une de nos missions importantes en tant que bibliothèque de manière générale, mais encore plus chez nous, car cette thématique s'inscrit directement dans notre plan quinquennal. »

L'objectif derrière ces cours et ces formations reste bien entendu de démystifier le passage à la bibliothèque. Une

mission pas toujours simple ! « C'est vrai que l'on a beaucoup de demandes pour les cours, à tel point que l'on est obligés de refuser des gens par manque de place, mais pour ce public passer le pas de la porte de la bibliothèque n'est toujours pas une démarche facile et naturelle. On veut pourtant montrer qu'en tant que lieu culturel, le centre multimédia s'adresse à tous. Il y a encore malheureusement beaucoup de boulot pour rassurer. À nous de convaincre ce public que, peu importe son parcours, son niveau de lecture, il trouvera toujours de quoi assouvir sa curiosité et sa soif de savoir. »

L'APPRENTISSAGE DE LA LANGUE, UNE MISSION DE LONGUE HALEINE, À FLORENNES

À l'instar du Centre Don Bosco, la bibliothèque de Florennes est également particulièrement active dans les cours de FLE et les ateliers ludiques autour du français. « Sur le territoire de Florennes se trouve un des gros centres Fedasil, explique Anne-France Stimart, bibliothécaire principale de la bibliothèque de Florennes. Il était donc tout à fait normal que l'on développe des activités

autour de la langue. On a donc mis en place plusieurs choses : depuis 2010, on a accueilli des ateliers de la section namuroise de Lire et Écrire, qui dispense des cours d’alphabétisation. Même si l’on est un peu à l’étroit, ils profitent ici de locaux plus adaptés que ne l’étaient leurs locaux précédents. Ces séances sont réduites à deux jours par semaines depuis la pandémie, en journée le mardi et le jeudi. Auparavant, il y en avait trois. »

Par la suite, la bibliothèque a répondu à un appel à projets de la Fondation Roi Baudouin qui, à l’époque, demandait de constituer des duos pour l’insertion socio-professionnelle et sociale des demandeurs d’asile. Une table de conversation a donc été organisée tous les lundis en soirée et le mercredi pour mélanger les Florennois et les résidents Fedasil.

Si, au départ, l’idée était de constituer des duos, cela a posé quelques soucis. « On a eu peu de Florennois volontaires et beaucoup de résidents du centre d’accueil, reconnaît la bibliothécaire. On s’est vite rendu compte que cela ne fonctionnerait pas. On a alors mis en place une table de conversation entre apprenants. Ce n’était pas du tout quelque chose de scolaire puisque ces tables sont basées sur des séances de jeux de société et de jeux de cartes de tous les pays. Nous avons baptisé le projet “Parlotte et Speakotte”. »

Et le concept a, par la suite, été décliné sous de nombreuses formes, un peu sur le modèle des albums *Martine* : « Parlotte et Speakotte à la cuisine », « Parlotte et Speakotte au cinéma »... « Parlotte et Speakotte » propose toute une série d’activités diverses et variées qui permettent à des publics aux niveaux de français très différents de se rencontrer.

Mais le public de ces ateliers organisés par Élisabeth de Daragane n’est pas uniquement constitué de résidents du centre Fedasil voisin. « Parmi les participants aux ateliers, on retrouve par exemple des bénéficiaires de l’insertion socioprofessionnelle du CPAS qui viennent régulièrement pour s’occuper, pour rencontrer des gens, pour jouer et pour éviter de rester seuls chez

eux. On a aussi beaucoup d’Ukrainiens en ce moment. D’autres apprenants sont des gens qui sont installés dans la région et qui, pour une raison ou une autre, doivent suivre ces cours de français. Enfin, certaines personnes sont envoyées par les bureaux d’accueil du Centre d’action interculturelle de Philippeville. Le point commun de tout ce petit monde est d’être, au départ, très éloigné de la culture et de la lecture. »

La taille des groupes a beaucoup varié au fil des ans. Avant la pandémie, le succès était constant. Les groupes étaient constitués d’une dizaine d’apprenants à chaque séance. « Tous étaient heureux de se retrouver. Le bouche-à-oreille fonctionnait vraiment bien et on voyait de nouveaux visages à chaque fois. De fait, les participants étaient un peu les ambassadeurs de nos actions. En revanche, c’est bien plus aléatoire depuis la crise du Covid. Le public Fedasil est un public très particulier, très sujet au turnover. Il faut donc le remobiliser en permanence. Il est crucial d’avoir un bon relais au sein du centre pour communiquer autour de nos actions. »

Depuis la crise sanitaire donc, la bibliothèque a un peu de mal à faire redémarrer certaines activités. « Pour l’instant, en raison de la demande réduite du public, les séances “Parlotte et Speakotte” se tiennent donc une fois par semaine. Mais s’il y a suffisamment de demandes, on augmentera et on passera à deux. »

L’APPRENTISSAGE PAS UNIQUEMENT DANS UN CADRE SCOLAIRE

L’avantage du format ludique et non scolaire de « Parlotte et Speakotte » est qu’il permet un apprentissage autrement. « C’est clair que pour une bonne partie du public Fedasil il est compliqué de rester assis pendant huit heures à une table à écouter un prof ou un animateur parler. En revanche, certains, au capital scolaire plus élevé – dans les résidences Fedasil, on retrouve notamment des universitaires –, ont envie de séances plus cadrées. On retrouve ce

cadre plus scolaire dans les cours que donne Cathy. »

Cathy Michat a été engagée à temps plein en 2022 afin de gérer deux modules de cours de français langue étrangère. Le premier réservé aux « grands débutants » et le second aux « débutants ». Ils sont une trentaine d’apprenants à suivre ses cours. En outre, elle donne des cours de citoyenneté.

La bibliothèque propose aussi des cours de remédiation, dispensés par Élisabeth de Daragane. « Ces cours s’adressent à tous les publics : aussi bien des étudiants qui ont besoin de passer des examens, ou des gens qui doivent revoir leurs tables de multiplication ou leurs opérations écrites pour un examen de pompier. En fonction des besoins, elle donne vraiment de la remédiation à la carte sur toutes sortes de matières. »

Ces dernières missions ont été rendues possibles grâce à l’appel à projets ILL, l’initiative locale d’intégration de la Région wallonne. Cet appel à projets est porté par quatre acteurs à Florennes : la maison des jeunes, le plan de cohésion sociale, le foyer culturel et la bibliothèque. Il est développé autour de quatre axes : l’interculturalité, la permanence sociale et juridique, la citoyenneté et l’apprentissage du français langue étrangère.

Et les quatre acteurs parviennent, ensemble, à cocher toutes les cases de l’appel à projets. « Les cours assurés par Élisabeth, ainsi que d’autres activités comme les spectacles, le théâtre, le carnaval de la maison des jeunes, ou encore “Florennes Jeunes”, rentrent, par exemple, dans l’axe interculturel de l’appel à projets. » De son côté, l’administration communale a engagé un assistant social pour assurer l’assistance juridique et sociale.

Autant d’activités qui peuvent à première vue sembler éloignées des missions de bibliothéconomie auxquelles le grand public associe souvent les bibliothèques. Mais à Florennes, on n’a pas attendu le décret de 2009 pour s’attaquer de front à la maîtrise de la langue. « Nous avons toujours travaillé dans cette philosophie. Quand ce public vient à la bibliothèque pour les cours de FLE, il profite aussi des autres

- outils mis à sa disposition. Je pense notamment à l'EPN, ou à l'accès aux livres bien entendu. Mais aussi à toute une série d'animations troisième lieu comme le « petit café », un espace de rencontres et de détente qui se tient à la bibliothèque le jeudi matin. Le livre est central, c'est certain, et on y revient toujours, mais il ne représente qu'une infime partie de nos missions. Et toutes ces missions ont un impact positif sur notre taux de fréquentation, sur le nombre de prêts, etc. C'est un cercle vertueux. »

L'AIDE DU MONDE ASSOCIATIF, À VISÉ

Retour en région liégeoise, et à Visé plus précisément, où l'asbl Zéphyr propose des cours de FLE depuis plus de vingt ans à une bonne centaine d'apprenants. L'asbl a été créée en 2007 par Marie-Cécile Wagener-Cloes, directrice de la structure, aujourd'hui retraitée. « Au tout départ, en 2002, il s'agissait plutôt d'une association de fait qui donnait des cours de français langue étrangère à destination des travailleuses de l'OTAN, à Glons, ou aux épouses des hommes qui y travaillaient. On a démarré avec cinq ou six apprenantes. Et les chiffres n'ont jamais cessé d'augmenter. On avait tellement grandi que l'échevin de l'époque nous a conseillé de créer une association. »

La structure travaillait alors en collaboration avec de nombreux acteurs locaux. Puis, elle a obtenu le statut d'asbl en 2007. « On travaillait notamment en partenariat avec la promotion sociale parce qu'on n'avait pas suffisamment de fonds pour payer les professeurs. Par la suite, nous avons obtenu le contrat programme d'éducation permanente puis, enfin, l'agrément. »

Après ça, l'asbl a poursuivi ses collaborations, notamment avec Fabienne Willems, bibliothécaire à Bibli2000, membre du réseau visétois de lecture publique.

« Fabienne et moi, avons suivi des formations chez Lire et Écrire, poursuit Marie-Cécile. Par la suite, on a monté toute une série de projets sur l'ap-



P'tit café et Fête de St Nicolas avec le groupe Alpha de Florennes

prentissage du français par les livres à la bibliothèque. » Beaucoup de ces projets se sont tenus dans le cadre de La Langue française en fête. « Tout de même, on a eu quelques difficultés avec les dix mots mis en valeur l'année passée. On les trouvait un peu compliqués. On s'est beaucoup demandé comment on pouvait les utiliser de manière un peu amusante. »

Les deux animatrices se sont donc inspirées de tout ce qui avait été fait les années précédentes. « On s'est servi des outils qu'on avait développés au fil des années pour créer un jeu à la manière d'un « escape game ». Les participants devaient résoudre toute une série d'énigmes et, quand ils y arrivaient, ils recevaient des informations pour trouver un des mots. »

« TINTAMARRE À LA BIBLIOTHÈQUE » : REVENIR AU LIVRE PAR UN « ESCAPE GAME »

Plusieurs mini-jeux constituaient l'escape game. « On a par exemple fabriqué un jeu des paires : nous avons photocopié des couvertures de livres et les participants devaient les rassembler par paires. Ils les associaient comme ils le voulaient, mais ils devaient être capables de justifier leur choix. On a également fait des dominos selon un

principe similaire. Les photocopies de couvertures étaient disposées sur la table et il fallait les relier ensemble à la manière d'un jeu de domino. Encore une fois, il fallait développer une logique de groupe et pouvoir expliquer ses choix. Le cheminement, lui, était ouvert. Fabienne et moi, par exemple, lorsque l'on a testé l'exercice, avons constaté que nous n'avions pas du tout la même logique ni le même résultat. On s'attache en effet tous à des détails différents, comme la couleur de la couverture, le texte, l'image. Rien n'est figé. Le groupe en discutant fera évoluer son domino et, tant qu'il arrive à un résultat par le dialogue, c'est le principal. »

Toutes les activités de « Tintamarre à la bibliothèque » proposaient de travailler sur la base de photocopies de couvertures de bouquins. Un exercice, moins ouvert, demandait de les classer par ordre alphabétique. Un autre, de les rassembler par thèmes ou encore d'associer les quatrièmes de couvertures avec leurs couvertures. Enfin, un dernier demandait aux participants de se creuser la tête pour retrouver le mot manquant du titre parmi quelques propositions.

Ici, l'objectif portait surtout sur la dynamique du travail en groupe. Les participants devaient communiquer, échanger leurs idées. Le tout, bien entendu, en français, les groupes étant



Tintamarre à la Bibliothèque de Visé a centré son activité autour des couvertures de livres

constitués de manière à éviter que les participants n'aient d'autres langues communes. « Mais encore une fois, les mots n'étaient pas parmi les plus connus de la langue française, donc ça n'a pas facilité l'exercice. Toutefois, le plus important était la dynamique de jeu de piste en groupe, et ça, on a constaté que ça a plu. »

Comme ailleurs, le public de « Tintamarre à la bibliothèque » était composé essentiellement d'adultes primo-arrivants. « Ils viennent souvent dans le cadre de leurs parcours d'intégration, mais il peut également s'agir de personnes qui font personnellement la démarche parce qu'elles estiment qu'il est intéressant de savoir parler la langue quand elles habitent quelque part. »

Le jeu a tout de même été testé avec des jeunes de première secondaire. « Par curiosité, on voulait voir si, même en connaissant bien le français, ils arrivaient à s'en sortir. Ils y sont parvenus, mais pas si facilement, se souvient Marie-Cécile en riant. Nous étions donc rassurées. Cela montrait que le principal frein de l'activité n'était pas la langue en elle-même. Finalement le plus gros obstacle c'est de communiquer et de travailler main dans la main. Les jeunes avaient rapidement fait du

jeu une compétition et essayaient tous d'avoir la réponse eux-mêmes sans impliquer leurs camarades dans leur réflexion. »

LA TRAVERSÉE ET SES LIVRES ACCESSIBLES AUX ADULTES ÉLOIGNÉS DE LA LECTURE

« C'est important qu'on puisse travailler la transversalité et pas uniquement rester en classe et faire de la grammaire et de la conjugaison, ajoute l'ancienne directrice de Zéphyr. En travaillant de la sorte, ils ne s'en rendent pas compte, mais les apprenants parlent énormément puisqu'ils doivent se mettre d'accord pour avancer. Cela implique beaucoup de compétences. »

Un autre objectif assumé du projet était de faire venir le public à la bibliothèque. « Au-delà de la création de liens, nous voulions enlever les peurs liées à la bibliothèque. Souvent, les populations allophones se disent qu'elles ne parlent pas suffisamment bien le français pour entrer dans une bibliothèque. Il y a pourtant de nombreux ouvrages spécialement pensés pour ceux qui débutent en français. Je pense notamment à l'édition La

Traversée qui s'est spécialisée dans les livres accessibles aux adultes éloignés de la lecture. Et cela a fonctionné puisque de nombreux participants se sont inscrits à la bibliothèque. C'est donc qu'ils avaient l'intention de revenir. »

L'association essaie un maximum de travailler avec la bibliothèque. En 2021, par exemple, les deux structures ont collaboré afin de mettre en place un atelier qui consistait à créer des jeux à partir d'un livre. « On essaie vraiment de travailler avec le livre, car il s'agit d'un outil indispensable pour l'appropriation de la langue. »

En proposant des activités ludiques, Zéphyr et la bibliothèque espèrent par ailleurs convaincre les apprenants de faire venir leurs enfants qui connaissent beaucoup mieux le français que leurs parents. Mais pour cela, il faut enlever la peur de passer le pas de la porte. « Comme dans tout ce qui est culturel, les étrangers ne se sentent plus le droit de participer même s'ils le faisaient dans leur pays d'origine. La maîtrise de la langue reste le plus gros frein. Ils ont l'impression de ne pas être légitimes. »

Zéphyr collabore aussi avec le centre Fedasil de Glons et a créé le groupe ▶



L'Expo *Idiomatic* à la Bibliothèque des Riches-Clares a fait découvrir des livres sur la langue française

- « Français vers l'emploi » afin d'aider les apprenants à décrocher un boulot ou un stage en entreprise.

« IDIOMATIC » : EXPRESSIONS D'ICI ET D'AILLEURS, À BRUXELLES-VILLE

Mettre la richesse de la langue française en valeur était aussi un des objectifs de l'exposition sur les expressions idiomatiques qui s'est tenue du 14 au 30 novembre dernier à la bibliothèque des Riches Claires à Bruxelles. Baptisée « Idiomatic », l'exposition a remporté un vif succès. Sur les affiches : une expression française illustrée par l'artiste François Soutif accompagnée de sa définition, des expressions équivalentes en langues étrangères et de leurs traductions.

On y apprenait ainsi qu'en allemand l'expression « être de mèche » se dira plutôt « être fourrés sous la même couverture », tandis que les anglophones utiliseront la phrase « être comme le gant et la main ».

Le résultat est cocasse et on ne peut s'empêcher de vouloir découvrir toutes ces traductions. « Ce n'est pas étonnant que l'exposition ait si bien fonctionné,

explique Cynthia Empain, dirigeante à la bibliothèque d'appui de la Région de Bruxelles-Capitale et chargée du projet, qui a proposé cette exposition à différentes bibliothèques de la capitale. C'est hyper visuel, les expressions, comme souvent avec les expressions idiomatiques, sont très imagées. Si on parle de « chat dans la gorge » en français, les Allemands parleront de grenouille et les Italiens de crapaud. Et quand on met tout cela en image, ça fait mouche. Auprès du public, cela marche du tonnerre, cela attire directement, suscite la discussion et amuse. »

Les affiches étaient disposées sur une série de grilles et accompagnées de livres thématiques à emprunter. « Cela participe directement à l'appropriation du français, estime la bibliothécaire. Déjà, certaines expressions exposées sont plutôt méconnues, cela les remet au goût du jour. Ensuite parce que l'expo peut être utilisée pour mettre en valeur la collection de la bibliothèque. Aux Riches Claires, on a associé l'installation avec des livres sur la langue française qui n'auraient pas forcément été remarqués dans les rayons. »

Puisqu'elle est proposée par la bibliothèque d'appui de la Région, cette exposition est appelée à tourner : elle est

déjà programmée à la bibliothèque d'Evere en septembre 2024 et devrait se monter à la bibliothèque Bruegel en septembre de cette année. « Je viens également de la proposer à des écoles, dans lesquelles elle devrait encore faire parler d'elle. » ●

À LA SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE DE NAMUR :

MARIER LA DÉCOUVERTE DE LA LANGUE FRANÇAISE AVEC L'HISTOIRE, L'ART, L'ARCHÉOLOGIE, ET L'IMAGINAIRE

PAR MARIE-FRANCE ROUSSEAU

médiatrice culturelle, Société archéologique de Namur (SAN)



Au SAN, atelier *Découverte des manuscrits*

Chaque année, avec le renouveau printanier, la langue française met ses habits de fête, pour faire danser des mots... Des mots connus, inconnus, méconnus, saugrenus, des mots pour jongler, écrire réciter et s'amuser ! Grâce à *La Langue française en fête*, depuis 2019, la Société archéologique de Namur, la Maison de la Poésie et de la langue française, le Réseau namurois de Lecture publique et la bibliothèque principale de la Province de Namur activent leurs méninges et assemblent leurs idées pour créer des ateliers multi-découvertes qui marient leurs disciplines respectives. On ne change pas une équipe qui gagne, dit le dicton et donc, fort des expériences passées, le principe des ateliers est réitéré depuis quatre ans. Il s'agit d'un savant mélange de découvertes d'objets issus des collections de la Société archéologique de Namur, d'une lecture contée (album jeunesse, légende, kamishibai), de l'exploration des mots proposés par la FWB dans le cadre de l'opération « Dis-moi dix mots... », d'un atelier d'écriture et d'un atelier créatif qui permet à chacun de repartir avec « un petit quelque chose » !



Au SAN, atelier *Au fil de l'eau*

► EN 2019, LETTR'IN SLAM !

Notre première édition en 2019 a donné vie à une proposition hors du commun : lier la découverte de manuscrits anciens, sur parchemin et enluminés, avec... le slam : *Lettr'in Slam* ! Cette animation, qui s'adressait au départ à un public scolaire en humanités, s'est pérennisée aujourd'hui, se mettant aussi à disposition d'enfants un peu plus jeunes par le biais d'animations en bibliothèques.

La SAN possède une magnifique réserve précieuse (bibliothèque), c'est là une belle occasion de montrer d'anciens manuscrits et de dénicher quelques indices sur la fabrication de ceux-ci : du travail de parcheminier, en passant par le moine copiste et l'enlumineur, sans oublier la fabrication des encres et pigments. Peau de chèvre, cochenilles, malachite, azurite, noix... viennent en supports de démonstration aux explications. Grâce à des visuels ludiques, les participants sont ensuite amenés à (re)découvrir les dix mots proposés par la FWB dans le cadre de *La Langue française en fête*. Ces mêmes mots vont nourrir les textes créés lors

de l'atelier Slam ! Après avoir prospecté les fondements de cet art oral poétique et urbain et avoir jonglé dans des joutes verbales avec des rimes, des assonances ou autres associations d'idées, chacun crée et déclame son slam en y incluant un mot découvert auparavant. Cette activité est très riche pour les auditeurs, par le côté souvent interpellant de la production des jeunes apprentis slameurs.

Enfin, et pour terminer cette animation de trois heures, place à la création artistique ! Munis de calames, de brou de noix et de crayons aquarelles, chacun crée sa lettrine enluminée sur un mot choisi... La boucle est bouclée ! Les années qui suivent, les thèmes nous ont portés dans le choix des objets à faire émerger de nos collections : un rafraîchissoir pour « Dis-moi dix mots au fil de l'eau », une trompe de chasse pour des mots qui ne manquent pas d'air ou encore des objets insolites aux utilisations énigmatiques pour les mots qui (d)étonnent !

Dis-moi dix mots au fil de l'eau... À destination des élèves de 5^e et 6^e primaires, cette animation nous invite à mettre en avant un rafraîchissoir du XVII^e siècle. Magnifique travail de dinanderie, ce-

lui-ci nous permet d'expliquer à la fois la technique des batteurs de métal et l'utilisation de l'objet par un jeu d'indices. Utilisation qui entraîne son lot de questions : mais comment fabriquait-on de la glace avant l'invention du congélateur ? Comment pouvait-on la conserver ? Nous avons les réponses !

Après s'être plongés dans *La Grande Vague* de Kanagawa sous forme de kamishibai, la découverte des mots qui voguent ou nous immergent nous amène cette fois à un atelier d'écriture surréaliste par le jeu du cadavre exquis !

Quant à l'atelier créatif, il mêle la technique et le thème par la création d'un décor marin sur métal à repousser, une découverte pour beaucoup d'enfants !

EN 2021, CHANGEMENT DE PROGRAMME : L'AIR FAIT LA CHANSON !

Portées par dix mots qui ne manquent pas d'air, nous voilà parties à l'aide d'une trompe de chasse du XVIII^e siècle sur des petites expériences à propos de ce qu'il nous faut pour faire du son ! De quoi démontrer en direct grâce à quelques instruments, flûte à bec, sifflet



Au SAN, atelier *Des mots qui ne manquent pas d'air*

à eau, kazoo, flûte traversière, guitare... que l'air ne suffit pas à faire du son, il faut une vibration ou un passage étroit pour le transformer ! Par contre, il est indispensable : pas d'air, pas de son ! Ce que nous tentons à démontrer aussi.

Créé et animé par Aurélien Dony, l'atelier de découverte des mots et d'écriture est très poétique. Après avoir écouté la chanson d'Aldebert « La vie, c'est quoi ? », les enfants sont invités à créer leur(s) propre(s) définition(s) des mots proposés : ainsi, *une chambre à air* devient une chambre où l'on dort dans l'air des rêves, le *foene* devient un feu inexplicable, etc. Après avoir découvert la véritable signification des mots, ceux-ci sont mis en musique et en chanson sur la technique du texte à trous, repris en chœur par tous, soutenus par la guitare d'Aurélien ! À la suite d'une telle aventure, rien de mieux que de fabriquer une trompe qui sonne grâce à des gobelets, des ballons et des pailles et de s'y exercer dehors. Gare aux oreilles fragiles, ça sonne pour qui sait manipuler l'outil !



Au SAN, atelier *Petit cabinet de curiosités*

2022 : PETIT CABINET DE CURIOSITÉS, DIS-MOI QUI TU ES...

Au vu des mots qui (d)étonnent proposés pour l'édition 2022, nous avons choisi un univers quelque peu « décalé »⁽¹⁾ que nous allons vous « divulguer » en espérant vous « ébaubir » ! Les enfants plongent d'abord dans l'album *Tombée du ciel* (The Fan Brothers) qui conte l'histoire « époustouflante » d'une colonie d'insectes vivant dans la pelouse, qui découvrent, « médusés », un objet insolite tombé du ciel. Une merveille que l'araignée fûtée va mettre en valeur dans une toile de sa fabrication afin d'augmenter ses revenus, sous forme de feuilles, en faisant payer les cohabitants de sa prairie curieux de découvrir cette rareté ! Mais, « saperlipopette », une créature à cinq pattes s'empare de la merveille qui retourne vers le ciel ! Avec patience, l'araignée attend et... avec raison : sans « tintamarre » et tous plus déroutants les uns que les

autres, de nouveaux objets tombent du ciel, de quoi créer un véritable petit musée « en herbe » : un cabinet de curiosités !

Après cette lecture et la découverte des mots par jeux de visuels, les enfants découvrent six objets insolites issus des collections de la SAN sur lesquels ils se penchent pour tenter de deviner à quoi ils pouvaient servir du temps de leur utilisation : outils de potier, aune de tisserand, pierre lithographique, clé médiévale... Pas question de « farcer », pour le coup, des réponses sont à trouver !

S'ensuit le côté ludique de la création d'un petit cabinet de curiosités personnel pour chacun d'entre eux : vive la récup et vive l'imagination ! Sans toutefois se coller ou se couper les doigts, sinon « kaï » kaï ! C'est à partir de ce petit cabinet que chacun peut imaginer une lettre de remerciements, recevant

(momentanément !) la création de son voisin en cadeau ! Une petite lecture à voix haute de ces épisodes épistolaires dans l'ambiance magique de la salle de la Maison de la Poésie termine cette rencontre riche de découvertes multiples : « pince-moi », je rêve !

En 2023 ? On va vous parler du temps, à explorer... par tous les temps, à tous les temps, en remontant le temps ?... une affaire à suivre, à coup sûr, et sans perdre de temps ! Rendez-vous en mars !

Et, si vous aimez le cinéma, nous déclinons aussi une animation mêlant mots du cinéma, créations de petits scénarios surréalistes et découverte d'anciennes récompenses en comparaison aux Césars, Oscars et autres Bayards... retrouvez-nous dans le cadre du FIFF ! ●

Note

(1) Entre guillemets, les mots proposés par la FWB pour cette édition 2022.

ALPHABÉTISATION :

LA COLLECTION « LA TRAVERSÉE », OUTIL POUR LES FORMATEURS

PAR MICHÈLE MINNE

Secrétariat du Comité de pilotage Alpha,
Service général de l'Éducation permanente et de la Jeunesse

Quand apprendre à lire et à écrire s'apparente à un plongeon dans la littérature... Découverte d'un péripèle à la croisée des Lettres et de l'Éducation permanente.

Depuis 2012, *Lire et Écrire Luxembourg* pilote un projet hors du commun : inviter des apprenants à s'immerger dans une équipée participative et à accompagner la gestation d'un livre. Il s'agit de créer une collection de fictions d'auteurs belges francophones reconnus, accessibles à des adultes, comme eux, éloignés de la lecture. Dans une trajectoire d'appropriation de la langue française, cette ressource est inestimable. En dix ans, vingt-neuf titres constituent les sentinelles de cette traversée littéraire issue d'une dynamique d'éducation permanente.

Des romans courts, à l'écriture fluide, égrènent des histoires originales : amour, évasion, rencontre, peur, aventure, horreur, crime, guerre... Il y en a pour tous les goûts. À la manœuvre ? Des écrivains et des personnes illettrées en formation. La méthode est originale, c'est un apprentissage à la fois pour l'auteur et pour les participants.

Hors des sentiers battus, cette collection est remarquable non seulement pour sa qualité, son accessibilité mais aussi par la co-construction de l'œuvre. L'essence du projet ? Faciliter la rencontre entre deux mondes *a priori* très différents. Favoriser le contact avec la littérature pour ceux qui en sont éloignés et les rendre acteurs du processus créatif avec des écrivains qui acceptent la critique autour de celui-ci représentent un enjeu essentiel de cette démarche collective dans le champ de l'éducation permanente.

Des adultes en difficulté face au langage écrit et des romanciers coopèrent à l'élaboration de chaque fiction en amont de sa finalisation. Au cœur de cette expérience émancipatrice, un cheminement qui se décline en cinq étapes : la rencontre permet, d'une part, aux premiers d'exprimer leurs désirs de lecture, leur rapport au livre et leurs référents culturels et, d'autre part, au second d'entendre les rêves, les envies et les projections de futurs lecteurs en situation de fragilité et de questionnement devant l'écrit. Suit la production d'un texte par l'écrivain. N'est-ce pas son métier ? Cette phase requiert une attention particulière dans la recherche de l'expression et du vocabulaire vu la destination de l'ouvrage final vers des publics ne maîtrisant pas ou peu le français. Pour baliser le travail de l'auteur, l'inciter à viser l'essentiel et à épurer sa langue, un guide d'accompagnement à l'écriture a été rédigé. Cet exercice, contraignant dans la conception du récit, produit une alchimie particulière propre à chaque texte. La relecture exige la pleine implication des participants pour attirer l'attention de l'écrivain sur des écueils et des freins rencontrés lors de l'assimilation du livre. Suivent les demandes de remaniements fondées sur les échanges avec le groupe. Par exemple, le titre initial du roman de Xavier Deutsch *Coup de chaud* est devenu *De l'eau !* De ces allers-retours naît un manuscrit original prêt à l'édition. La dernière étape est l'impression, avec le soutien de l'éditeur Weyrich.

Les auteurs se prêtent volontiers à cette traversée qui leur impose une certaine discipline et de l'écoute : Colette Nys-



Veste créée autour du roman *La Valse de l'espoir*



Vernissage de l'exposition au Château de Waroux avec Claude Raucy

Mazure, Eddy Devolder, Frédérique Dolphijn, Jean-Marc Ceci, Patrick Delperdange, Veronika Mabardi, Vincent Engel, Patricia Hespel... De Liège à Court-Saint-Étienne en passant par Bruxelles ou Libramont, les apprenants en redemandent et prennent une part active à la diffusion : débats à la Foire du livre, soirées de présentation et expositions. Cette collection constitue un outil précieux pour les médiateurs de l'appropriation du français. Un défi culturel pleinement réussi pour *Lire et Écrire Luxembourg* qui mène sa barque entre lutte contre l'illettrisme, dynamique d'éducation permanente et promotion de la lecture et de livres de qualité spécialement conçus pour des usagers en apprentissage de la langue écrite ou orale. ●

DIVERSITÉ LINGUISTIQUE ET RAYONNEMENT DU FRANÇAIS

À LA PROVINCE DE LIÈGE : : VIENS ÉCOUTER LE MONDE ! DE LA CRÉATION D'UNE BIBLIOTHÈQUE SONORE MULTILINGUE À LA DÉCOUVERTE DU FONCTIONNEMENT DES LANGUES

PAR DANIÈLE CRUTZEN,

linguiste et directrice du centre MENA d'Assesse,

ET SANDRA HENNAY,

assistante à l'Université de Liège

« **F**aire l'éloge de la traduction, "la langue des langues", c'est célébrer le pluriel de celles-ci et leur égalité ; car traduire, c'est donner dans une langue hospitalité à ce qui a été pensé dans une autre, c'est créer de la réciprocité, de la rencontre, c'est faire humanité ensemble [...]¹. »

Au-delà de la technicité langagière qu'elle suggère, cette invitation plurilingue est résolument inclusive, illustrant l'exigence mentale de « décentration » qui s'impose à la pensée contemporaine. Nous décrivons ici brièvement comment un travail de cheminement vers l'Autre par l'écoute prépare *in fine* le développement de connaissances et de compétences métalinguistiques très utiles au métier d'élève.

TRADUIRE POUR RENCONTRER

Des résidents de centres d'accueil pour migrants traduisent des albums jeunesse² et prêtent leur voix à l'enregistrement de dizaines de langues, menant à l'installation de bornes audio dans des bibliothèques et écoles de la Province de Luxembourg.

Il a souvent fallu emprunter des chemins de traverse, parfois par le prisme d'autres langues, pour faire médiation entre les langues maternelles, les traductions balbutiantes et les versions finales, soumises aux contraintes formelles d'une langue standard.



La porte d'Alice

« Traduire » – étymologiquement *aller vers* – va pourtant se révéler être une activité particulièrement propice à la rencontre interculturelle³. S'interroger sur le sens des mots, leur chercher un

dénominateur commun, déclenche un singulier rapprochement symbolique : la langue de l'autre cesse d'être un obstacle, devient un accès privilégié à la rencontre. ►

▶ ÉCOUTER POUR APPRIVOISER

La traduction d'un album⁴ sert dès lors de support à un outil d'éveil aux langues⁵. Le périple en montgolfière d'une girafe est enregistré en voix off, sous-titré en dix langues, puis mis en scène dans un « Carnet de voyage » pour apprentis linguistes à partir de neuf ans. Le parcours est prétexte à visiter les sonorités, les phrasés, ainsi qu'une singularité chorégraphique ou syntaxique de chaque langue.

La porte d'entrée est intuitive : sans autre consigne, l'écoute naturelle de petites capsules audio court-circuite les préconceptions, sollicite directement les sensations, les émotions et l'imaginaire. Chaque écoute offre un terrain de rencontre de l'inconnu, parfois une « étrangeté » qui surgit ailleurs qu'attendu. Mais au fur et à mesure que le locuteur inventé prend corps, ses sonorités deviennent de plus en plus audibles, identifiables, voire familières.

APPRENDRE SUR ET AVEC LES LANGUES

L'écolage, parsemé de sensations et d'émotions, les canalise dans un apprentissage méthodique. Positive ou négative, la première réception est naturelle ; elle est suivie d'une écoute dirigée et répétée, d'une expression de soi, puis d'une recherche de liens et de connaissances. La subjectivité brute chemine ainsi vers une analyse de ce qu'on écoute : s'arrêter sur un son, sur l'image sonore d'un mot, etc. La progressive *décentration* auditive est alors dirigée vers une « décentration » plus globale vis-à-vis des implicites de sa (ses) propre(s) pratique(s) langagière(s), conduisant vers l'intimité des langues et leurs diverses manières de percevoir et exprimer le monde.

LE MONDE À PORTÉE DE VOIX

Le réel des enfants est déjà largement plurilingue. La révolution numérique, les réseaux sociaux, les jeux en ligne, les compétitions sportives, la publicité, etc., tout est polyglotte !



Aliou en classe

Avec la numérisation et la traduction en ligne, le degré de maîtrise d'une langue devient subsidiaire. Dans ces conditions, plus que jamais, l'entrée en langue étrangère est d'abord affective, au même titre que la motivation à fournir les efforts nécessaires pour la pratiquer vraiment.

Passant du statut « d'étrangères » à celui de « familières », les langues présentes dans l'environnement peuvent ainsi rapidement devenir nos meilleures amies et, pourquoi pas, susciter des vocations. ●

Notes

- (1) S. B. Diagne, *De langue à langue. L'hospitalité de la traduction*, Paris, Albin Michel, coll. « Bibliothèque des idées », 2022.
- (2) *Les langues, c'est classe ! et Viens écouter le monde*, projets menés à la HE Robert Schuman de Virton.
- (3) S. Hennay, I. Doneux, « Éveil aux langues et approches plurilingues : de nouvelles perspectives pour l'éducation interculturelle aux cycles I et II de l'enseignement fondamental », *Didactiques en pratique*, 8, 2022, pp. 41-46.
- (4) S. Daxhelet, *Hauteurs*, Bruxelles, Service général des Lettres et du Livre, Fédération Wallonie-Bruxelles, Fureur de lire, 2013.
- (5) D. Crutzen (dir.), *Viens écouter le monde. Dix langues à découvrir en classe* (à paraître).

AU LIBAN :

LA « PÉPINIÈRE DES TALENTS » EN THÉÂTRE, POUR VOYAGER LÉGER ET S'ABREUVER D'AILLEURS

PAR VALÉRIE CACHARD,

écrivaine

Parmi les programmes proposés par la Commission Internationale du Théâtre Francophone (CITF)¹, les pépinières à projets favorisent les rencontres entre créateurs francophones d'horizons différents. Financés par les membres statutaires et associés, ces regroupements sont préparés et animés par un partenaire extérieur. La première pépinière a eu lieu en 2003 en Wallonie et la sixième en 2021 au Liban. C'est de celle-ci que je souhaite vous parler.

J'ai intégré la Commission en 2016 en tant qu'experte artistique et ai eu la chance de participer en tant qu'autrice à une pépinière à Ottawa en 2017. Le déplacement, le frottement à un territoire et ses problématiques, la mise en commun de préoccupations artistiques et politiques, la rencontre de l'autre à travers l'échange de pratiques, l'accès à des imaginaires nourris autrement mais qui rêvent dans la même langue m'ont donné envie de proposer cette expérience sur le territoire libanais.

Je me suis donc entourée de Sonia Ristić, autrice serbo-croate venue souvent à Beyrouth, et de l'équipe de Hammana Artist House, un lieu de résidence dont l'équipe dynamique et créative, le sens de l'hospitalité et l'expérience dans l'organisation de festivals en font un lieu phare pour les artistes libanais.

Depuis 2007, mon parcours artistique s'inscrit dans une démarche de sensibilisation au Liban. J'œuvre à chaque prise de parole publique à mettre en lumière des aspects de mon pays occultés par les médias occidentaux afin de participer à la construction d'une image plus nuancée de ce petit territoire. En



© Walib Saliba

organisant cet événement au Liban, il me tenait à cœur de le présenter en tant que lieu hospitalier et de faire connaître les artistes libanais en tant que partenaires de création.

Entre le moment où nous avons commencé à élaborer notre projet et le moment où il a eu lieu, le Covid est passé par là et le Liban s'est enfoncé progressivement dans de multiples crises. Il n'a donc pas été aisé de maintenir cette pépinière, de rassurer les différents membres de la CITF, les artistes, de ne pas nous questionner nous-mêmes. Fallait-il maintenir ce projet qui va financer la venue d'artistes étrangers dans un pays où de plus en plus de familles peinent à se nourrir, n'arrivent plus à payer ni frais d'éducation ni soins hospitaliers ?

La foi dans la rencontre, le vivre-ensemble et les vertus de l'art nous ont permis de dépasser ces questions. Entre le 28 septembre et le 10 octobre 2021, seize metteur.e.s en scène, auteur.e.s, comédiennes, comédiens, chorégraphes² originaires de Belgique, Canada, France, Maroc, Luxembourg, Québec, République démocratique du Congo, Mali, Bénin et Suisse sont donc venu.e.s se rencontrer, bouger, écrire ensemble, découvrir certaines parties du territoire, le fil conducteur entre les ateliers menés et les visites étant l'hospitalité et le

voyage. Ils et elles ont rencontré des dizaines d'artistes libanais venus partager un repas ou présenter leur travail.

En fin de séjour, ils et elles ont présenté une forme hybride mêlant corps, textes et vidéos témoignant de leurs expériences. Des envies de collaboration sont nées et, un an après, certain.e.s sont déjà de retour avec des projets questionnant la résilience, le dialogue entre mouvement, écriture et vidéo. D'autres sont attendu.e.s dans les mois qui viennent pour développer des formes esquissées pendant cette étape de pépinière.

Ces artistes et des opportunités comme celles qu'offre la CITF prouvent encore une fois qu'il est plus que nécessaire aujourd'hui de continuer à imaginer des rencontres, à créer et à aller au-delà des systèmes qui tentent de nous maintenir « en sécurité », en nous tenant à distance les uns des autres. ●

Notes

(1) Pour en savoir plus sur les programmes de la Commission : <https://citf-info.net/>

(2) Pour écouter certains témoignages, cliquez sur ces liens : <https://www.youtube.com/watch?v=M-5pQhTtWfs> (Radio Liban) ; <https://cana19.ch/le-journal-du-25-10-2021/> (Télévision suisse, reportage, 12 min 50) ; <https://ici.radio-canada.ca/ohdio/premiere/emissions/pour-faire-unmonde/episodes/581349/ratrapage-du-mardi-2-novembre-2021> (Radio Canada).

CINÉMA, OUTIL DE SOFT POWER :

AVEC LA « RENCONTRE DES COPRODUCTEURS FRANCOPHONES »

PAR DIDIER ZACHARIE

journaliste

Les 17^{es} Rencontres de coproduction francophone du cinéma se sont déroulées en novembre 2021 à Bruxelles. Derrière les mécanismes de financement de films, un des enjeux de ces rencontres est de permettre au français de rayonner dans le monde. Explications avec Emmanuel Roland, directeur du Service général de l'Audiovisuel et des Médias en Fédération Wallonie-Bruxelles.

Comment sont nées ces Rencontres de coproduction francophone ?

La coopération en matière de cinéma francophone se fait d'abord au niveau de la production indépendante. Mais, entre institutions publiques qui soutiennent le cinéma dans l'espace francophone, nous essayons de structurer tout ça à différentes étapes de la création. Il y a une vingtaine d'années a été créé Le Réseau des Partenaires francophones, qui réunit à intervalles réguliers les dirigeants des centres et instituts de cinéma et de l'audiovisuel de quelques pays qui ont en commun l'usage du français. À savoir des personnes du CNC français, de la FWB, du Luxembourg, de Suisse et du Québec.

Donc des partenaires publics qui se réunissent régulièrement...

On se réunit en marge des festivals de Berlin, à Cannes et en fonction des activités qui sont organisées à certains endroits, à savoir les rencontres de coproduction francophone. Les RCF, c'est vraiment la partie qui est consacrée à la coproduction, aux recherches de finan-



cement, compléments de financements et partenaires de production, parce que les projets qui sont admis doivent déjà être financés à hauteur de 30 %.

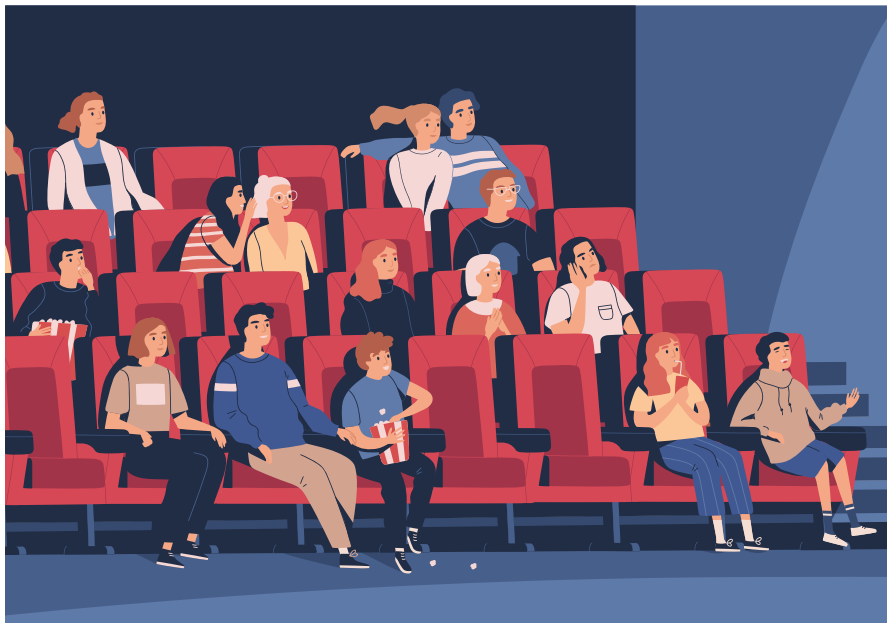
Les Rencontres sont la dernière étape de soutien aux œuvres ?

Nous essayons d'intervenir à différentes étapes de la création. Par exemple, en ce début d'année, nous participons à l'organisation de l'Atelier Grand Nord. Ce sont des ateliers d'écriture pour créateurs francophones. Concrètement, on permet à des scénaristes de se rencontrer dans un hôtel perdu au Québec où ils sont dans l'impossibilité de sortir et donc ne font que travailler. C'est une méthode qui fonctionne très bien ! On est donc là en tout début de projet. À Cannes, on organise des rencontres pour des prises de contact. C'est une grande usine où les producteurs se voient une vingtaine de minutes, discutent de leur projet et échangent leurs cartes. L'étape suivante se passe durant le festival de Namur, c'est le forum de coproduction. Et là on est au niveau

du développement de projet, dans une phase plus structurée avec des conseillers qui interviennent pour accompagner le développement artistique, voire donner une orientation en matière de structuration de la coproduction. Il faut bien comprendre qu'entre la première ébauche de scénario et la sortie d'un film, il peut se passer cinq ans.

Donc, vous aidez à ce qu'il y ait des partenariats pour développer et financer les films. Cela signifie-t-il que vous avez votre mot à dire pour que des acteurs belges soient embauchés, qu'il y ait des dialogues en français ou que le film soit tourné en partie en FWB ?

Les relations internationales en matière de cinéma sont régies par des traités internationaux. C'est la base. Dans ces traités, il est dit en substance : « Il faut que chaque partenaire impliqué ait un minimum d'apport en financement et de bénéfice en termes de recettes, et aussi qu'il puisse bénéficier d'une valorisation du patrimoine artistique et technique à concurrence de minimum un acteur et un technicien. » Pour faire bref, si, par exemple, un producteur suisse signe un accord de coproduction avec le Centre du cinéma, il faudra qu'il embauche un acteur et un technicien belge. Et si, pour une raison X, il ne peut pas embaucher d'acteur belge, il devra engager un deuxième technicien belge. En clair, pour bénéficier des avantages financiers, il faut valoriser le patrimoine artistique et technique. C'est le contenu même des traités. C'est en vertu de cela que beaucoup de films français ont des acteurs ou une équipe



technique belge. Par exemple, c'est une société basée à Rixensart qui fait les effets spéciaux sur le dernier Astérix.

Quand on parle de cinéma francophone, il y a un acteur incontournable, c'est la France. Est-ce que l'idée, c'est d'augmenter les partenariats avec la France ou au contraire de s'en émanciper ?

Le partenariat avec la France est historique, naturel, continu et il fonctionne merveilleusement bien. On fait une vingtaine de projets par an ensemble, ce qui est énorme. Mais depuis quelques années, il devient de plus en plus difficile pour les films d'initiative belge de trouver les compléments de financement sur les marchés français. Le fait est que nous avons deux systèmes d'incitants fiscaux (le crédit d'impôts et le *tax shelter* – NDLR), qui sont dans leur fondement diamétralement opposés. Le crédit d'impôts français n'est pas fait pour soutenir la coproduction internationale alors que le *tax shelter* est tout à fait ouvert au niveau européen, sans aucune restriction. Pour faire court, un film majoritaire belge n'a pas d'accès au crédit d'impôts français tandis qu'un film majoritaire français bénéficiera à plein pot du *tax shelter* en Belgique. Là, il y a un déséquilibre. Une des conséquences de ça, mais c'est aussi une vo-

lonté de notre part, est que nous avons cherché à diversifier nos partenariats. On a par exemple signé entre autres des traités internationaux avec le Chili et l'Uruguay et amendé notre accord avec la Suisse qui n'est plus seulement un accord cinéma, mais ouvert sur les séries. On essaie d'avancer et de diversifier nos partenariats tout en ayant une relation très forte avec la France.

La francophonie, c'est aussi l'Afrique. Y a-t-il des outils pour développer le cinéma là-bas ?

Oui. Depuis une dizaine d'années, nous essayons d'associer aux Rencontres des producteurs et productrices issus de pays d'Afrique francophone et où l'usage du français est minoritaire. Dans le même cadre, Le Réseau des Partenaires francophones a créé un fonds destiné à soutenir le développement et la production de projets en Afrique subsaharienne francophone. On s'est dit que, les différences de marchés étant ce qu'elles sont pour l'instant, il est important de permettre aux créateurs de trouver leurs marques, de se structurer et de créer sans l'obligation de suivre les traités internationaux dont on parlait. C'est une coopération directe et ce fonds marche très bien. Et nous avons aussi signé des traités bilatéraux avec le Sénégal et le Burkina Faso.

Ces partenariats sont-ils limités aux pays francophones ?

Non, il y a aussi des accords au niveau du Conseil de l'Europe. Et nous avons finalisé en 2017 une nouvelle convention internationale de coproduction qui entre en vigueur en mars 2023. C'est un outil ultramoderne de coproduction bilatérale avec tous les pays avec lesquels on n'a pas d'accord au niveau européen. Je pense par exemple à l'Espagne. On pourrait voir arriver des coproductions belgo-espagnoles dans le futur.

Le cinéma est donc un outil de soft power qui doit permettre à la langue française de rayonner à l'international ?

C'est évident.

Après l'aide à la production, il faut aussi que les films voyagent...

L'Observatoire européen de l'audiovisuel a fait à plusieurs reprises des études sur la circulation des films au sein de l'espace européen. Et la conclusion de toutes leurs analyses est que, par essence, les coproductions internationales voyagent et circulent beaucoup mieux que les productions nationales. Pourquoi ? Simplement parce qu'à partir du moment où plusieurs pays financent un film, chacun voudra que l'œuvre soit diffusée sur son territoire. Donc, le principe même des coproductions permet une meilleure circulation des œuvres.

En clair, c'est du « win-win »...

Voilà. Ou du gagnant-gagnant, comme on dit en français ! (rires) En résumé, la base d'un traité de coproduction, c'est qu'en échange de financements il faut qu'il y ait une valorisation du patrimoine artistique et technique. Et visiblement, le secteur dans les pays concernés a complètement adhéré au mécanisme. ●

AUTOUR DE L'OPÉRATION LA LANGUE FRANÇAISE EN FÊTE

PETITE HISTOIRE DE LA LANGUE FRANÇAISE EN FÊTE

PAR LAËTITIA VANDERSTOCKEN ET AURORE DUMONT

Direction de la Langue française

Chaque année, durant la semaine encadrant le 20 mars, La langue française en fête réhabilite une langue vivante, chantante, poétique, ludique, créative, moderne, mouvante, multiple, telle qu'elle se décline dans le vaste espace de la francophonie.

Cette *fête*, à laquelle sont conviés les petits comme les grands, démontre que la langue française est un bonheur joyeux à partager plutôt qu'une contrainte rigide.

C'est en 1995 que l'opération *La langue française en fête* voit le jour sous l'impulsion du Service de la langue française (devenue depuis la Direction de la langue française). Cet événement est depuis lors devenu un rendez-vous annuel incontournable.

Articulée autour du 20 mars (Journée internationale de la Francophonie), l'opération *La langue française en fête*, à travers les opérateurs culturels dont vous êtes, propose durant une semaine une multitude d'activités ludiques et artistiques autour de la langue française sur le territoire de la Fédération Wallonie-Bruxelles : ateliers d'écriture ou de calligraphie, dictées, concours de poésie, rencontres littéraires, spectacles, tournois de slams, matchs d'improvisation ou d'éloquence, etc.

Autant d'animations qui invitent les petits et les grands à porter un regard neuf sur la langue, à se la (ré)approprier, à l'écrire, à la chanter, à l'afficher sur les murs, à la mimer, à la désarticuler. L'objectif principal est de (re) découvrir la langue comme un outil d'épanouissement personnel et une source de plaisir et de créativité, et



pas seulement comme un instrument contraignant, cadencé par ses règles.

La langue française en fête s'adresse à des populations très variées, parfois éloignées des pratiques culturelles, et offre l'occasion à chacun et chacune d'« inventer » sa propre langue, d'exploiter ses ressources expressives sans contraintes et de les partager avec les autres. Humour, poésie, plaisir et émotion sont au menu de cette manifestation qui vise à nous rappeler que la langue nous appartient et que nous la façonnons au rythme de nos besoins pour structurer la réalité qui nous entoure. Ce faisant, c'est aussi à une réflexion sur les grands enjeux

politiques, culturels et sociaux que la langue véhicule que l'opération nous invite. Le programme de l'événement et toutes les informations utiles sont consultables sur le site de *La langue française en fête* : <http://www.lalangue-francaiseenfete.be/>.

Rappelons également que cette opération ne se limite pas à la Fédération Wallonie-Bruxelles et que la célébration de la langue française s'opère, autour du 20 mars, partout en francophonie : avec la Francofête au Québec, la Semaine de la langue française et de la francophonie en Suisse romande, etc.

LA « VILLE DES MOTS »

Chaque année, depuis 1996, une commune de la Fédération Wallonie-Bruxelles est choisie comme lieu-pivot de *La langue française en fête* et devient la « Ville des mots ». Elle organise à ce titre une multitude d'animations autour de la langue française sur son territoire : concerts, ateliers d'écriture, animations théâtrales, conférences ou débats sur la langue française, concours et jeux de langues, balades littéraires, ateliers de cuisine poétique, la liste n'est pas exhaustive. Année après année, les « Villes des mots » regorgent d'imagination pour concocter le programme d'activités le plus ludique possible et pour créer un décor urbain qui mette à l'honneur la langue française. En affichant les mots sur les murs et les vitrines des magasins, en les semant dans les parterres de fleurs, en les suspendant aux arbres, la « Ville des mots » invite les usagers et les usagères

à se réapproprier leur espace de vie et leur espace de parole.

Pendant une semaine, la « Ville des mots » met tout en œuvre pour illustrer l'esprit de *La langue française en fête* : mobiliser toutes les énergies autour d'un projet fédérateur, en collaborant avec les acteurs du milieu scolaire et associatif, les centres culturels et les bibliothèques.

En 2023, c'est Verviers qui, du 18 au 27 mars, est la « Ville des mots », sous la houlette du Centre culturel de Verviers.

LE RÉSEAU DES ANCIENNES VILLES DES MOTS

Le Réseau des anciennes Villes des mots a été constitué en 2002, sous l'impulsion de quelques anciennes Villes des mots qui souhaitaient pérenniser ce projet. Chaque nouvelle « Ville des mots » est invitée à rejoindre le Réseau constitué de celles qui l'ont précédé (Braine-l'Alleud, Woluwe-Saint-Pierre, Woluwe-Saint-Lambert, Watermael-Boitsfort, Molenbeek, Péruwelz, Mouscron, Namur, Liège, Habay-la-Neuve, Huy, Berchem-Sainte-Agathe, Koekelberg, Jette et Ganshoren). Un lien symbolique s'établit ainsi entre les villes qui célèbrent *La langue française en fête*.

Les objectifs du Réseau sont multiples : développer des animations socio-culturelles visant à promouvoir la langue française dans le cadre de *La langue française en fête* ; redynamiser le tissu local ; donner de la cohérence à la programmation en proposant des activités communes (le « fil rouge » du Réseau) ; accroître la visibilité des communes.

Le Réseau des anciennes Villes des mots constitue aujourd'hui un partenaire récurrent et privilégié de la Direction de la langue française et offre un soutien précieux dans l'organisation de *La langue française en fête*.

De nombreuses activités ont ainsi vu le jour, depuis 20 ans, grâce aux réflexions de ses membres, à l'instar la ludictée, la création d'Impro Justifia, procès spectacle de la langue française ou encore la rencontre de la ministre de la Culture, Bénédicte Linard, et de Carl Norac.

L'OPALE : LA FRANCOPHONIE DU NORD EN RÉSEAU

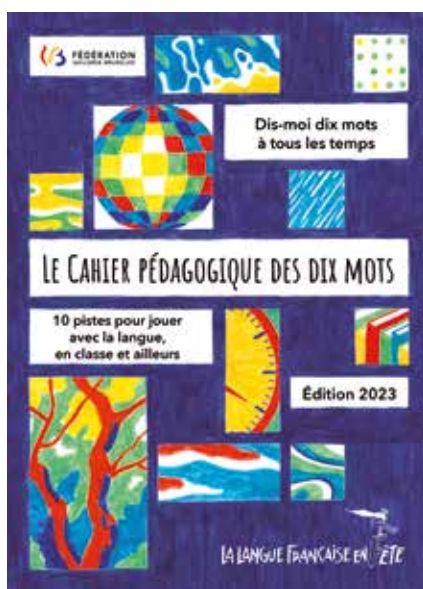
Le Réseau de l'Opale s'est constitué dans l'objectif de construire un espace partagé d'informations et d'expériences, et d'affirmer la légitimité d'instituer une politique linguistique.

Une rencontre annuelle francophone fructueuse

Chaque année, le réseau se réunit lors d'une rencontre, dont l'organisation est prise en charge par l'un de ses membres. Plus qu'un événement, il s'agit avant tout d'un cadre permettant aux institutions membres d'échanger sur les actions nationales de politique linguistique, mais aussi d'envisager des coopérations autour de projets concrets. Un colloque sur un thème défini permet par ailleurs à chaque délégation de présenter les recherches de ses conférenciers et conférencières et d'entamer une discussion transnationale sur le sujet.

La rencontre 2022 de l'OPALE sous l'égide de la FWB

En 2022, c'est la Fédération Wallonie-Bruxelles, par l'entremise de la Direction de la langue française, qui a organisé ces deux journées et demie de rencontre, à Mons. Le colloque avait pour thème « Le français en représentations » et souhaitait mettre en exergue tant les représentations des locuteurs francophones – qu'elles s'expriment dans des discours spontanés produits dans le cadre scolaire, médiatique, politique ou social, dans les discours autorisés sur la langue ou dans les discours suscités dans le cadre d'enquête –, que les représentations des locuteurs non francophones – notamment leur attrait (ou non) pour le français et les raisons de cet attrait (ou non). Pour recevoir un exemplaire des actes du colloque, vous pouvez contacter la Direction de la langue française : languefrancaise@cfwb.be.



DIS-MOI DIX MOTS

Si la « Ville des mots » et le Réseau des anciennes Villes des mots constituent la dimension régionale de la mise en œuvre de la campagne *La langue française en fête* en Fédération Wallonie-Bruxelles, l'opération « Dis-moi dix mots » en représente la dimension internationale.

Chaque année, les membres du Réseau de l'Opale (Organismes francophones de politique et d'aménagement linguistiques, constitués par la Fédération Wallonie Bruxelles, la Suisse romande, le Québec, la France et l'OIF) choisissent ensemble la thématique et les dix mots de l'opération, qui seront mis

- à l'honneur durant *La langue française en fête*.

Chaque année, les dix mots sont destinés à transmettre un message sur la langue française : en 2023, le slogan « Dis-moi dix temps à tous les temps » invite les usagers et usagères à interroger leurs perceptions du temps et, dans une société caractérisée par la vitesse de son évolution, à prendre du temps pour soi. Le slogan sera décliné par les dix mots suivants : « hivernage », « lambiner », « dare-dare », « avant-jour », « tic-tac », « année-lumière », « déjà-vu », « synchrone », « rythmer » et « plus-que-parfait ».

L'opération « Dis-moi dix mots » s'incarne dans le *Livret des 10 mots* : chaque mot est mis en scène dans un texte par un auteur ou une autrice issu-e d'une délégation de l'Opale (deux artistes belges, deux artistes français, deux artistes québécois, deux artistes suisses et deux artistes choisis par l'Organisation internationale de la francophonie – cette année, ce seront un auteur palestinien et une autrice haïtienne). Cet outil riche est particulièrement adapté aux classes de français (FLA, FLE).

Depuis 2018, la Direction de la langue française propose également un Cahier pédagogique, qui se présente comme un prolongement du *Livret des dix mots*. Dans cet outil, destiné aux enseignants et enseignantes mais également à tous les médiateurs et médiatrices culturels, les 10 mots de l'Opale sont illustrés par des planches originales d'un illustrateur ou d'une illustratrice de la Fédération-Wallonie Bruxelles et sont exploités sous la forme de pistes pédagogiques. Celles-ci proposent à la fois :

- la découverte d'ouvrages de littérature de jeunesse susceptibles d'intensifier une appropriation participative et inventive de la langue française ;
- la démonstration de l'intérêt pédagogique de l'ouvrage, avec une mise en exergue des thèmes à aborder et des apprentissages linguistiques possibles ;
- des pistes d'écriture créative : jeux



Jardin des mots à Jauche

de lettres, de mots et de langue, exercices d'écriture individuelle ou collective, trucs et astuces pour déjouer l'angoisse de la page blanche, etc. ;

- des informations « Pour aller plus loin », à savoir un focus culture, des ouvrages de référence, des indications sur la disponibilité des auteurs et autrices pour des animations et des ateliers en classe, etc. ;
- des pistes spécifiques à exploiter en classe de FLE ou d'alphabétisation ;
- des pictogrammes signalant le public-cible ainsi que le pays d'origine

de l'auteur ou de l'autrice.

Cet outil est envoyé dans toutes les écoles (enseignement fondamental et secondaire, ordinaire, de promotion sociale et spécialisé, centres de FLE ou d'alphabétisation), librairies, bibliothèques et dans tous les centres culturels de la Fédération Wallonie-Bruxelles. Mais ils sont également consultables sur le site de La langue française en fête : <http://www.lalanguefrancaiseenfete.be/> N'hésitez donc pas à vous emparer de cette brochure et à la diffuser auprès de vos publics !

JONGLEZ-VOUS FRANÇAIS ?

DES ACTIONS AVEC LA LANGUE FRANÇAISE EN FÊTE

PAR CATHERINE CALLICO

journaliste

De la Langue française en fête à la Fureur de Lire, des actions saisonnières célèbrent ponctuellement la langue française en FWB et au-delà des frontières. Malmenées par les reports de ces deux ou trois récentes années, certaines ont été annulées, d'autres adaptées. Zoom sur des initiatives détonnantes des dernières éditions.

Chaque année depuis 1995, le mot français est ainsi honoré dans plusieurs pays francophones à l'occasion de l'opération « La Langue française en fête », organisée autour du 20 mars, Journée internationale de la Francophonie. En Wallonie et à Bruxelles, les citoyens sont invités à se réapproprier les mots via divers outils culturels et ludiques. Dans ce contexte, le projet « Villes des mots » est proposé depuis 1996 aux villes et communes de la Fédération Wallonie-Bruxelles disposant d'un centre culturel reconnu par celle-ci, et selon des principes de partenariat bien définis. Chaque année donc, une ville est sélectionnée comme lieu-phare de la Langue française en fête, accueillant des projets culturels créatifs et festifs et, pendant une semaine, devient la « Ville des mots ». Le français y est exploré de deux manières. Par des animations visuelles dans le centre-ville – pour l'essentiel résultant d'ateliers d'écriture et plastiques – et par diverses activités socio-culturelles : pièces de théâtre, concerts, expositions, conférences, débats, etc. Une initiative rendue possible par la collaboration entre plusieurs acteurs du tissu associatif, du milieu scolaire, des bibliothèques et autres institutions, renforcée via un réseau très actif des anciennes Villes des mots.

BRUXELLES-OUEST, « VILLE DES MOTS »

La particularité de l'édition 2021, autour des thématiques de « l'air » et du « voyage à petite échelle », a été de rassembler plusieurs communes du Nord-Ouest de Bruxelles – Ganshoren, Koekelberg, Jette et Berchem-Sainte-Agathe – qui ont porté ensemble le titre de « Ville des mots ». À partir du « pôle culturel Bruxelles-Ouest », à l'origine coordonné par les centres culturels de Berchem-Sainte-Agathe et Koekelberg (Archipel 19), le Centre culturel de Jette (L'Armillaire) et le Centre culturel de Ganshoren (La Villa), et en collaboration avec les administrations et les bibliothèques des communes respectives. De plus, s'adaptant au contexte de crise sanitaire, l'événement « La Langue française en fête » a été prolongé en septembre 2021 – du 17 au 27 – dans plusieurs lieux de la FWB, et en particulier au nord-ouest de la capitale, avec un vaste programme d'activités créatives, destinées à tous les publics. À savoir, des ateliers d'écriture, des ateliers d'initiation en langue des signes, des découvertes de projets audiovisuels, le lancement du livre *l'Imprécis de voyage* du collectif Papier Machine, des balades et un *Guide intime du Nord-Ouest*, des trajets en tuk-tuk, de la sérigraphie mobile, des caricatures, les projets Typomatic, Kamishibai (petit théâtre de papier d'origine japonaise)...

Certains projets se sont installés dans un espace-temps étendu. Comme le *Guide intime du Nord-Ouest : voyage à l'intérieur*, réalisé de novembre 2020 à mai 2021 et coordonné par Adèle Jacot et Savannah Desmedt, du collectif Habitant.e.s des images. Ce guide a été réalisé entre novembre 2020 et mai 2021, collectivement par une cinquantaine d'habitant.e.s du Nord-Ouest, et intègre une carte, trois balades qui traversent quatre communes et trente-six articles intimes à lire dehors, décrivent-elles.

« Beaucoup d'entre nous sont aussi des habitant.e.s des marges : de par notre santé mentale, notre apparence, notre place dans la famille, notre langue, notre légalité... Durant cette période particulière, nous avons relevé le défi de raconter notre territoire et nos fragilités en abordant le thème du Voyage à l'intérieur. On y parle de corps, de handicap, d'amour, d'immigration, de tempête, de frontières intérieures, de respiration et de bien d'autres choses... Entre la folie et la normalité, entre la ville et nos esprits, il n'y a pas de frontières. Avec la création de ce guide, nous affirmons l'importance de prendre soin des liens avec notre territoire et nos voisin.e.s ! »

De même, toujours dans le cadre de l'opération Ville des mots, à partir de l'ouvrage *Imprécis de voyage. Mots-valises, publicités mensongères et conseils douteux*, entamé début 2021 par Aldwin Raoul, Lucie Combes et Valentine Bonomo, des néologismes ont été placardés sur les murs de la zone nord-ouest, peints par l'artiste Iona Suzuki, avec pour thématique de fond : « Faut-il partir loin pour se perdre beaucoup ou voyager beaucoup pour atteindre le lointain ? »

L'édition 2021 de Ville des mots s'est ponctuée le dimanche 26 septembre par une scène slam ouverte et un concert à l'Agora du parc Élisabeth de Koekelberg, autre lieu très fréquenté de cette zone bruxelloise.

EN MUSIQUE ET À VÉLO, À WATERMAEL-BOITSFORT

Pour La Langue française en fête de mars 2022, suivant le fil rouge « Dis-moi dix mots qui (d)étonnent ! », les bibliothèques et ludothèques de la très verte et boisée commune de Boitsfort ont axé leur programme sur la chanson et le vélo.

En collaboration avec le Gracq Watermael-Boitsfort au travers du

« Festival de voyage à vélo En roue libre », ont été proposés des projections de films, des rencontres, des ateliers, des stands d'information... « De quoi donner au public l'envie irrésistible d'enfourcher son vélo pour partir à l'aventure, mais aussi de le guider sur le chemin d'une nouvelle façon d'aborder le voyage. Des simples curieux aux déjà convaincus, des solitaires aux familles nombreuses... », précisent les membres de l'association, qui réitèrent l'initiative en 2023.

Parmi les ateliers d'écriture auxquels adolescents et adultes ont pu participer, l'un intitulé « Les mots du vélo » prenait pour point de départ une exploration ludique et collective du glossaire d'un cycliste et des mots comme dérailler, déjanté, en roue libre, nez hors du guidon, perdre les pédales... Une autre proposition, « Mon carnet de voyage à vélo » invitait « à créer son carnet de voyage personnalisé, à y déposer par écrit ses impressions de périples ou de déplacements quotidiens, et à prendre rendez-vous lors de l'édition 2023 pour les exposer et les partager ».

Une rencontre avec Jean-Pierre Outers, auteur de *À bicyclette : petites histoires en équilibre*, paru aux éditions Aden, a également eu lieu, au cours de laquelle celui-ci a développé ses longs cyclovagabondages, réels ou fictifs, de la Mongolie à Madagascar en passant par l'Islande. En outre, des ateliers d'écriture de chanson ont été proposés et accompagnés par Gino D'Acquisto, bibliothécaire et animateur d'ateliers d'écriture, et le musicien Pascal Chardome, à la suite desquels les participant.e.s ont interprété le fruit de leur travail sur scène.

LES MOTS EN IMAGES, À HUY

Le Centre culturel régional de Huy, opérationnel sur 17 communes hutoises affiliées, a exploré du 19 au 28 mars 2022, « la capacité des mots à créer de l'étonnement, voire à nous méduser par leur sonorité, leur orthographe, leur caractère saugrenu ou mystérieux. On s'amuse à les prononcer, on s'essaie à les écrire, on est curieux de connaître ou d'approfondir leur sens, leur étymologie... »,



La championne de slam Marie-Darah © Olivier Charet

lit-on sur le site internet. Des mots qui peuvent susciter un étonnement positif ou négatif, et par là désigner certaines manifestations physiques ou psychologiques. « Que l'on étonne ou que l'on détonne en société, on exprime une émotion ou une volonté singulière, on marque une différence parfois ignorante des convenances. Place à l'individualité, mais non à l'individualisme car la langue se vit dans le partage. »

Pour ce faire, les dix mots retenus en 2022 ont été traités au pied de la lettre, et illustrés dans différentes disciplines : photographie, littérature, cinéma... À savoir ? Tintamarre et Divulgâcher (Québec) – Décalé et Ébaubi (Fédération Wallonie-Bruxelles) – Pince-moi et Époustouflant (Suisse) – Saperlipopette et Médusé (France) – Kaï (Tchad) – Farcer (Rwanda).

Parmi les activités proposées au public, à l'instar de l'année précédente, un défi photo de dix jours via Instagram a animé la Toile. Le principe : traduire en photo les dix mots retenus de *La Langue française en fête*. Concrètement, chaque matin dès 8 heures, un mot du jour était posté sur le compte du Centre culturel de Huy et les participant.e.s avaient 24 heures pour y publier une image correspondante. Avec pour récompense une pochette surprise attribuée via tirage au sort.

Autre point fort de la programmation, lors des Matins du Livre accompagnés d'un brunch, deux plumes liégeoises alors récemment publiées aux éditions Inculte sont venues présenter leurs

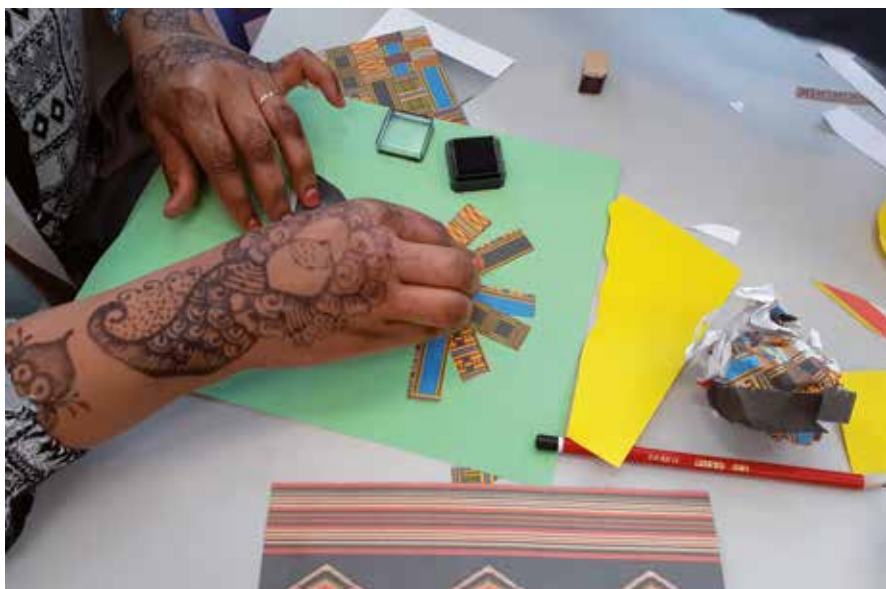
textes. Charlotte Bourlard qui, avec *L'Apparence du vivant*, a écrit un premier roman radical. Où, entre comique et macabre, il est question de vieillards et de taxidermie, dans un quartier-fantôme de Liège. Dans *Un corps tropical*, deuxième livre de Philippe Marczewski, celui-ci piste les aventures d'un loser magnifique, d'une ville du Nord à la forêt amazonienne.

Tandis que la projection du film *Illusions perdues*¹ de Xavier Giannoli a souligné la modernité des textes de Balzac. L'histoire : Lucien est un jeune poète français du XIX^e siècle. Il se rend à Paris où il se voit confronté aux coulisses d'un monde voué à la loi du profit et des faux-semblants...

JEUX ET MILITANCE, À NAMUR

Du côté de l'Espace culturel provincial Delta de Namur, du 9 au 13 mars 2022, la langue française a en particulier été soulignée au travers du nouveau festival Franc-parler, mis sur pied avec divers partenaires locaux : les Jeunesses musicales, la Maison de la poésie et de la langue française, le PointCulture, La Nef et le Saint-Louis Festival.

Poésie, chanson, théâtre, rimes... Ici encore, différentes formes artistiques ont jonglé avec la langue. Une scène oratoire militante, des ateliers autour des jeux de mots pour enfants et adultes, un tournoi de Scrabble... Des slameuses de renom – Marie Darah, championne de slam de Belgique et d'Europe, Marie-



Atelier de la Bobine à la Bibliothèque de Droixhe

- Paule Mugeni, le duo Z&T (Zouz et T.A) – ont ainsi présenté des sets d’une vingtaine de minutes, suivis d’un micro ouvert aux apprenti.e.s slameur.se.s. Au programme encore, des concerts d’Antoine Wielemans – chanteur du groupe Girls in Hawaii – et de Major Dubreucq, mais aussi un hommage théâtral d’Elliot Jenicot à Raymond Devos.

Le centre a également accueilli une exposition autour de « La Petite Bibliothèque des Mot-Z’en Folie », avec une sélection de livres jeunesse qui mettent en lumière les mots. « Ceux qui prennent vie, s’animent, dévoilent toute leur force quand ils sont affranchis de leurs codes linguistiques et graphiques pour devenir les héros d’histoires inattendues, extraordinaires, grâce à des textes et illustrations d’artistes à l’imagination fertile, à la créativité jubilatoire et aux talents multiples », y précise-t-on. De même, « La Petite Bibliothèque des Mot-Z’en Folie, c’est un petit clin d’œil au travail de Nathalie Mine et à son album *Le petit voleur de mots*, c’est découvrir le grain de folie de trois bibliothécaires inspirées, c’est imaginer le son d’un orgue de barbarie faiseur de mots pour plonger enfin dans la littérature de jeunesse et s’amuser avec les mots grâce à vingt-cinq albums en relation avec le thème. »

Pour clore l’événement, les familles étaient invitées l’après-midi du dimanche 13 mars à découvrir des jeux de société autour des lettres, des mots, de la langue, de la parole... sélectionnés avec minutie par les ludothécaires des

Bibliothèques publiques de la province de Namur.

UNE PRATIQUE MULTICULTURELLE, À DROIXHE-BRESSOUX

La bibliothèque de Droixhe-Bressoux a toujours multiplié les actions avec les associations de terrain. Depuis une vingtaine d’années, elle collabore notamment sur de nombreux projets avec La Bobine, dont l’objet social est de « favoriser l’intégration des familles avec de jeunes enfants sur les plans social, affectif, professionnel, culturel et scolaire par la création dans les quartiers paupérisés de Droixhe et Bressoux d’un espace interculturel d’échanges, d’actions et de formations ». Il s’agit ici d’encourager l’émancipation et l’autonomisation des individus, ce qui passe par l’apprentissage de la langue française, clé d’une meilleure connaissance des fonctionnements de la société et des droits et devoirs de chacun.

En termes d’événements de masse, une première collaboration s’est tissée entre la bibliothèque et La Bobine lors de la Fureur de lire 2013, où les apprenantes (une majorité de femmes fréquentent le lieu) en formation d’alphabétisation ont créé un livre – *Mix Cité : une porte ouverte sur Droixhe* –, ensuite présenté au public. « À l’origine, les apprenantes de La Bobine étaient invitées en tant que spectatrices aux événements Lecture publique, tels que la Fureur de lire »,

détaille Jérémy Mandin dans un rapport du moment². « Leur participation dans ce cadre était l’aboutissement d’un projet plus global mené dans le cadre de l’action “Aux livres citoyens”, partenariat entre le Centre d’action laïque de Liège, l’Esp@ce Lecture de Droixhe et l’asbl La Bobine. La première étape du projet a été la création de cartes postales à partir de photos du quartier en plein changement. Ces photos, qui ont suscité échanges et réflexions, ont été à l’origine de la création du livre *Mix Cité : portes ouvertes sur Droixhe*. Les apprenantes ont alors été sollicitées pour présenter leur livre lors d’un événement organisé dans le cadre de la Fureur de lire. Les bibliothécaires y ont vu une opportunité de faire participer et de joindre à ce moment de fête et de convivialité autour de la lecture un public qui n’y est généralement pas associé. » Dix ans plus tard, après deux années d’interruption liées au contexte sanitaire, les équipes planchent sur des ateliers d’écriture poétique à l’occasion de la prochaine édition de La Langue française en fête (2023). Dès janvier, en matinée, trois ateliers d’écriture ont été donnés à la bibliothèque et deux ateliers de mise en voix à La Bobine.

« Dans le cadre de cet événement, nous avons jusqu’ici beaucoup travaillé sur les ateliers d’écriture », relate Marilou Foguene, animatrice et formatrice à la bibliothèque de Droixhe. « Nous partons cette fois du livre *Nous serons heureux* de Luc Baba, publié chez Weyrich éditions dans la collection “Traversée”, qui s’adresse aux personnes qui apprennent la langue française. Le roman parle d’un homme en prison qui s’intéresse à la poésie et y lit des textes. Le travail sera présenté à l’Espace George Truffaut, salle de spectacles à Droixhe ». Avant la fête de ce quartier multiculturel et très dynamique en mai. Autre occasion de vivre la langue française *in situ*. ●

Notes

(1) France – 2021 / 2h29. Avec Benjamin Voisin, Cécile de France, Vincent Lacoste, Gérard Depardieu, Xavier Dolan, Salomé Dewaels, Jeanne Balibar...

(2) Jérémy Mandin, « La participation culturelle des habitants de Bressoux-Droixhe. Structure de la vie culturelle, modalités de participation et dynamiques de genre », février 2013, orbi.uliege.be/bitstream/2268/152435/1/Rapport%20Bressoux-Droixhe.pdf.

MALAGA EN ESPAGNE : LA CULTURE EN VITRINE OU DANS L'ARÈNE

PAR CATHERINE CALLICO

journaliste

Toutes les photos © C. Callico

En retrait de l'image d'une Costa del Sol dénaturée par un tourisme de masse, la région recèle une flopée d'étoiles architecturales et culturelles, en lien avec l'histoire andalouse. En particulier sa capitale Malaga, transformée en deux décennies en un fourmillant pôle artistique, avec des lieux de premier plan, publics et privés. Parmi ceux-ci, les deux splendides centres culturels La Térmica et La Malagueta et l'inclusive Casa Amarilla. ▶



Le Centre culturel La Térmica

La mue s'est opérée au début du millénaire. Avec l'implantation du Musée Picasso à Malaga, suivie de celles du Centre Pompidou, du Musée russe ou de la collection Thyssen. Jusque-là, la ville était surtout caractérisée par de longues plages et un paysage industriel dormant. Depuis, longues plages et friches ont été réhabilitées.

LA TÉRMICA, LABORATOIRE CONTEMPORAIN

Parmi les symboles de ce renouveau, La Térmica, déployée dans l'une des zones d'expansion de la ville, au sein d'un paysage manufacturier et de hauts fourneaux dont les cheminées sont désormais intégrées dans une promenade balisée.

S'étalant sur 13.000 m² à l'ouest de la ville, le lieu a rempli diverses fonctions au cours de son centenaire : orphelinat, hôpital, centre d'accueil pour réfugiés politiques, centre civique... Avant sa rénovation et son ouverture en 2013, en tant que « laboratoire de culture contemporaine » de référence de la région, qui associe les formes traditionnelles de l'art et de nouvelles perspectives artistiques. « Cet espace a été baptisé d'un toponyme qui ne parle plus d'urgences et d'aide sociale et civique, mais de pulsations et de température : La Térmica, appuie José Báez, chargé de la communication. Le centre où l'on prend la température de ce qui se passe artistiquement, socialement, culturellement, politiquement et scientifiquement. Non seulement dans la société de Malaga, mais aussi dans le monde global actuel. »

La Térmica se présente dès lors comme un espace multidisciplinaire de création, de formation et de loisirs, et un point de rencontre où créateurs et entrepreneurs culturels collaborent et élaborent des projets expérimentaux et innovants. De plus, le lieu travaille en réseau avec les principaux centres de création du pays. « Térmica cherche à fonctionner comme un hologramme, en réseau. C'est un espace qui promet sa propre production et, en même



Le patio du Centre culturel La Térmica

temps, un laboratoire où sont rassemblés et hébergés des programmes d'activités adaptés par certains des centres de production et de formation culturels les plus actifs et les plus modernes du pays. Les propositions de La Térmica font du centre un espace dynamique, créatif et innovant de diffusion culturelle », poursuit le porte-parole.

À partir de rendez-vous réguliers, de cycles, d'événements spéciaux, d'expositions et de zones thématiques, le programme trimestriel de La Térmica brasse simultanément des dizaines d'activités. À la fois au sein du bâtiment principal et dans ses extensions, dans d'autres municipalités de

la province. Mêlant tous types de disciplines : arts plastiques, micro-théâtre, rencontres, gastronomie et cuisine, photographie, mode, cinéma, musique, design, édition, littérature, médias, politique, bien-être, santé, écologie, sciences, archéologie, histoire de l'art, bande dessinée, politique, sports, technologie...

Parmi ses missions de base, le lieu se veut un espace public d'apprentissage, également propice aux échanges citoyens via des ateliers, des conférences et des cours de différents niveaux, accessibles à tous les publics.

L'ancrage dans le quartier est privilégié, entre autres via des activi-



L'espace d'exposition à La Termica

tés transgénérationnelles. « Dans une société contemporaine aussi fragmentée, il est essentiel d'intégrer et de créer des espaces de communication transversaux », souligne José Báez. La rénovation du lieu a été pensée dans ce sens avec des espaces de création, d'exposition, des salles de classe temporaires, des auditoriums, des espaces d'activités pour les enfants, ainsi que des zones d'interaction et de rencontre. En outre, un périmètre extérieur inclut des zones de loisirs et de socialisation pour les jeunes et de nombreuses activités parallèles et fédérantes autour du livre, de la musique, de la pensée philosophique ou de l'érotisme...

Autre initiative très appréciée par un public éclectique, les brocantes culturelles nocturnes. Tels les vendredis RED, organisés chaque premier vendredi du mois en soirée, qui offrent dans une atmosphère festive et conviviale différentes activités culturelles : des vernissages d'expositions, des docu-

mentaires, des ateliers, des conférences, des pièces de théâtre, des concerts, en plus d'un marché vintage avec bars et foodtrucks, où l'on peut trouver des livres, de vieux vinyles, des objets de décoration, des vêtements, etc. La fréquentation moyenne pour chacune des éditions est estimée à 3.000 personnes. L'équipe créative de La Termica développe également un volet éditorial dans ses murs, en vue de promouvoir les créateurs du secteur littéraire et la production de publications éditoriales à Malaga et dans la province.

LA MALAGUETA : ARÈNE MULTIDISCIPLINAIRE

Depuis 2020, le Centre culturel de La Malagueta, du nom du quartier portuaire éponyme en pleine revitalisation à l'est de la ville, a pris place dans les arènes de la Plaza de Toros. L'émblématique édifice s'est ainsi vu transformé, tout en

continuant à accueillir des activités historiques comme les corridas ou la Feria en août, « avec pour ambition d'être un espace vivant et changeant qui offre aux visiteurs la possibilité de réfléchir sur leur environnement socioculturel », glisse Virginia Quero Mussot, directrice du centre.

Cette réhabilitation, impulsée par la Députation de Malaga, propriétaire du bâtiment, était indispensable, permettant de résorber la profonde détérioration structurelle des lieux, et d'en retrouver la façade d'origine en briques apparentes. Les travaux ont été réalisés en deux phases. D'une part, le nettoyage et la mise en conformité des cages d'escalier. De l'autre, la réhabilitation des façades, les renforcements structurels et l'aménagement du centre culturel de la rue Cervantes. L'on y accède via deux entrées qui mènent aux deux espaces d'exposition : la Galería Puerta 9 et la SmartGallery, où sont programmées des expositions temporaires. « Pour ►



Les arènes de La Malagueta transformées en centre culturel



La première Biennale de la photographie africaine à La Malagueta

l'instant, au rythme de deux par an, pour des questions budgétaires. Nous accueillons également des événements culturels ou privés en partenariat avec d'autres lieux et organisations. »

Comme, jusqu'au 29 mars 2023, Ozangé, la première Biennale de la photographie africaine en Espagne, organisée avec La Térmica, qui met en lumière le travail de 33 artistes africains et de la diaspora provenant de 17 pays, autour des grands défis auxquels le continent est confronté, tels que l'environnementalisme, l'identité, les ravages du colonialisme, l'afrofuturisme, le féminisme ou la question migratoire.

« Cette exposition constitue un pont entre la création artistique et la sensibilisation du public, relève Virginie Quero Mussot. C'est l'Afrique qui se raconte, celle qui est actrice et se libère du regard occidental. Ce proces-



La Casa Amarilla

sus de redéfinition constante de l'identité africaine contemporaine est ce qui rend passionnante la photographie du continent. Certains artistes empruntent les codes de la photographie classique mais aussi les expressions du langage ethnographique, d'autres s'amuse avec des autoportraits frontaux, d'autres encore représentent la beauté et le désir sous forme d'activisme visuel. Il y a le noir et blanc, la couleur, autant d'approches et de pratiques que la biennale expose pendant trois mois, selon un parcours multiple et vivant, avec des échanges, des rencontres... De plus, cette biennale s'attache à souligner le travail des femmes photographes et à nourrir l'histoire de la photographie d'autres récits que masculins.»

Sur le côté, la programmation du centre est également riche en conférences portant sur des sujets divers : philosophie, littérature, féminisme, environnement... Cette saison, deux thématiques principales seront explorées : la postmodernité dans la philosophie et la femme dans le monde islamique.

LA CASA AMARILLA, ATELIERS ET DIFFUSION

Dans le centre historique de Malaga, occupant un espace indépendant sur quatre étages, La Casa Amarilla (La Maison Jaune) se définit comme un Centre d'art et de culture contemporains, constitué en association à but non lucratif et en grande partie axé sur la communauté queer. Avec des espaces de production et de diffusion, des ateliers, une salle de conférences... Les ateliers et cours sont proposés par des spécialistes du domaine et des artistes de renom, qui conçoivent des ateliers dynamiques et attrayants dans le but d'atteindre un objectif ensemble : continuer à apprendre.

« Dès ses débuts en 2008, explique Roy Laguna, directeur artistique, LCAmálaga a bâti son projet autour de trois missions : l'insertion de l'artiste dans les circuits et le marché de l'art ; la formation comme outil générateur de nouveaux publics consommateurs d'art et de culture ; et la gestion culturelle à partir d'un modèle ouvert et inclusif basé sur l'économie collabo-

orative. Concrètement, « depuis 15 ans, nous offrons aux artistes de toutes disciplines un espace pour travailler, partager des expériences et les rendre visibles. Dans ce cadre, nous assurons également le commissariat d'expositions individuelles et collectives, et l'organisation de projets culturels au niveau local et national ».

Le lieu fait en outre partie d'un réseau international d'espaces indépendants qui partagent les mêmes objectifs : l'échange, la production et la promotion artistique et culturelle. Dans la galerie principale, des œuvres d'artistes locaux sont vendues à un prix abordable. « La Casa Amarilla s'adresse tant aux artistes qu'au grand public : l'idée est de montrer que la culture peut être un moteur économique dans la ville et de renforcer une masse critique qui s'y intéresse. » Entre autres zones d'exposition, La Ventana Amarilla est une petite vitrine où sont présentées des installations artistiques de créateurs locaux, visibles par les passants depuis la rue.

LCAmálaga est également à l'origine de projets urbains retentissants, devenus

► des références, tels que le festival d'art contemporain #ESTIVAL. « Depuis 2017 avec ESTIVAL, pointe encore Roy Laguna, nous avons imaginé un projet dans le but d'amener l'art dans la rue. Nous voulions montrer aux habitants de Malaga la qualité des artistes qui vivent et travaillent dans la ville au travers d'expositions, de l'art vidéo, de la performance et de la musique... programmés tout au long du mois de juillet. Chaque semaine, nous proposons un échantillon de ces disciplines contemporaines dans la rue, hors les murs d'une salle d'expositions. Depuis lors, chaque mois de juillet LCAmálaga se transforme et accueille de plus en plus d'artistes de disciplines très diverses. Nous privilégions l'anti-académisme, déjà défendu par Goya au XVIII^e siècle, car il est aussi nécessaire à l'art que la culture l'est à la société. Ce n'est pas un hasard si les chemins empruntés par les artistes pour créer leur œuvre ne sont jamais uniquement ceux acquis par une formation académique stricte, mais traitent plutôt de la capacité d'être vivant. »

Au fil des éditions, le festival s'est amplifié et décentralisé, en partenariat avec la mairie et divers sponsors, ainsi que d'autres institutions culturelles locales comme le Centre Pompidou ou le Musée Thyssen qui accueillent certains des événements (conférences, performances sonores...) programmés par l'équipe de La Casa Amarilla. Ces synergies contribuant à renforcer le dynamisme, la diversité et la richesse des propositions artistiques et éducatives dans la région. ●

INFOS :

- La Térmica : latermicamalaga.com/
- La Malagueta : cclamalagueta.com
- La Casa Amarilla : lacasa-amarilla.es et www.estivalmalaga.com/
- Musée Picasso : museopicassomalaga.org

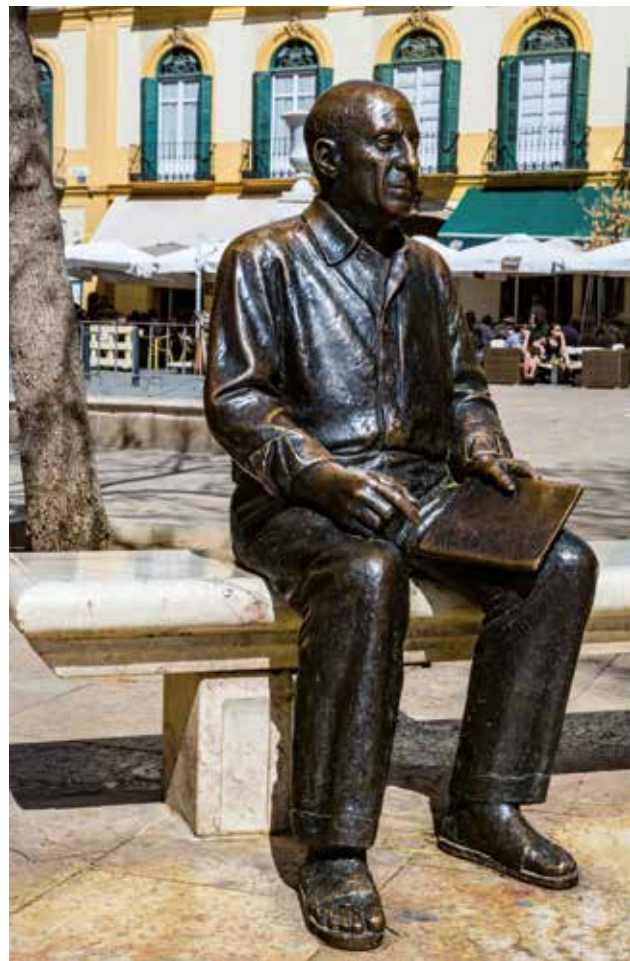
2023, ANNÉE PICASSO

Malaga, ville natale de Pablo Picasso, lui a consacré un musée en 2003, trente ans après sa disparition. Par ailleurs première institution muséale d'envergure de la ville, le lieu renferme près de 400 œuvres (peintures, dessins, sculptures, céramiques). La visite se complète par celle de la maison où Picasso a grandi, quelques rues plus loin.

De plus, cette année et une partie de 2024, sous l'intitulé « Célébration Picasso 1973-2023 », une cinquantaine d'expositions et activités connexes autour de de son œuvre et de son héritage artistique seront programmées dans le monde dont 16 en Espagne, dans des villes intimement liées à Picasso, dont bien évidemment Malaga.

INFOS :

visita.malaga.eu/fr/picasso-2023/agenda-annee-picasso-2023
et www.spain.info/picasso-2023/fr/expositions/



Pablo Picasso, statue en bronze, Plaza de la Merced, Malaga

OLIVIER HAAS, CHEF DE CHŒUR : UN MUSICIEN TOUT EN HARMONIE !

PAR SÉBASTIEN VAILLANT

Service de la Lecture publique

Olivier Haas est diplômé du Conservatoire royal de Musique de Liège (euphonium, trombone et musique de chambre) où, depuis 2002, il a intégré l'équipe pédagogique du Département des cuivres graves. Parallèlement à sa vie d'enseignant, il a intégré l'orchestre de la Défense tout en entamant un master en Direction d'orchestre à vent à l'Institut Lemmens de Louvain en compagnie de grands noms connus mondialement comme le compositeur flamand Jan Van der Roost.

Olivier Haas, quel est votre parcours, qu'est-ce qui vous a amené à la musique ?

Il s'agit avant tout d'une passion familiale ainsi que d'une sensibilisation à l'orchestre d'harmonie situé dans ma ville natale de Stavelot. Au fil des années, cette passion pour la musique et plus particulièrement l'harmonie s'est accrue ainsi que l'envie de vouloir en faire un métier. Une carrière s'est peu à peu installée. Ce qui ne m'a pas empêché d'explorer d'autres univers comme la philosophie lors de mon cursus universitaire à l'Université de Liège.

Pourquoi la philosophie, y a-t-il un lien avec la musique ?

Tout cela tient à une rencontre pendant mes études secondaires ou plutôt une

rencontre littéraire avec les œuvres de jeunesse de Friedrich Nietzsche. Ce philosophe parlait plutôt de la tragédie grecque avec des parallèles avec le monde de l'opéra. Une volonté donc de faire avant tout de la musique tout en combinant mes études universitaires avec un regard sur la philosophie et plus particulièrement sur l'esthétique de l'art. Mais en ayant toujours cette volonté viscérale de revenir à la musique.

Pourquoi intégrer un orchestre à la Défense ?

Il est très difficile de vivre de sa musique, plus particulièrement avec un instrument comme l'euphonium (tuba ténor, historiquement appelé en Belgique le petit tuba) et de pouvoir se produire de manière professionnelle. L'unique solution était un passage par la musique militaire. Ce sont les seuls orchestres d'harmonie professionnels en Belgique. Ils permettent de jouer et d'en vivre. Le parcours n'est guère aisé, il y a des auditions à présenter, des examens à réussir. La plupart des professionnels de Belgique se « frottent » à ces examens. J'ai eu la chance de pouvoir y entrer, il y a vingt-deux ans. Quatre ans et demi comme euphoniumiste solo à la Musique royale de la Marine et, depuis 2005, j'ai rejoint la Musique royale des Guides.

Avez-vous d'autres activités ?

Oui, rares sont les musiciens qui se cantonnent à une seule activité artistique. Par ailleurs, ce qui m'anime particulièrement, c'est l'enseignement ! Prendre la direction d'un orchestre amateur, c'est un peu de l'enseignement mais surtout de pouvoir transmettre ma passion de la musique auprès des musiciens amateurs en leur donnant le goût et l'envie d'en faire leur métier. J'arrive

maintenant à un âge charnière, j'ai parcouru la Belgique, surtout du côté flamand de notre pays, ainsi que d'autres contrées. Il est vrai que la direction d'orchestre devient un élément essentiel dans mon parcours professionnel. Pouvoir me poser devient primordial pour mon équilibre familial.

Vous êtes plus sollicité en Flandre qu'en Wallonie ou à Bruxelles ?

Je fais partie de l'orchestre de la Musique royale des Guides et nous sommes très inquiets de constater que la majorité des concerts se font à l'étranger ou en Flandre et que cet orchestre n'est plus ou très peu engagé en Wallonie. La culture des instruments à vent reste plus forte et vivace en Flandre. Il existe encore là-bas une culture de compétition entre les orchestres de fanfare, harmonie ou encore brass band.

Il y a donc plusieurs types d'orchestres ?

L'orchestre d'harmonie regroupe la famille des bois, la famille des cuivres et la famille des percussions. Il y a ensuite l'harmonie-fanfare formée de saxophones, de cuivres et de percussions. Quant au brass band, il est composé de cuivres doux et de percussions. D'où l'acronyme HAFABRA. Il est vraiment important de préciser qu'une différence existe entre ces différents types d'orchestres. À l'heure actuelle, le nom « Fanfare » regroupe différents ensembles que je pourrais qualifier d'hybrides et qui ont perdu le sens de la précision de ces trois formations distinctes. Ceci étant dit, il arrive souvent qu'une harmonie rejoigne un carnaval ou toute autre manifestation dans les rues de quelques villages, ce qui permet d'ailleurs de recruter de futurs professionnels parmi la jeunesse qui aperçoit pour la première fois certains de ces instruments. ►



Olivier Haas et le chœur ©

► **Le niveau des musiciens est différent entre la Flandre et la Wallonie ?**

Comme je le mentionnais, en Flandre il existe encore une culture de la compétition qui induit donc un niveau d'exigence plus élevé. Ces compétitions d'orchestres à vent, encore très vivaces aux Pays-Bas, en Suisse ou dans les pays scandinaves (avec parfois de gros gains à la clé), permettent aux musiciens d'avoir un niveau fantastique. En Wallonie, ce niveau a vraiment une forte tendance à décliner. Il devient important de donner envie aux musiciens de se dépasser. Il est parfois difficile de diriger un orchestre regroupant des musiciens avec un esprit de compétition et d'autres qui souhaitent simplement passer un bon moment dans un groupe. Il est parfois compliqué d'allier les deux tempéraments afin d'obtenir une qualité qui permette de rivaliser avec des ensembles qui se situent de l'autre côté de la frontière linguistique. Cette pratique artistique reste un hobby, mais le hobby n'empêche pas le dépassement de soi. Fort heureusement, beaucoup de groupes essaient encore d'obtenir le meilleur résultat possible.

Voyez-vous une évolution possible du niveau des orchestres en Wallonie ?

J'ai participé pendant vingt ans au championnat national de brass band de Belgique, qui est vraiment le concours poussé à son extrême. Je ne suis pas certain qu'il faille absolument ce contexte pour rehausser le niveau.

Nous avons la chance d'avoir des fédérations qui coordonnent le travail des musiciens amateurs. Je connais plus particulièrement l'APSAM (Association pour la Promotion des Sociétés d'Art Musical) qui regroupe actuellement 67 sociétés musicales, instrumentales et vocales dans la partie francophone de la province de Liège et dans certaines communes limitrophes. Ces structures aident les ensembles à survivre plutôt que d'insuffler une vision constructive pour l'avenir des orchestres, et cela faute de moyens financiers. Je reste néanmoins très admiratif des responsables de ces organismes qui essaient de faire un maximum avec très peu de moyens. Il devient urgent de moderniser et de fédérer ces différentes structures qui coordonnent les

ensembles d'orchestres amateurs. Un peu comme la Flandre l'a fait avec la création d'un organisme fédérateur (VLAMO) qui stimule la pratique musicale. Il existe l'USM (Union des sociétés musicales) qui a comme territoire de compétence la Communauté française qui joue ce rôle mais qui, au fil des années, a pris une direction moins fédératrice. Il y a urgence de créer un organisme cohérent qui permettra de retracer une certaine ligne de conduite, en collaboration avec les académies de musique, pour aider toutes ces structures de musiciens amateurs à survivre. Je ne parle même pas ici du niveau d'exigence à atteindre pour les musiciens mais juste d'avoir la possibilité d'acquérir les instruments qui sont souvent très onéreux.

Et dans les grandes villes, existe-t-il encore des orchestres à vent ?

C'est un problème immense, cette culture a réellement fui les villes importantes. À une époque, il existait encore des orchestres d'harmonie pour tous les corps de métiers (par exemple pour la poste, la Stib, etc.). Cette tradi-

tion s'est complètement perdue dans les villes, peut-être à cause d'une vie associative qui est moins présente à notre époque ? Je vis à Stavelot et je suis donc très actif dans l'Est du pays. C'est une région où il y a un folklore, des carnavaux et d'autres types d'événements qui font que les orchestres restent très présents même s'il y a une tendance à évoluer vers une musique de type « animation ».

Il y a peut-être une trop grande diversité culturelle dans les villes pour faire vivre les orchestres d'harmonie ?

C'est assez intéressant que vous me parliez de ça. En plus de mes activités professionnelles, je dirige le brass band de Xhoffraix à Malmedy et la ville de Verviers fait appel à nous dans l'optique de réimplanter une certaine culture de société musicale dans les rues à certains moments de l'année. Je suis d'accord avec vous, la diversité culturelle rend l'accès à cette culture plus difficile. Je suis demandeur de trouver un lieu qui permettrait justement de faire coexister les différentes communautés et de créer de vrais échanges entre celles-ci. Je suis convaincu qu'il faut essayer de rassembler de temps en temps des ensembles différents, ensembles de communautés immigrées avec des ensembles de la culture locale. Cette diversité devient le terreau belge, il faut le voir comme une grande opportunité.

Avons-nous la chance en Belgique d'avoir des compositeurs pour orchestres à vent connus et reconnus ?

Nous avons la chance d'avoir en Wallonie certains compositeurs importants comme André Waignein, malheureusement décédé il y a quelques années. Il a défini les grandes lignes de l'orchestre d'harmonie. Ou encore Alain Crepin, qui a écrit de nombreuses pièces. Plus récent et moins connu, nous avons aussi Benoît Chantry qui écrit, selon moi, très bien pour orchestre d'harmonie.

Mais nous avons aussi la grande chance, en région liégeoise, d'avoir un



Adams TubaKwartet ©

éditeur (HAFABRA Music) qui réalise un travail exceptionnel avec son équipe dans l'enregistrement, l'arrangement et la diffusion du répertoire pour orchestre d'harmonie.

J'ai lu que vous avez pu collaborer avec la firme d'instruments Adams ?

Les instruments qui ont permis de mettre la firme Adams sur le devant de la scène mondiale étaient les percussions. En 2008, la firme a décidé de développer leur gamme d'instruments avec les cuivres et ils sont venus me proposer de collaborer avec eux à la création de ces instruments. Je l'avais un peu occulté de ma mémoire mais, pour un instrumentiste, c'est un peu la consécration !

Le mot de la fin

C'est la notion de partage ! Partager cette passion est pour moi la base de ma vie professionnelle. Que ce soit auprès des musiciens amateurs ou en allant à la rencontre de collègues à travers le monde, cette notion reste le moteur principal de ma carrière. ●

INFOS :

<https://www.royalbands.mil.be>

<https://www.hafabramusic.com>

<http://www.bbxx.be>

<http://uniondessocietesmusicales.be>

Pour écouter Olivier Haas, rendez-vous sur la plateforme Spotify

MAËLLE DELAPLANCHE, CURATRICE : « L'ART EST UNE PLUS-VALUE POUR LA SOCIÉTÉ »

PAR DIDIER ZACHARIE

journaliste

L'art, de l'autre côté du miroir... Diplômée en bachelier de La Cambre, Maëlle Delaplanche est commissaire indépendante et membre effective au titre d'experte en diffusion d'œuvre d'art à la commission consultative des arts plastiques en Fédération Wallonie-Bruxelles.



Maëlle Delaplanche ©

En tant que curatrice, elle s'est donné pour mission de présenter l'œuvre de nombreux artistes (Nicolas Bourthoumieux, Tatiana Wolska, Arnaud Rochard, Priscilla Beccari...) tout en développant ses propres projets d'expositions. Citons « Les Interstices » en 2016, créée autour d'un cycle de six propositions nomades dans divers lieux de la ville de Bruxelles, « Tell Me More About You » en 2019 et « Inside-Out » avec le projet « Art Cares Covid » aux Musées royaux des Beaux-Arts pour venir en aide aux artistes durant la pandémie. C'est dans le même but qu'elle a cofondé la Fédération des Arts plastiques, structure qui représente les artistes auprès des pouvoirs publics et instances politiques afin qu'ils puissent vivre de leur travail.

Vous êtes née à Niort. Qu'est-ce qui vous a amenée à Bruxelles ?

Oui, je suis française. Je suis même d'origine bretonne. Ce qui m'a amenée à Bruxelles, ce sont mes études d'art à La Cambre. Je viens d'une famille scientifique, ça n'a pas forcément été simple d'annoncer que je voulais faire un BAC littéraire option Arts plastiques. Après un an à Paris où je me tournais vers

le design, un peu malgré moi, une de mes profs m'a dit : « Vu ton dossier, tu dois aller dans les Beaux-Arts ». Je suis donc arrivée à La Cambre en atelier Dessins où j'ai passé une première année révélatrice.

C'est-à-dire ?

Je touchais à des sujets pas évidents : la folie, notamment. Et j'ai vu qu'être artiste, c'était une mise à nu. La deuxième année était encore plus difficile parce que j'ai voulu aller au-delà du dessin : j'ai commencé à utiliser le plexiglas, des projets en collages, en gravures, etc. Et puis, il y a eu un moment assez important. Grâce à Catherine Warmoes, professeure et aujourd'hui cheffe d'atelier de l'option Dessin, on a eu l'occasion de participer à un *workshop* dans un home à Bruxelles, le Val des Roses. C'était du travail en équipe et du partenariat avec une association et j'ai adoré. Je n'avais plus qu'une envie, c'était de travailler avec d'autres personnes et de pouvoir montrer mon travail dans un lieu autre qu'artistique, une station de métro. Je me suis rendu compte que je pouvais toucher d'autres personnes qu'un jury d'école et ça a été un déclic. Quand j'y réfléchis, cette année m'a poussée à devenir curatrice.

Pourquoi ?

Parce qu'avec ce projet j'ai accompagné, tous les mardis pendant un an, un monsieur qui avait Alzheimer. Il y a eu une rencontre assez magique. J'ai découvert que ce monsieur était photographe et j'ai apprivoisé l'artiste qui était en lui. Chacun dans notre travail, on avait cette relation à la mémoire. La photo, c'est aussi le souvenir. Quand je suis entrée dans sa chambre, j'ai vu une photo sur le bord de la fenêtre, je l'ai mentionnée et ce monsieur, Raymond Van Lancker, aujourd'hui décédé, m'a raconté toute sa vie. Il était assureur dans sa vie professionnelle, mais il adorait la photo. Il a ouvert un tiroir et il y avait un appareil, des photos qu'il avait prises... Ce qui est beau, c'est que j'ai réanimé toute sa mémoire.

Ça signifie que, dans l'art, il y a un aspect psychologique, mais aussi social...

Un aspect relationnel, oui. C'est aussi le regard qu'on pose sur le travail de quelqu'un. J'avais envie de l'aider à se reconnaître en tant qu'artiste et faire reconnaître son travail. Et, fondamentalement, c'est le travail d'un curateur. Mais je ne m'en suis aperçue que plus tard.



Exposition Corps à coeur de l'artiste Priscilla Beccari à la Belgian Gallery (c) Isabelle Arthuis 2022

Comment êtes-vous passée d'artiste à curatrice ?

J'ai terminé La Cambre, mais je sentais que mon travail plastique n'avait plus de sens. J'étais déjà ailleurs. Je me questionnais sur le monde des galeries et je me suis rendu compte qu'on ne disait rien de tout cela. Tout l'aspect concret, économique, on n'en parlait pas à l'école. En sortant, je fais un stage dans une galerie, puis je deviens assistante de Fabrice Samyn. J'aide à la confection des œuvres, à l'organisation et je deviens *studio manager*, c'est-à-dire que je gère les commandes, les expos... J'apprends sur le tas. Alors, vers 2015, je deviens curatrice.

Curatrice, commissaire, quelle différence ?

Commissaire, il y a un rapport plus institutionnel en lien avec les musées. On fait la classification des œuvres, il y a un rapport à leur conservation. Alors

que curatrice, ça vient de l'anglais *curator*, il y a cette notion de *care*, de prendre soin. C'est plus mon domaine : je prends soin du travail des artistes. Quand je fais une visite d'atelier, j'essaie de comprendre qui est l'artiste, d'où il vient, que représente son travail.

Vous faites le lien entre le monde intérieur d'un artiste et le monde extérieur ?

Oui, c'est ça. Marcel Duchamp disait qu'une œuvre n'existe pas quand elle est en atelier, mais seulement en exposition. On va dire que je permets d'accoucher ce que l'artiste veut faire émerger. Quand il a fini la création, je mets son travail en scène. J'écris aussi des textes pour le présenter. Je trouve le bon endroit où exposer son œuvre afin de la mettre en valeur. Et au-delà de ça, je produis des expositions. En 2016, je me suis lancée en développant un projet qui s'appelait « Les Interstices ».

De quoi s'agissait-il ?

L'idée était de sortir des galeries pour présenter des œuvres dans un entre-deux entre l'espace artistique privé et l'espace public. On avait un partenariat avec six lieux de Bruxelles. Il s'agissait aussi de faire bouger la ligne de certains artistes. Ça m'a permis de voir l'envers du décor et de comprendre comment fonctionne le monde de l'art, notamment en fondant une asbl pour avoir une structure juridique.

Et comment ça fonctionne, concrètement ?

C'est beaucoup de recherches de subsides, notamment auprès de la FWB, mais pas uniquement. De nombreux artistes viennent de l'étranger, donc j'essaie d'avoir le soutien des ambassades. Pour l'exposition aux Ateliers Mommen avec Tatiana Wolska, on a eu le soutien de l'Institut polonais. Pour le

- projet « Art Cares Covid » en 2020, on a cofondé une plate-forme qui est devenue une expo. Pierre-Yves Desaive, conservateur pour l'art contemporain, a tenté un coup de poker en proposant à Michel Draguet une exposition d'art contemporain de jeunes artistes au Musée des Beaux-Arts. Et ça a marché. On a obtenu un budget par le musée. Il s'agissait d'un projet social pour soutenir les artistes émergents pendant la pandémie, car rien n'était fait pour les aider.

On a le sentiment que, dans le monde de l'art, il y a cette idée que plus c'est ancien, plus ça a de la valeur. En somme, les artistes sont concurrencés par les morts. Comment on arrive à se faire une place en tant que jeune artiste ?

Il faut essayer de convaincre les galeries de travailler avec de jeunes artistes. La Belgian Art Gallery, par exemple, qui avant n'exposait que des peintres modernes, donc des morts, travaille depuis deux ans avec des artistes contemporains. J'aide les artistes de cette façon. Priscilla Beccari a intégré la Belgian Art Gallery, Arnaud Rochard a été en résidence à la Casa de Velasquez à Paris. Mais c'est vrai que ce n'est pas évident. J'essaie de trouver plus de financements parce qu'on n'a pas assez de soutien. On a de l'aide, mais ce n'est pas suffisant. Un atelier, c'est un loyer conséquent.

Vous êtes passée derrière l'œuvre. Cela a-t-il changé votre vision du monde de l'art ? A-t-il en quelque sorte perdu de sa magie ?

Non, au contraire. Le Covid a marqué quelque chose en moi : j'ai ressenti le besoin de militer pour qu'il y ait plus de soutien pour les artistes et pour que la culture soit vraiment considérée comme un secteur essentiel. Ce n'est pas normal que la culture se soit retrouvée comme une variable d'échange. C'est en ce sens que j'ai voulu mettre sur pied cette Fédération des Arts plastiques. Il n'y avait aucune structure au niveau

des arts plastiques, alors qu'en audiovisuel ou en musique, c'est plus développé. En France, c'est plus organisé. Il y a le collectif La Buse, par exemple, qui a réussi à obtenir pour les artistes un salaire minimum, des barèmes... C'est ce qu'on essaie de mettre en place petit à petit. Mais à côté de ça, je continue mon travail de curatrice parce que c'est important de développer des projets.

L'art contemporain peut parfois être vu comme déconnecté de la société. Qu'en pensez-vous ?

Personnellement, je vois l'art comme une vraie plus-value. Mais c'est vrai que le milieu de l'art contemporain peut effectivement être replié sur lui-même et faire penser qu'économiquement tout va bien, vu l'image relayée par les médias avec les ventes aux enchères. C'est un problème des arts plastiques. C'est pour ça qu'on essaie de fédérer autour de nous tous les acteurs de ce milieu : artistes, curateurs.trices, critiques, artist-run spaces... C'est avec ces acteurs que l'art vit. Je pense que l'art pourrait bénéficier de se tourner vers l'espace public. En tout cas, la vocation de l'art, c'est de questionner le monde, d'apporter un message. Chacune de mes expositions apporte un message, une réflexion sur la société : en 2022 avec l'artiste Moni Wespi pour l'exposition « Liquify: Human-Nature » dans l'espace Quartier à la station de métro Bourse-Grand-Place ; « Tell Me More About You » aux Ateliers Mommen en 2019 allait dans ce but. Parce que l'art implique le social, une pensée, ce n'est pas juste une réflexion esthétique ou intellectuelle. Ce n'est en tout cas pas mon choix, à moi. Je pense que l'art est avant tout subjectif et fait écho à la société, à ce qui fait un individu. L'artiste est un peu une excuse pour parler des sujets de société. Mais il la fait vivre. C'est pour ça qu'il y a plus de vocation à ce que l'art soit présenté dans des lieux ouverts, comme les biennales, les festivals, etc. Je crois beaucoup à la notion d'art public. En fait, on peut exposer partout, mais il faut se rendre compte de la synergie entre l'œuvre et le public.

Quand on voit de jeunes militants écologistes jeter de la soupe sur les tableaux de Van Gogh dans les musées, qu'est-ce que ça dit de notre vision de l'art ?

C'est exactement ça. Quelle vision a-t-on de l'art ? C'est un très bon exemple. Moi, ça m'a révolté. On utilise ça parce que l'art est vu comme élitiste. Que ce soit Van Gogh ou un autre... Mais on ne se rend pas compte que ces artistes ont permis des réflexions sur le monde, ont fait percoler d'autres artistes qui posent de nouvelles questions. On oublie cela. On oublie que Peggy Guggenheim est devenue galeriste à l'époque de la Seconde Guerre mondiale pour sauver les artistes et les œuvres durant le conflit. Elle a déménagé à Londres et a ouvert une galerie et c'est comme ça qu'elle a commencé, parce qu'elle ne pouvait pas imaginer que toutes ces œuvres allaient se perdre ou être détruites. L'art est une plus-value dans la société. Une société sans art n'aurait aucun sens pour moi.

En fin de compte, vous avez beaucoup de casquettes que vous portez de l'autre côté de l'œuvre. Ça ne vous manque pas d'être artiste ?

Non. Je n'ai pas complètement abandonné la création. Je me suis récemment mise à la céramique, mais c'est avant tout pour mon plaisir. J'ai compris que j'avais plus vocation à travailler avec les autres et à permettre aux artistes d'émerger. Et je trouve ça plus galvanisant que mon travail d'artiste. C'est aussi une question d'ego, sans doute. Même si, dans le fond, je garde une âme d'artiste. ●

DES PAS LÉGERS SUR LA NEIGE

PAR BENOIT van LANGENHOVE

musicologue, administrateur du Festival Ars Musica

Kaija Saariaho

Kaija Saariaho: 70 Years

Artistes variés

Ondine © 2022

La compositrice finlandaise Kaija Saariaho a fêté en octobre dernier ses 70 automnes. À cette occasion, Ondine publie un CD regroupant un parcours de la musique de cette figure majeure de la musique contemporaine européenne. Seuls manquent ses opéras dont le dernier, *Innocence*, créé en juillet 2021 au Festival d'Aix-en-Provence a été salué comme un chef-d'œuvre de l'opéra de XXI^e siècle. Installée à Paris pour profiter des moyens techniques offerts par l'IRCAM, Kaija Saariaho mélange dans son œuvre musique acoustique et électro-acoustique dans un style personnel, lumineux et poétique où les transformations de timbres et d'harmonies jouent un rôle essentiel.

César Franck

Symphonie en ré – Le Chasseur maudit

Frankfurt Radio Symphony Orchestra,

Alain Altinoglu

Alpha © 2022 & © 2023

Il fut un temps où les grandes baguettes du temps inscrivait volontiers à leur répertoire la *Symphonie en ré* de César Franck. La discographie alignait les noms prestigieux de Wilhelm Furtwängler, Charles Munch, Lorin Maazel ou Carlo Maria Giulini. Puis, les nouvelles générations délaissèrent cet ultime chef-d'œuvre du compositeur franco-belge. Il n'y eut bientôt plus que l'orchestre de sa ville natale, Liège, avec Louis Langrée et Christian Arming pour entretenir haut la flamme franckiste. Mais voici qu'à l'occasion du bicentenaire, le directeur musical de La Monnaie, Alain Altinoglu, sort, à la tête du second orchestre qu'il dirige, une version pleine de vie qui revivifie l'écoute de la *Symphonie*.



► **Mette Henriette**

Drifting

ECM © 2022 & © 2023

En 2015, les débuts, chez ECM Records, de la saxophoniste et compositrice norvégienne Mette Henriette ont été très remarqués : elle était la première artiste à pouvoir ouvrir sa discographie avec ce prestigieux label par un double album composé de musique pour son trio (saxophone, piano et violoncelle) et petit ensemble. Le wonderboy de la baguette classique, Klaus Mäkelä a dirigé sa pièce pour orchestre *This too*, une peinture d'un paysage mystérieux et venteux, avec l'Orchestre philharmonique d'Oslo. Son deuxième album sort enfin avec un nouveau trio, où l'extraordinaire violoncelliste australienne Judith Hamann remplace Katrine Schjøtt, mais où reste le pianiste suédois Johan Lindvall. Dans un mélange de jazz et de musique contemporaine, Henriette nous conte les vastes espaces de son pays, la douce brise froide d'un ciel serein dans *Drifting* ou le bruit de la banquise arctique dans *Solsnu* (Henriette est originaire du peuple sani dans le nord de la Norvège). Les 15 titres baignent souvent dans des atmosphères aériennes, sereines où chacun s'écoute avec attention tout en distillant une variété d'effets inouïs. Des jeux de textures et d'harmonies obtenus simplement par trois instruments : c'est aussi ludique à écouter que fascinant : une artiste à suivre.

Gaz Coombes

Turn the car around

Hot Fruit – Gaz Coombes Ltd © 2022 & © 2023

Le vent du Britpop souffle de nouveau sur les Îles Britanniques. L'été dernier, Liam Gallagher, Blur et Pulp ont remporté d'immenses succès lors d'énormes concerts en plein air. Mais tout le monde n'a pas fait ce plongeon dans la nostalgie des années 1990. Oasis ne s'est pas reformé et Suède a mis l'accent sur son 9^e album plutôt que de passer en revue les albums des origines. Supergrass s'est à la fois offert un petit tour dans les festivals nostalgiques et son chanteur solo Gaz Coombes a réalisé son quatrième album solo, *Turn the car around*. Contrairement à ses albums précédents qui ressemblaient beaucoup à un travail de home studio, avec un son Krautrock construit autour de synthés et de boîtes à rythmes, ce dernier album fait plus écho au terrain de jeu de Supergrass, mais avec une nuance de taille. Maintenant mari, dans la quarantaine et père de deux enfants, Gaz Coombes propose un ensemble de chansons plus mûres et réfléchies, celles d'un auteur dont les réflexions sur le monde qui l'entoure illustrent une maturité de plus en plus profonde. Ce n'est pas l'acquisition d'une sagesse, mais plutôt la confiance d'admettre, à la merci des circonstances changeantes, de ne pas avoir peur de poser des questions dont vous n'avez pas toutes les réponses.

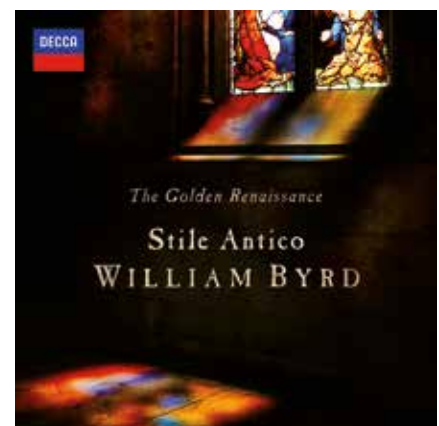
William Byrd

The Golden Renaissance – William Byrd

Stile Antico

Decca © 2021 & © 2022

L'ensemble vocal britannique Stile Antico s'est associé à Decca Classics pour trois enregistrements célébrant les anniversaires de trois maîtres majeurs de la Renaissance. Le premier de la série célèbre la musique de Josquin des Prez, dont le 500^e anniversaire de la mort a été célébré en 2021. Les albums suivants marquent le 400^e anniversaire de la mort de William Byrd (2023) et le 500^e anniversaire de la naissance de Palestrina (2025). Le programme du CD consacré à Byrd se concentre sur la musique des dernières années du compositeur. Le royaume était en pleine instabilité religieuse avec la réforme d'Henry VIII et la résistance d'une frange de seigneurs catholiques. Cette musique fut probablement écrite pour des services catholiques clandestins, y compris son intemporelle *Mass for Four Voices* et ses exubérants *Propers for the Feast of the Assumption*. Plusieurs « Sacred songs » en anglais et en latin complètent le CD. Face à l'enregistrement du chœur massif du King's College Cambridge, le petit ensemble de Stile Antico est plus proche de la vérité historique d'une chapelle privée où les circonstances obligeaient l'utilisation de voix de femmes. Magnifiquement chanté et enregistré, ce petit bijou ouvre fièrement cette année de commémoration. ●



L'ÉCOLE POUR TOUT LE MONDE

PAR PHILIPPE DELVOSALLE
 rédacteur à PointCulture

Parmi des dizaines de documentaires traitant de l'enseignement et de la pédagogie, voici un choix de trois films récents abordant l'école secondaire en Fédération Wallonie-Bruxelles – dans des cadres géographiques, sociologiques et pédagogiques très contrastés.



**SECTION PROFESSIONNELLE -
 UNE ANNÉE EN IMMERSION À
 L'ATHÉNÉE DE LA RIVE GAUCHE
 À BRUXELLES (SAFIA KESSAS ET
 JOËL FRANKA, 2018)**

Safia KESSAS et Joel FRANKA - Section professionnelle

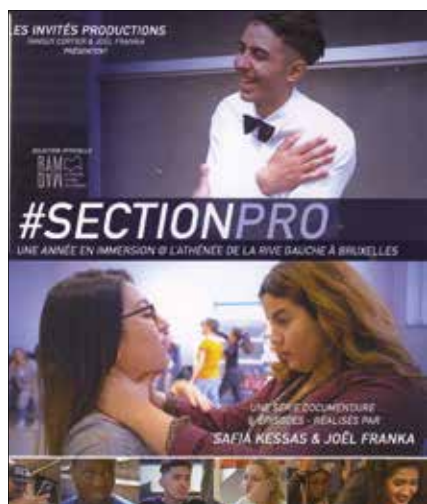
Filmé au nord de Bruxelles, à la limite de Laeken et de Molenbeek, ce feuilleton documentaire de 8 épisodes de 26 minutes réussit le pari de plonger au long cours, tout au long d'une année scolaire, dans la ruche d'une école professionnelle de cinq cents élèves. Il y

a peu de place ici pour une théorie pédagogique de haute voltige, les efforts – indéniables – du corps professoral semblant se focaliser sur un autre cœur de cible : préparer ces jeunes à un métier (mécanicien, coiffeuse ou coiffeur, esthéticienne, ébéniste, cuisinier, etc.) et leur enseigner à la fois des gestes précis et une certaine clairvoyance dans leur attitude professionnelle (par exemple, ne pas laisser repartir du garage une famille dans une voiture qui risque de sortir de route deux cents kilomètres plus loin sur la route des vacances).

Très stricte dans ses règles de discipline, notamment en termes d'horaires et de gestion des allées et venues (ce qui ne va bien sûr pas sans tensions ni tentatives de mutinerie), l'athénée n'en est pas moins ouvert au monde extérieur. En premier lieu parce que les élèves ne le fréquentent que deux jours par semaine, passant les trois autres journées en stages et apprentissages dehors, dans la ville, et parce que des spécia-

listes (grands noms de la cuisine ou de la coiffure, associations de prévention du suicide ou de la radicalisation islamiste, organisateurs de joutes verbales visant à apprendre à se défendre par l'échange d'arguments plutôt que de coups, etc.) sont régulièrement invités en son sein.

Comme de nombreuses séries télévisées de fiction, *Section professionnelle* réussit à la fois à proposer un impressionnant portrait de groupe et à faire éclore devant nos yeux de vrais personnages (tant professeurs, éducateurs, qu'élèves) que nous voyons grandir, perdre patience, sortir de route, se rabibocher, évoluer, prendre leur envol. C'est un monde clos dont les portes et les grilles se ferment et rouvrent à des heures très précises, une ville dans la ville. Mais les questions et tensions qui occupent le monde extérieur y apparaissent clairement : dureté du marché du travail, rapports et stéréotypes de genres, place de la religion, passé de migration (de leurs parents ou grands-pa-





Anne SCHIFFMAN et Chergui KHARROUBI - *L'École du changement*

- rents pour certains ; ou très récent et à la première personne du singulier pour d'autres, l'école accueillant de nombreux adolescents primo-arrivants syriens, irakiens, somaliens ou afghans pour qui l'apprentissage du français représente le premier défi).

L'ÉCOLE DU CHANGEMENT (ANNE SCHIFFMANN ET CHERGUI KHARROUBI, 2019)

Toujours à Bruxelles, à quelques kilomètres de là, à l'École plurielle maritime de Molenbeek et, de l'autre côté du canal, au lycée intégral Roger Lallemand à Saint-Gilles, des professeurs sont au début d'une nouvelle aventure et réalisent ce qui, il y a peu, n'était encore qu'un rêve à une terrasse de café ou un des multiples terrains de réflexion au sein de l'asbl Les Pédagonautes : mettre sur pied des écoles à pédagogie active dans des quartiers populaires dans le cadre d'un enseignement officiel et gratuit. Entre excitation, motivation et excès dans le don de soi (« Je suis au bout

du rouleau. Je tire, je tire et je sens qu'à un moment ça va exploser »), les enseignants mettent ici clairement l'exigence et l'expérimentation pédagogiques au centre du projet scolaire.

À Molenbeek, l'année scolaire est structurée autour d'un « plan de classe » en trois grands chapitres (L'homme et la santé, Les catastrophes naturelles dans les villes, Guerre et paix) abordés dans les différents cours. Le troisième de ces thèmes par exemple se décline en visite – en partie en néerlandais – des lieux clés de l'Occupation à Bruxelles pendant la guerre 1914-1918, en cours sur la censure de la presse par les Allemands, en leçons sur la construction et la géométrie des tranchées, etc. À Saint-Gilles, ce sont les limites mêmes entre les différents champs de savoir qui s'estompent au profit de « triplettes » (périodes de trois semaines) où des « Groupes de références » jouent la carte de la transdisciplinarité et font se rencontrer science et philosophie, ou physique, mathématiques et menuiserie (« Ce qu'on a mis en place ressemble au rêve selon lequel tout prof de phy-

sique a envie d'enseigner la loi des leviers »). Dans les moments de « Travail autonome », les plus grands élèves aident les plus jeunes.

L'organisation même des deux écoles n'est pas en reste et tente elle aussi de rompre avec une certaine « violence institutionnelle de beaucoup d'écoles [classiques], dans la manière dont les enfants ou les parents peuvent être reçus, dans la manière dont on parle d'eux, dans la manière dont les bulletins ou les messages dans les journaux de classe peuvent être rédigés ». Ici, le ton est plutôt à la bienveillance, à la responsabilisation et à la mise en place de moments et de lieux de démocratie où les enfants ont leur mot à dire et participent aux prises de décisions qui régissent la vie de l'école, apprenant au passage la prise de parole en public et l'argumentation de leurs idées. Et comme le dit un enseignant de Saint-Gilles : « On expérimente. On fait peut-être des erreurs mais on en a fait plein, des erreurs, dans toutes les autres écoles. Et depuis très très longtemps ! »

Gaëtan LEBOUTTE - *La Mauvaise Herbe*

LA MAUVAISE HERBE (GAËTAN LEBOUTTE, 2021)

Dans un cadre géographique tout différent, à Clavier, village rural de la province de Liège, Gaëtan Leboutte filme l'Alter École, un projet pilote soutenu par la Fédération Wallonie-Bruxelles et visant à accueillir des élèves en décrochage scolaire ou simplement désireux d'apprendre autrement.

Même s'il est coproduit par la RTBF, ce documentaire est le moins télévisuel des trois films présentés ici. Sa structure est plus éclatée, plus fragmentée mais d'une sauvagerie douce qui fait bien écho à l'école et aux élèves qu'il aborde. À travers l'image que le film en donne, l'Alter École est la structure où la rébellion adolescente est la plus assumée. Dans les écoles molenbeekoise et saint-gilloise de *L'École du changement*, le film donne l'impression (à tort ou à raison) que les structures consultatives et la responsabilisation des élèves maintiennent l'incompréhension et l'énervement à un niveau très bas ; à l'athénée Rive Gauche de *Section professionnelle*, les coups de gueule sont



courants mais sont immédiatement éteints par l'autorité et la discipline. À l'Alter École, les moments de parole et d'échange existent (les réunions baptisées « Agora », par exemple) mais ne permettent pas de tout régler, n'empêchent pas des moments où le ras-le-bol éclate. Et ces moments-là ont l'air de recevoir une place, de ne pas devoir

être étouffés au plus vite, mais de se régler entre professeur et élève, presque d'adulte à adulte.

Dans une école qui ressemble parfois plus à un squat (canapé défoncé, espaces autoconstruits en palettes), le film se déroule aussi sur fond de mouvements sociaux, de manifestations des « Gilets jaunes », de marches pour le climat ou contre la construction d'une « maxi-prison ». Les élèves que suit le cinéaste – en particulier Merlin, l'amoureux des plantes et des outils de jardinage, et Élie, l'amoureux des mots et des outils de langage et de réflexion – y participent très activement et impressionnent par la clarté de leurs raisonnements politiques. La question du sens à s'insérer en tant que jeunes adultes dans un monde dans lequel ils ne se reconnaissent pas les taraude particulièrement. Lors de sa dernière évaluation, après ses examens de passage de septembre 2019, Merlin – qui détestait les sciences à son arrivée trois ans plus tôt – veut maintenant devenir botaniste. Il remercie les professeurs, au bout de ce parcours compliqué, de l'avoir « aidé à [se] découvrir lui-même ». ●

NOS DROITS, NOS LIBERTÉS, ET NOS DEVOIRS, DANS LA SOCIÉTÉ

PAR BERNARD LOBET

Journaliste



Le droit ne se situe ni au-dessus ni en dehors de la société. Il en est le reflet à un moment précis de son évolution. C'est un rempart qui protège les personnes, garantit les règles du vivre ensemble et procure les conditions d'une société apaisée. Son importance n'est plus à démontrer. Ses modalités actuelles font l'objet de publications diverses. Les droits et libertés continuent à mobiliser les foules et à inspirer des œuvres très diverses.

DES HOMMES, DES FEMMES, DES LIBERTÉS

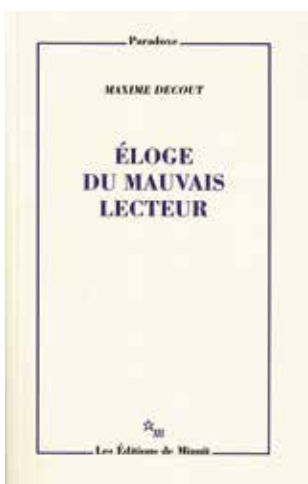
Commençons par un beau livre illustré paru chez Dalloz : *Des hommes, des femmes, nos libertés*. Les écrivains, scientifiques, artistes et politiques ont écrit l'histoire de nos droits fondamentaux. Un séminaire de 2017 avait pour ambition de révéler le dialogue fécond entre le droit et la littérature. Le présent ouvrage est le fruit de ces échanges. Il est enrichi d'illustrations dues à Elsa Oriol et au dessinateur de presse Pancho. Du droit à la justice et à la dignité humaine jusqu'aux récents droits à un environnement sain ou à l'intimité en passant par le droit à l'éducation, la liberté d'expression ou encore la liberté religieuse, les principaux thèmes ayant trait à la justice sont évoqués

et représentés par des figures illustres (de Montaigne et Montesquieu à Michel Serres et Norbert Elias en passant par Hannah Arendt, Simone Veil ou Élisabeth Badinter, entre autres). Des encadrés présentent des auteurs, des textes, des notions, des affaires emblématiques. La lecture de cette synthèse fait ressentir à la fois la force et la fragilité des droits conquis jusqu'à présent.

LECTURES DE FAITS DIVERS

La justice a notamment pour objet de s'occuper des crimes et des délits qui constituent ce que les journalistes ont coutume d'appeler des faits divers. Un regard sur la presse, du XIX^e siècle à nos jours, permet de se rendre compte de l'évolution de la société. Sous le pseudonyme de Roy Pinker, un fait-diversier imaginaire inventé par le journal *Détective*, une trentaine d'universitaires, de journalistes et d'écrivains ont entrepris de décrire de petits faits révélateurs de cet imaginaire social qui passionnait tant l'historien Dominique Kalifa (1957-2020). Le livre très distrayant *Faits divers et vies déviantes* lui est dédié. Nombre de ses sujets de prédilection (la Belle Époque, les marginaux, le bague, les bas-fonds, l'érotisme, le sensationnalisme)

sont abordés avec style : certains contributeurs se sont transformés en détectives, d'autres en écrivains, d'autres encore en policiers. Tous les textes partent de coupures de presse : « le petit Jean, mangé par un cheval », « un coupeur de nattes au Trocadéro », « suites terribles de la lecture des romans »... On reconnaîtra aussi quelques marottes de D. Kalifa : l'attention aux mots et à l'imaginaire qu'ils véhiculent, le goût pour le document de presse, l'intérêt pour toutes les formes d'enquêtes et la passion du jeu. Les contributeurs de ce passionnant recueil sont-ils de « mauvais lecteurs » au sens défini par Maxime Decout dans son *Éloge du mauvais lecteur* ? C'est vraisemblable puisqu'il ne s'agit pas de se méprendre sur le sens d'un texte ni de commettre des contresens mais de donner à sa subjectivité une place prépondérante et de quitter ce que l'auteur du texte avait prévu. Le fait de se laisser envahir par ses passions, de laisser flotter son attention permet de réinventer ce qu'on lit, loin d'une interprétation objective, patiente, ordonnée. La lecture buissonnière, le nez au vent, devient alors, pour reprendre l'expression de Michel de Certeau « une sorte de braconnage qui permet à l'homme ordinaire de se soustraire aux exigences de l'organisation sociale ».



UNE CERTAINE IDÉE DE LA JUSTICE

Demandons-nous maintenant avec Bruno Dayez : quelle justice pour les victimes ? Dans *Réparer ou punir*, l'avocat au barreau de Bruxelles et chercheur associé à l'Université Saint-Louis s'interroge sur le sens et les limites de la punition qui est la raison d'être de la justice. Selon lui, notre système actuel ne rend pas plus justice aux coupables qu'aux victimes car il ne prévoit aucun espace pour reconnaître sa faute et n'accorde aucune prime à l'aveu. Il condamne « à des peines qui, telles qu'elles sont subies, amènent les condamnés à se considérer comme victimes ». Bruno Dayez regrette qu'il n'y ait pas de dialogue (dans des conditions sécurisées) entre coupable et victime. Selon lui toujours, il ne faudrait pas confondre punition et réparation. Un châtement exemplaire suffit-il à dédommager les victimes ? Une souffrance peut-elle en abolir une autre ? Telles sont les réflexions d'un avocat expérimenté (40 ans de barreau) qui en appelle à un « humanisme pénal ».

Une autre réflexion juridique est menée par Geoffrey Grandjean, professeur de science politique à l'ULiège. Dans *Pour une commune justice*, il montre que nous vivons dans une société où règne la culture du droit, à savoir « une culture qui vise à penser le vivre ensemble à travers l'unique prisme des droits individuels ». Il prend comme exemple la réaction de certains étudiants apprenant qu'ils ont échoué et qui estiment pouvoir bénéfi-

cier d'un droit à la réussite. Depuis une quinzaine d'années, ajoute-t-il, les professeurs doivent tout justifier au regard des droits de l'étudiant. D'une manière générale, les citoyens n'hésitent plus à se tourner vers les cours suprêmes pour obtenir la satisfaction d'une série de revendications. L'auteur plaide pour une « commune justice » apte à faire se rencontrer les intérêts individuels des citoyens et l'intérêt collectif garanti par les juges des cours suprêmes. La citoyenneté se construirait alors dans le débat d'idées et le dialogue, dans une sorte d'agonisme, c'est-à-dire une forme de conflit où un groupe cherche à obtenir une position dominante mais en reconnaissant l'existence de l'autre. Ce concept se distingue de l'antagonisme par la volonté de ne pas exclure l'adversaire. La valeur prédominante dans le propos de Geoffrey Grandjean est l'égalité.

HISTOIRES DE LA FINANCE ET DE LA PAUVRETÉ

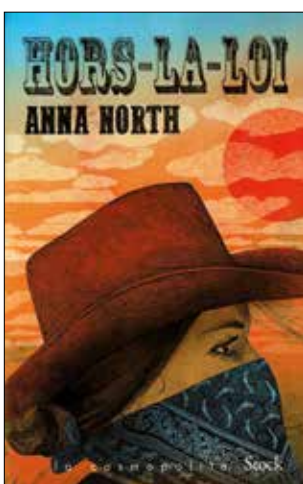
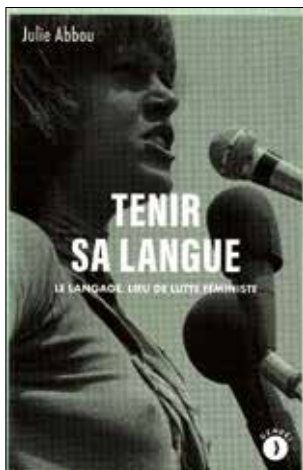
La meilleure expression des inégalités et des injustices semble venir de la finance internationale : telle est la conviction d'Henri Houben, docteur en économie. Dans *Le monde malade de la finance* ?, il rappelle l'importance croissante de la finance depuis le XIX^e siècle et son rôle dans beaucoup de malheurs du monde. En fait, le point d'interrogation du titre est superflu. La conclusion du membre d'Attac est qu'il faut se débarrasser de la finance mondiale qui n'est que l'aboutissement logique

et nécessaire du capitalisme. Comment s'y prendre ? En défendant l'existence de plusieurs banques publiques de dépôt, en promouvant un secteur financier exclusivement étatique, bref, en changeant fondamentalement de société. Un objectif inatteignable à court terme concède H. Houben, qui s'empresse de souligner que le système capitaliste est invivable. Et pourtant, les vies pauvres ne sont pas de pauvres vies, affirme Guillaume Le Blanc, dans *La solidarité des éprouvés*. Cette histoire politique de la pauvreté entend de ne plus la décrypter par la seule grille de l'économie, de l'aisance matérielle et du travail. Le professeur de philosophie sociale et de droit entend de décrire l'ensemble des tentatives de donner forme à un droit à l'existence par celles et ceux qui n'ont pas grand-chose. Un éclairage sur la justice sociale en ressort puisque les pauvres font l'expérience de la solidarité à travers les épreuves qu'ils endurent. C'est par le style de vie qu'elle incarne, à savoir la sobriété, que la pauvreté peut aussi être une source d'inspiration pour l'humanité actuelle.

LUTTES FÉMINISTES

Le droit au sexe d'Amia Srinivasan est un examen historique de la politique et de l'éthique du sexe. Il a pour sous-titre : *Le féminisme au XXI^e siècle*. L'autrice rêve de sexe plus libre et d'un autre monde, au-delà du paramètre étroit du consentement, qui a servi de cadre pour parvenir à la justice ▶





► sexuelle depuis le mouvement #MeToo. La spécialiste de la théorie féministe réfléchit sur ce qu'est devenu le sexe à l'ère d'internet et prend au sérieux son rapport avec la race, la classe, le handicap, la nationalité et la caste. Une bonne partie de la pensée féministe anglophone dominante est ici critiquée. Pour la philosophe, la libération sexuelle des années 1970 ne signifie pas que la sexualité contemporaine soit définitivement libre. Ce serait méconnaître l'importance de la dimension égalitaire de la sexualité. Or, dans la perspective féministe qui est celle d'Amia Srinivasan, seul l'horizon de l'égalité garantit la liberté. Les situations décrites dans son livre se sont produites aux États-Unis, au Royaume-Uni mais aussi en Inde. Il est un autre lieu de lutte féministe : le langage. Dans *Tenir sa langue*, Julie Abbou rappelle que le langage sert à catégoriser le monde. Elle considère la langue « comme un lieu de lutte, où s'affrontent des lectures du monde ». L'autrice critique au passage l'écriture dite « inclusive », cette « dernière arnaque en date » pour désamorcer les revendications égalitaristes. Elle considère que la normalisation de cette pratique lui enlève sa force politique. Car la « pratique politique de la grammaire » qu'elle appelle de ses vœux consisterait plutôt à viser l'émancipation que l'inclusion.

LA FICTION DÉNONCIATRICE

Deux romans pour terminer. Le premier porte un titre provocateur : *Dénoncez-*

vous les uns les autres. Benoît Duteurtre y pratique l'humour noir. Il s'agit, comme il le dit lui-même, d'une sottise, à savoir une allégorie de la société, une farce à caractère satirique. Dans son roman, les amateurs de viande doivent abattre eux-mêmes leur nourriture, une brigade rétroactive fouille dans le passé de tout un chacun, des confessions publiques sont exigées des complices d'éco-cide. Quant à la loi « dénoncer et protéger » inventée par Duteurtre, elle a pour objectif de libérer la parole sur des sujets tabous comme le sexisme, le racisme ou les crimes contre l'environnement. Dans le chapitre 7, on lit ceci : « Les gens n'auront plus peur et sauront que dénoncer n'est pas seulement un droit, mais un devoir et un acte de courage. Ceux qui préfèrent entretenir le silence s'exposeront à l'accusation de complicité. » Glaçant n'est-ce pas ? Franchissons l'Atlantique et remontons au XIX^e siècle pour faire connaissance avec un personnage inventé par Anna North dans un western au féminin intitulé *Hors-la-loi*. À dix-sept ans, Ada a épousé le garçon qu'elle aime, mais des mois passent et elle n'arrive pas à tomber enceinte. Dans une ville du Texas où les femmes stériles sont perçues comme des sorcières, les rumeurs et les accusations vont bon train. Ada est obligée de fuir pour protéger sa vie. Elle rejoint un groupe de femmes vivant sous leurs propres règles et devient une hors-la-loi, voleuse et meurtrière. Au passage, ce roman époustouflant brasse de nombreuses thématiques : l'identité, le genre, la race, la religion, la sexualité et la fertilité. ●

- › **Laura EL MAKKI, Nathalie WOLFF, *Des hommes, des femmes, nos libertés***, Dalloz, 2022, 200 pages, 25 €.
- › **Roy PINKER, *Faits divers et vies déviantes, XIX^e-XXI^e siècle***, CNRS Éditions, 2022, 318 pages, 24 €.
- › **Maxime DECOUT, *Éloge du mauvais lecteur***, Éditions de Minuit, 2021, 145 pages, 16 €.
- › **Bruno DAYEZ, *Réparer ou punir. Quelle justice pour les victimes ?***, Samsa, 2022, 64 pages, 8 €.
- › **Geoffrey GRANDJEAN, *Pour une commune justice***, Centre d'action laïque, 2022, 90 pages, 10 €.
- › **Henri HOUBEN, *Le monde malade de la finance***, Couleur livres, 2017, 163 pages, 16 €.
- › **Guillaume LE BLANC, *La solidarité des éprouvés : pour une histoire politique de la pauvreté***, Payot, 2022, 303 pages, 21 €.
- › **Amia SRINIVASAN, *Le droit au sexe. Le féminisme au XXI^e siècle***, PUF, 2022, 360 pages, 24 €.
- › **Julie ABBOU, *Tenir sa langue. Le langage, lieu de lutte féministe***, Les Pérégrines, 2022, 224 pages, 19 €.
- › **Benoît DUTEURTRE, *Dénoncez-vous les uns les autres***, Fayard, 2022, 184 pages, 18 €.
- › **Anna NORTH, *Hors-la-loi***, Stock, 2022, 376 pages, 23 €.

À lire aussi :

- › **Michel WINOCK, *Bienvenue au XXI^e siècle. Journal 1996-2002***, Thierry Marchaisse éditions, 2022, 497 pages, 25 €.
- › **Guillaume ERNER, *Rater est un art***, Grasset, 2022, 282 pages, 20 €.

COMPRENDRE LES INTIMITÉS

PAR CATHERINE RENSON

bibliothécaire à la Bibliothèque centrale de la Province de Luxembourg

Analyser et étudier l'intime et les intimités, autres titres de scientifiques ou de créatifs, c'est relever un défi : celui de l'accès à des informations et à des données, par nature cachées ou peu visibles. Plusieurs stratégies sont cependant possibles pour y parvenir : se concentrer sur sa propre intimité, s'introduire par immersion dans un microcosme ou accumuler, diversifier et croiser les sources d'information. Les ouvrages que cet article souhaite mettre en lumière procèdent par ces diverses formules. Ils ont en commun des approches originales qui méritent l'attention de professionnels des développements culturels.

HISTOIRE DE L'INTIME

Comme le propose la collection « À l'œil nu » du CNRS, dans des études simples et en lien direct avec les préoccupations contemporaines, *Histoire de l'intime* analyse différents espaces d'intimité, en de brefs chapitres. Il s'attache, tout d'abord, à décrire les évolutions des habitations et des foyers de la fin du XVIII^e siècle à nos jours. Les espaces domestiques déterminent, en effet, les relations sociales des occupants. Ils interdisent, limitent ou favorisent des zones et des moments personnels.

Entre la pièce unique, multifonctionnelle, le dortoir collectif et l'appartement individuel ou la « chambre à soi », les déclinaisons des intimités sont multiples. La demeure bourgeoise, le salon, la chambre conjugale, la sépulture, le carton du SDF sont autant de lieux qu'analyse Philippe Artières, historien. Il poursuit, ensuite, par une étude du corps : son hygiène, ses rapports au miroir et à l'image, ses maladies intimes, ses exhibitions, ses ornements... L'auteur évoque également les notions de privé, de secret, de confidentialité, de liberté ou de clandestinité au cours des trois derniers siècles, selon les sexes et les conditions sociales. Il s'interroge par ailleurs sur les évolutions technologiques (selfies, caméras urbaines de surveillance, domotique, etc.) qui sonneraient le glas de l'intime et le transformeraient en « extime ».

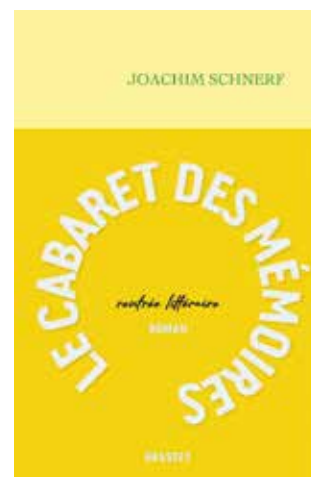
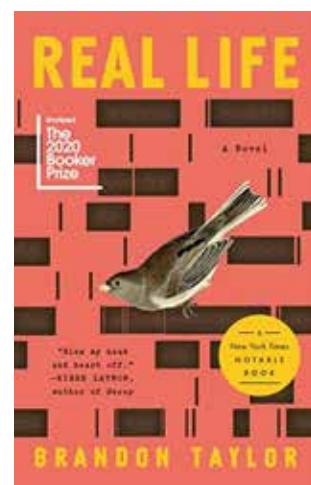
DES ROMANS : À L'ÉCOLE, DANS UN CAMP, À L'ASILE, LORS DE LA COLONISATION, DANS LA FAMILLE

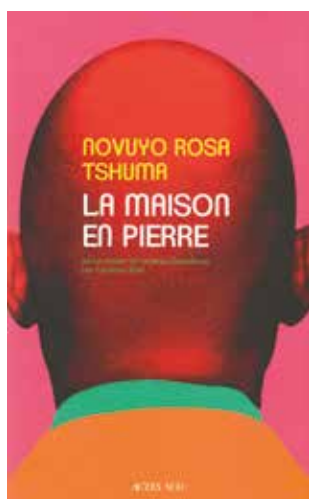
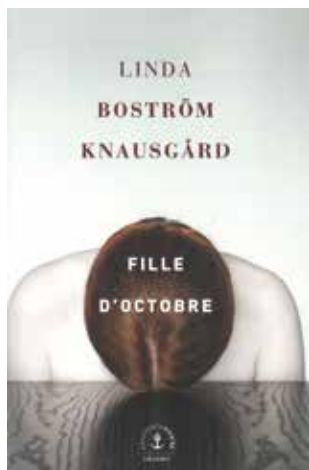
Partager avec le plus grand nombre ses histoires personnelles au moyen de techniques d'hier et d'aujourd'hui est une nécessité pour plusieurs romanciers, comme le démontrent les exemples qui suivent.

Un premier roman est souvent une œuvre dans laquelle les auteurs et autrices se donnent entièrement, dans laquelle ils et elles exposent,

sans nécessairement le vouloir ou le savoir, leur personnalité et leur identité. C'est le cas avec une nouvelle voix de la littérature afro-américaine, née à Montgomery (la ville de Martin Luther King et de Rosa Parks) : Brandon Taylor. Avec son *Real Life*, l'écrivain décrit une année scolaire dans un campus universitaire. Un étudiant en biochimie y cherche sa voie et une place. Quelques semaines après le décès de son père, il se rend sur les berges du lac où sont réunis plusieurs de ses amis. À cet instant, son regard remarque le très grand Miller. Il hésite entre « rester là et souffrir, ou sortir et se noyer ». Ce roman donne à lire, par des mots violents et durs ou par de longues descriptions scientifiques, des intimités complexes. Le texte, tour à tour, séduit ou heurte. Il renouvelle assurément le genre romanesque.

Quelles fonctions un auteur réserve-t-il à ses romans ? Joachim Schnerf, pour sa part, a choisi de confier une double mission à son dernier livre *Le cabaret des mémoires* : raconter une intimité familiale et porter le témoignage universaliste de l'ultime survivante d'Auschwitz. Alors qu'il attend la sortie de la maternité de son épouse et de son fils, le narrateur livre par bribes des souvenirs d'enfance, dans les Vosges, avec sa sœur et son cousin. Il fait également revivre les témoignages de sa grand-tante Rosa, rescapée des camps, partie après-guerre ▶





► au Texas pour y monter un cabaret sur la scène duquel elle tentait de revenir d'entre les morts. Alternant évocations intimes et personnelles, ressassements de souvenirs et scènes d'auto-dérision, l'écrivain, dans un très court roman, construit de chapitres de quelques pages, tente de passer le témoin à son nouveau-né comme aux générations d'aujourd'hui et de demain. Ainsi, lorsque Rosa se taira, lorsque sa scène s'éteindra, il ne restera personne pour raconter l'horreur. Seuls les livres continueront à faire connaître un passé que nul ne peut oublier. C'est à quoi s'est attelé Joachim Schnerf, avec sensibilité, dans son cabaret des mémoires.

Le roman autobiographique *Fille d'octobre* de l'écrivaine suédoise Linda Boström Knausgård est un texte déroutant par la violence des traitements psychiatriques dont il rend compte : « on m'a envoyé assez d'électricité dans le cerveau pour s'assurer que je n'écrirais jamais sur ce que j'ai subi ». Ce roman amène le lecteur à ressentir dans sa chair les tourments et les douleurs de la narratrice : la peur de plus être en mesure de créer et d'écrire, le chagrin d'être éloignée de ses quatre enfants. Le récit est toutefois parsemé de moments heureux, de brèves sensations douces. Il s'agit également d'une œuvre dans laquelle se logent, dans les introspections, l'espoir et un demain agréable. Un roman à découvrir aux beaux jours ou lorsque notre moral est haut et non lorsqu'octobre arrive et que les journées deviennent plus sombres...

Lecteurs francophones,

accrochez-vous ! Voici un roman historique particulièrement exotique, construit sur les méandres de l'histoire du Zimbabwe (qui signifie « maison en pierre » dans une des langues officielles de cette ancienne Rhodésie, le shona). *La maison en pierre* de N. R. Tshuma décrit le parcours tortueux d'un personnage odieux et touchant à la fois, manipulateur, qui réécrit, construit et manipule sa propre histoire ainsi que les étapes marquantes du passé de la région. Enchâssé dans un contexte ethnologique qui nous est peu connu, le fil romanesque demande une lecture attentive pour déceler les éléments déterminants dans les révélations intimes des personnages et dans leurs interactions. Un texte d'une jeune écrivaine zimbabwéenne, professeure de littérature à Boston, qui explore l'intime et revisite une histoire coloniale et postcoloniale.

Au départ, aux dires de Blandine Rinkel, il y eut l'émergence d'un titre, *Vers la violence*, et d'une volonté d'écrire une relation filiale. À ces éléments vinrent s'ajouter la volonté de décortiquer la façon dont un individu hérite de violences insidieuses et la manière dont il transforme ces violences. Insufflant des matériaux autobiographiques dans ses personnages (la jeune Lou est danseuse comme l'autrice, élevée comme elle dans l'ouest de la France...), la jeune romancière construit avec brio un kaléidoscope de scènes, belles et vraies. Avec un fond de violences intimes larvées et une analyse de leurs conséquences dans la vie sociale,

le récit progresse et emporte ses lecteurs. Il a d'ailleurs convaincu le jury d'un tout nouveau prix littéraire indépendant au sortir de l'été 2022 : le Prix Méduse.

DES ESSAYISTES : À CUBA, ET AU SRI- LANKA

L'eau de toutes parts se lit comme un roman mais n'a rien d'un roman. Il s'agit d'un recueil d'articles rédigés par le romancier et essayiste Leonardo Padura, entre 2007 et 2018, sur son travail de romancier et sur son île. Il y expose sa personnalité et ses « recettes » d'écriture. Il analyse, par exemple, son processus de création de personnages romanesques. Il insère ses préoccupations de créations littéraires dans son cadre de vie et dans son attachement à son quartier natal, situé dans la périphérie sud de La Havane. Il compare ses techniques fictionnelles à celles d'auteurs qu'il apprécie. Cet essai est unique : à la fois par son caractère universel, pleinement inclus dans la culture mondiale, et son regard très personnel, individuel. Les textes livreront toutes leurs forces aux lecteurs intéressés par le travail d'écriture et à ceux curieux de découvrir et de mieux connaître Cuba par cette voie.

L'essayiste et romancière américaine Leslie Jamison, spécialisée dans les approches autobiographiques et les essais intimistes, a rassemblé, pour Hachette Books Group et les éditions Pauvert, quatorze textes publiés antérieurement dans divers magazines. Réunis

par trois verbes (désirer, regarder, demeurer), les chapitres s'enchaînent sans lien solide, si ce ne sont les relations humaines. Une baleine solitaire évoluant entre l'Alaska et le Nouveau-Mexique ouvre le recueil. Elle nous conduira dans les cauchemars d'un jeune garçon ou sur les traces de la guerre civile sri-lankaise. Nous cheminerons dans les bidonvilles de Basse-Californie avant de participer à un mariage. D'intérêts documentaires inégaux (relevant de la psychologie, l'ethnologie, l'anthropologie, l'histoire), les textes se distinguent par leurs qualités formelles et par la vivacité de l'écriture, passant sans cesse du nombrilisme à de nobles valeurs universelles.

ENCORE DES ESSAIS : SUR LE CONFORT, ET LES SONS QUOTIDIENS...

Une année nouvelle s'ouvre avec l'espoir qu'elle nous soit plus douce et plus confortable que celle qui se termine ; c'est du moins ce que nous souhaitons aux êtres que nous aimons. Ce faisant, nous nourrissons la spirale infernale d'un confort à tout prix, au mépris de sensations, au détriment d'un développement progressif de capacités cognitives, au désavantage des écosystèmes, au grand dam de l'autonomie et de la diversité. Notre confort de vie devrait résider dans notre capacité à déléguer à la technologie toutes sortes de tâches fatigantes ou contraignantes. C'est sur ce principe que se sont développées les techniques artisanales et les technolo-

gies industrielles. Le confort d'aujourd'hui résulte, par contre, de la soumission globale de la nature par l'homme au moyen d'outils technologiques plus perfectionnés. Les individus ne se servent plus d'outils qu'ils dominant (une pince, une scie à ruban...), ils servent des machines qui sont supposées rendre des services. Dans un livre à la croisée de l'étude anthropologique et ergonomique, intitulé *Homo confort*, alliée à l'analyse philosophique, le chercheur italien Stefano Boni met en garde. Il apporte également des pistes pour corriger la courbe de notre course au confort avant qu'il ne soit trop tard.

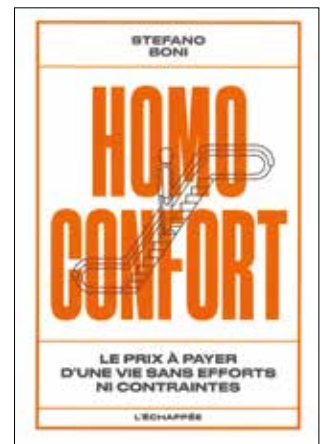
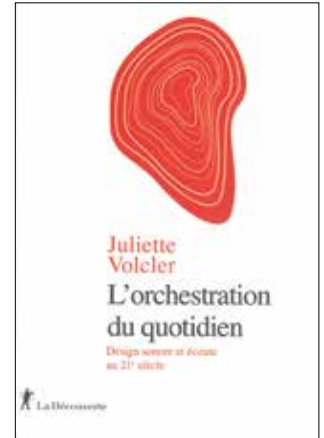
Entre confort acoustique et nuisances auditives, une coordinatrice de la revue d'art radiophonique *Syntone* a choisi le design sonore pour sujet d'étude. Dans un examen subjectif, valorisé par une plume littéraire, Juliette Volcler dans *L'orchestration du quotidien*, décortique les sons de l'espace urbain, du domicile et des industries. Entre les appels orchestrés par la SNCF sur tous les quais de France, les alarmes, les onomatopées de la littérature de jeunesse, les installations artistiques, les bruits de la nature et la sonorité de nos gestes quotidiens, les chapitres du livre invitent à entendre et à écouter mieux. Ils insistent sur la nécessité de développer une écoute critique, sous peine de se noyer dans une soupe de sonorités et de bruissements indistincts. Les apports que nous tirerons des sons qui nous sont adressés, parfois sans que nous les ayons choisis, en seront ainsi renforcés.

... ET LA VIE À VERSAILLES

Entre représentations publiques et moments d'intimité, la cour de Versailles regorge de pratiques normées et d'instantanés spontanés. Dans un épais ouvrage, dont nombre d'éléments sont inédits, le chargé de recherches au CNRS Stéphane Castelluccio, soutenu par le conservateur général des Archives nationales à Paris Pierre Jugie, commentent sur base de trois registres manuscrits la vie et l'étiquette à Versailles de janvier 1723 à juin 1785. L'organisation pratique des fêtes laïques et religieuses, des cérémonies, des déplacements s'accompagnent de descriptions du métier du Roi, au jour le jour, du lever au coucher. Illustrée par des extraits édifiants (accouchement de la Reine, feux d'artifice, mariage de la Dauphine...) et des explications didactiques, cette somme documentaire, même si elle s'adresse avant tout à un public motivé, rassemble des richesses informatives de première source, utiles en tout temps, pour toute exploitation. Un riche index et une chronologie aideront utilement à voyager dans son contenu.

À PROPOS DES AUTRICES, ET DE LA K-POP

Libraires, bibliothécaires, médiateurs savent depuis des décennies que les auteurs et écrivains sont aussi des autrices et des écrivaines. Il leur est souvent compliqué de proposer à leurs lecteurs des anthologies ou





► des recueils de textes écrits par des femmes à toutes les époques. Alors que le numéro 31 de *Lectures.Cultures* vantait les mérites de *La revanche des autrices* de Julien Marsay (Payot) publié en août, les éditions Hors d'atteinte s'engagent dans une entreprise similaire, de plus grande envergure avec *Autrices : ces grandes effacées qui ont fait la littérature*. Elles viennent de publier le premier tome d'une anthologie, qui sera suivi de deux autres, en septembre 2023 et septembre 2024 (du XVIII^e siècle à nos jours). Choisis sur des critères d'accessibilité et offrant des extraits compréhensibles par tous, ce premier ouvrage parcourt la littérature française du Moyen Âge au XVII^e siècle. Une page biographique est consacrée à chaque autrice (Marguerite de Navarre, Catherine Fradonnet, Hélisienne de Crenne, etc.). Plusieurs pages d'extraits introduits adroitement donnent à découvrir les œuvres (poésie, théâtre, textes militants ou politiques, romans, lettres, contes de fées). Ceux-ci motiveront les bibliothécaires à sortir de leurs réserves les publications existantes de ces autrices. Ils encourageront les éditeurs à publier ces textes dans des éditions actualisées pour le grand public.

Deux sociologues français mettent en avant l'essor culturel de la Corée du Sud sur la scène internationale. Dépourvu de ressources naturelles importantes, l'État sud-coréen a choisi de soutenir l'exportation de produits culturels, dont son industrie musicale, ses dessins animés

ou ses mangas. La culture populaire sud-coréenne, imposant une esthétique et des technologiques nouvelles, est ainsi devenue une alternative à la pop culture occidentale. C'est ce que démontrent les deux chercheurs, tout en nuancant les forces et les dangers de cette conquête déterminée. La seconde partie de l'ouvrage développe les questions de la réception des produits culturels coréens par la jeunesse française, notamment au moyen d'entretiens réalisés avec les amateurs de *K-pop*.

ET POUR (NE PAS) FINIR ? LES ALIMENTS, L'ATTENTION, LA VIEILLE FILLE,... ET L'AMOUR !

Chaque jour, nous nous nourrissons d'aliments variés aux origines innombrables dont nous ignorons l'histoire, le parcours culturel, culturel et commercial. *L'épicerie du monde* est une somme de voyages aussi instructifs que divertissants vers les senteurs, les goûts, la chimie, les traditions culinaires. Ils présentent des denrées très communes (le sucre, les frites, le café...), des produits qui ont diversifié les goûts des palais occidentaux (le curry, le lokoum, la harissa, l'houmous...). Ils proposent des nourritures à découvrir (l'injera, le beurre de yak, l'attiéqué...) ainsi que quelques mets régressifs (le lait concentré sucré, les corn flakes, l'Orangina). Chaque chapitre invite à se documenter plus précisément et à établir des liens entre plusieurs aliments. Cet ouvrage, qui n'ose pas se re-

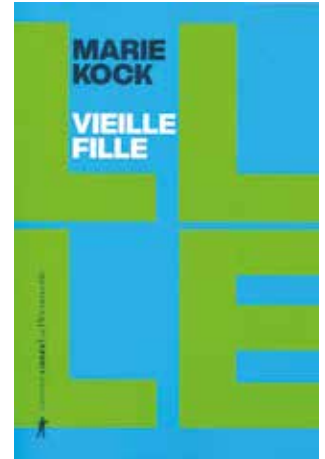
vendiquer « encyclopédie », mérite amplement ce statut. Il trouvera sa place dans toutes les bonnes librairies, bibliothèques, cuisines et salles à manger et salles d'études.

Tim Hwang, aujourd'hui chercheur sur l'impact politique des technologies, fut un temps salarié chez Google. Cette ancienne fonction légitime la thèse qu'il avance à présent : les publicités programmatiques, ciblées et adaptées au profil de chaque internaute, seraient moins efficaces que ne le prétend Google. Les mesures de leur impact sur le temps d'attention des internautes sont moins convaincantes qu'attendu. Les tarifs facturés par Google aux annonceurs ne seraient donc pas entièrement justifiés. Au départ de cette constatation, Hwang établit ensuite, dans *Le grand krach de l'attention*, des similitudes entre les bulles spéculatives du secteur de la finance et celles de la publicité programmatique. Si ces publicités s'avéraient de simples mirages, le mythe s'écroulerait rapidement. Son ouvrage, très accessible, éclaire sur les mécanismes de spéculation, sur les signes avant-coureurs. Il met en garde contre un krach possible. Son argumentation est importante car, dans ce cas de figure, éditeurs et annonceurs seront en danger. Notre société et l'avenir des technologies que nous utilisons et que nous aurons à utiliser seront également perturbés par ce choc potentiel. Pour certains d'entre nous, nos préoccupations les plus intimes sont celles qui touchent à l'Amour et à nos amours. Deux jour-

nalistes, nourries de leurs parcours personnels et de leurs recherches amoureuses, viennent de publier deux études sur différentes déclinaisons de vies de couple. Marie Kock a cherché à s'épanouir dans de nombreuses histoires amoureuses et dans plusieurs vies à deux. Ses expériences, plus ou moins longues et plus ou moins satisfaisantes, l'ont conduite, depuis 2020, à choisir le célibat. Entremêlant son ressenti personnel avec les parcours amoureux (ou l'absence de vie amoureuse) de nombreuses personnes emblématiques (Ugly Betty, Alexandra David-Neel, Bridget Jones, les quatre filles du Dr March, Mary Poppins, etc.), la journaliste avance une proposition de choix de vie : celui de la *Vieille fille*. Elle affirme que, pour elle, comme pour nombre d'autres femmes, ce type de choix, s'il est compris et adopté en conscience, comporte de nombreux avantages et motifs d'épanouissement. Elle démontre de manière argumentée qu'être vieille fille permet de se libérer des convenances, de faire le choix de liberté et de temps à investir dans des options pleinement nourrissantes et enrichissantes. En rupture amoureuse, ébranlée par la violence du Bataclan, Stefania Rousselle s'est lancée sur les routes de France avec un appareil photo et un carnet de notes. Elle a interrogé au moyen d'une question récurrente « c'est quoi l'amour ? » ceux dont elle a croisé le chemin. Une cuisinière du Calvados rend compte de son amour pour un chauffeur laitier, une épouse lassée par le

confort conjugal fait part de son amour envers un facteur des Hautes-Alpes, Gérard parle de son admiration pour Jeanne, Yann avoue son bonheur avec Alexandre... Avec des témoignages qui touchent par leur sincérité, leurs rêves, leurs peines, leurs transgressions, cet essai, illustré de photographies originales, confirme qu'il n'y a pas une définition de l'*Amour* mais une pluralité d'amours qui sont le sel de nos vies intimes. ●

- › **Philippe ARTIÈRES**, *Histoire de l'intime*, illustré par Vanessa Vérillon, CNRS Éditions, 2022, 137 pages, 19 €.
- › **Brandon TAYLOR**, *Real Life*, traduit de l'anglais par Héloïse Esquié, La Croisée, 2022, 300 pages, 22 €.
- › **Joachim SCHNERF**, *Le cabaret des mémoires*, Grasset, 2022, 133 pages, 16 €.
- › **Linda BOSTRÖM KNAUSGÅRD**, *Fille d'octobre*, traduit du suédois par Terje Sinding, Grasset, 2022, 235 pages, 19 €.
- › **Novuyo Rosa TSHUMA**, *La maison en pierre*, traduit de l'anglais par Laurence Kiefé, Actes Sud, 2022, 359 pages, 25 €.
- › **Blandine RINKEL**, *Vers la violence*, Fayard, 2022, 367 pages, 20 €.
- › **Leonardo PADURA**, *L'Eau de toutes parts : vivre et écrire à Cuba*, traduit de l'espagnol par Elena Zayas, Métailié, 395 pages, 24 €.
- › **Leslie JAMISON**, *La baleine solitaire et autres textes habités*, traduit de l'anglais par Nathalie Bru, Pauvert, 2022, 329 pages, 22 €.
- › **Stefano BONI**, *Homo confort : le prix à payer d'une vie sans efforts ni contraintes*, traduit de l'italien par Serge Milan, L'Échappée, 2022, 249 pages, 19 €.
- › **Juliette VOLCLER**, *L'orchestration du quotidien : design sonore et écoute au 21^e siècle*, La Découverte, 2022, 180 pages, 18 €.
- › **Stéphane CASTELLUCCIO**, avec la collab. de Pierre JUGIE, *Le journal de la Cour : 1723-1785*, CNRS Éditions, 2022, LXII-705 pages, 38 €.
- › **Daphné TICRIZENIS**, *Autrices : ces grandes effacées qui ont fait la littérature*, tome 1, *Du Moyen Âge au XVII^e siècle*, ill. de Marie Fré Dhal, Hors d'atteinte, 2022, 302 pages, 26 €.
- › **Vincenzo CICHELLI** et Sylvie OCTOBRE, *K-Pop : « soft power » et culture globale*, PUF, 2022, 314 pages, 22 €.
- › **Pierre SINGARAVELOU** et Pierre VENAYRE (dir.), *L'épicerie du monde : la mondialisation par les produits alimentaires du XVIII^e siècle à nos jours*, Fayard, 2022, 428 pages, 25 €.
- › **Tim HWANG**, *Le grand krach de l'attention : la publicité, une bombe au cœur de l'internet*, traduit de l'anglais par Anne Lemoine, C&F Éditions, 2022, 175 pages, 22 €.
- › **Marie KOCK**, *Vieille fille : une proposition*, La Découverte, 2022, 210 pages, 19 €.
- › **Stefania ROUSSELLE**, *Amour*, Actes Sud, 2022, 268 pages, 28 €.



À CORPS DÉCOUVERTS

PAR MICHEL BOUGARD
historien des sciences



Non, je ne me prépare pas à évoquer dans cette chronique le talent des effeuilleuses. Quoique, à bien y réfléchir, il y est un peu question d'un dévoilement des corps. Mais ce « striptease » se fera à l'intérieur de notre enveloppe charnelle, au plus profond de nos organes et cellules. Les techniques d'investigation scientifique, l'imagerie médicale et bien d'autres applications de techniques sophistiquées permettent aujourd'hui d'enfin connaître certains mécanismes encore insoupçonnés voici une décennie.

LE CERVEAU SOUS TOUTES SES FACETTES

« Voir son cerveau est une expérience émouvante et intime. En trente-cinq ans de recherches, j'ai vu la boîte crânienne rendue transparente, les pensées devenir décodables, les maladies céder à un début de compréhension. » Celui qui s'exprime ainsi est Stanislas Dehaene, titulaire de la chaire de psychologie cognitive au Collège de France. C'est à cette aventure intellectuelle en plein essor qu'il nous invite dans un superbe ouvrage illustré d'une centaine d'images spectaculaires de cette véritable conquête du cerveau. Des neurones et de leurs synapses, on en vient à comprendre le rôle des neurotransmetteurs et les aires corticales. L'activité cérébrale est précisée : les aires

spécifiques au langage, l'activité du cerveau au repos, que se passe-t-il quand on apprend, où se situe le sens du nombre. On a aussi pu révéler les « signatures » de la conscience et le décodage des images mentales, ce qui devrait permettre le traitement de pathologies comme la maladie d'Alzheimer.

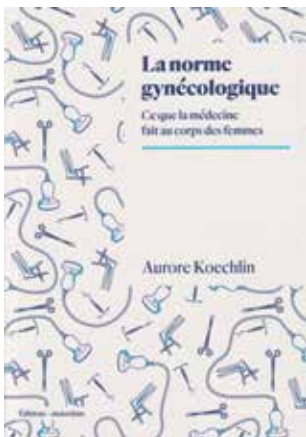
Comme évoqué plus haut, cette connaissance des mécanismes intimes de notre cerveau n'a été possible que grâce à des techniques d'investigation comme l'imagerie par résonance magnétique (IRM). Michel Le Van Quyen est directeur de recherches à l'Inserm et il travaille au laboratoire d'imagerie biomédicale. Dans un récent essai, cet expert s'intéresse à ce postulat : notre cerveau a besoin de la nature. Sa réflexion vient de quelques constats : il existe des odeurs bienfaisantes, il faut ménager son cerveau pour mieux penser, et les couleurs se « construisent » dans le cerveau.

M. Le Van Quyen nous rappelle que les saisons exercent une forte influence sur l'ensemble des espèces de la planète. Il y a aussi le soin que nous devons donner à notre « horloge interne » et ne pas oublier qu'il existe des « thérapies horaires ». Ainsi, les chimiothérapies n'ont pas la même efficacité selon le moment où elles sont administrées. Les confinements liés à la récente épidémie de Covid ont confirmé qu'il existait un lien profond qui nous relie à la nature et qu'on connaît encore mal.

UNE GYNÉCOLOGIE, MAIS PAS D'ANDROLOGIE

Certaines questions sont contingentes au contexte culturel directement lié au système socio-économique dans lequel on vit. Ainsi, avez-vous réfléchi au fait qu'il existe une « gynécologie » mais pas une « andrologie » ? Pourquoi y a-t-il, pour les femmes, une réelle injonction à aller consulter régulièrement une gynécologue, même sans pathologie particulière ? Une nouvelle génération de féministes critique sur plusieurs points cette gynécologie médicale imposée aux femmes. Aurore Koechlin déplore ainsi « ce que la médecine fait au corps des femmes ». L'auteure a mené cinq enquêtes entre 2015 et 2018, faites d'entretiens auprès de médecins comme de patients, ainsi que d'observation de consultations gynécologiques.

A. Koechlin a constaté qu'il existe une sorte de « norme gynécologique » d'autant plus puissante qu'elle est invisible. Cette norme repose sur la nécessité de la contraception et sur le dépistage du cancer du sein. Une consultation gynécologique devient ainsi une véritable « instance de socialisation ». Alain Berrebi, gynécologue obstétricien, rapporte de bien étranges histoires sur la procréation et la grossesse. On découvre des cas qui renvoient à des réactions psychiques surprenantes



(comme cet homme qui prétendait être sur le point d'accoucher) ou des événements rarissimes (femmes enceintes sans pénétration vaginale). Ces cas réels mettent en évidence la complexité de l'humain et les relations insoupçonnées entre le psychisme et la physiologie, mais aussi le poids culturel de la procréation.

TOUS LES VISAGES DU MONDE... ET LE SOURIRE

Voici un autre exemple d'influence de la société. Le sociologue David Le Breton explique qu'à chaque époque les cultures ont façonné la « lecture » des visages humains. Dans un essai publié il y a trente ans (et republié aujourd'hui), il tentait de déceler les significations, les valeurs, les imaginaires associés au visage. Pour lui, le visage révèle autant qu'il masque. Le visage et la voix sont imprégnés de valeurs sociales et personnelles : on est reconnu autant par l'un que par l'autre. Chacun de nous n'existe que par le visage donné à voir aux autres, même s'il change et est parfois abîmé par la maladie ou l'accident, et, inéluctablement par la vieillesse. Perdre la face, faire grise mine, voilà autant de façons de désigner le visage. La réciprocité des échanges entre individus implique l'identification mutuelle des visages. En cela, le masque qui nous a été imposé lors de l'épidémie de Covid nous a en quelque sorte « défigurés ». David Le Breton vient de prolonger sa réflexion en analysant cette fois le sourire. Si le sourire s'avère être

le plus souvent un « adoucisseur de contact », on peut aussi le voir narquois, exaspérant, voire idiot. Le sociologue se fait anthropologue quand il analyse le rire en tant que réaction « noble » à un humour qui le déclenche. Le sourire, par contre, est souvent associé à la dérision ou à l'affectation : afficher un sourire heureux peut devenir une forme de faiblesse, une naïveté. Pourtant, le sourire n'est pas un « sous-rire », insiste D. Le Breton. Pour lui, le sourire apparaît plutôt comme un sujet fascinant quand on ne le considère pas comme un fait insignifiant, cantonné à la vie intime, mais bien comme une posture qui touche au cœur du sentiment d'identité, comme le visage et la voix.

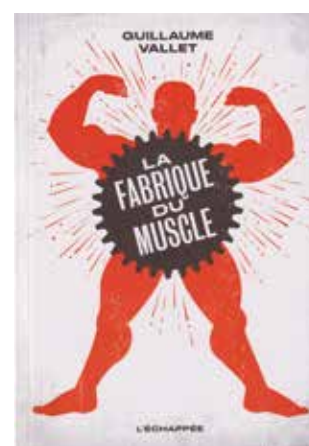
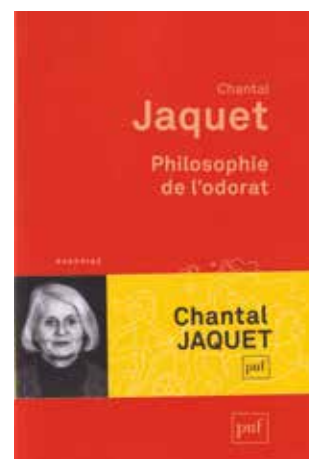
L'ODORAT, ET LE MUSCLE

Chantal Jaquet est une historienne de la philosophie moderne et elle s'intéresse plus particulièrement à la philosophie du corps. Dans son dernier essai, elle se penche sur l'odorat, avec cette question : est-ce que la philosophie peut vraiment considérer les odeurs comme objets de pensée ? Une telle philosophie implique alors l'examen du rôle et de l'usage possible des odeurs, aussi bien au sein des connaissances que des pratiques humaines. C'est le pari tenu (et réussi) par C. Jaquet. La philosophe examine d'abord la sensibilité olfactive (sentons-nous la même chose ?), puis l'esthétique olfactive (les expressions artistiques, littéraires et plastiques des

odeurs). Enfin, elle aborde le concept de « philosophie olfactive », avec des exemples notamment puisés chez Nietzsche. Cet essai est une sorte de réhabilitation de l'odorat dont on (re)découvre la « noblesse ».

De noblesse, il en sera moins question dans le dernier ouvrage de l'économiste Guillaume Vallet. Nous vivons une période marquée par des peurs et des incertitudes majeures. Parmi les conséquences que cela entraîne, il y a le besoin de se protéger (ou de se donner le sentiment d'être protégé). G. Vallet constate que cette tendance est bien visible dans un type de « production » particulier : la « fabrique des corps » ou la musculation à tout crin. De plus en plus de personnes s'entraînent avec acharnement afin d'obtenir un corps bien musclé. Assez curieusement, la croissance de cette quête du muscle est symétrique de celle de l'obésité.

G. Vallet veut comprendre et expliquer cette fabrication musculaire en termes économiques, dans la mesure où il s'agit pour un individu de « gérer » une ressource (son corps) pour le valoriser comme un capital. Le lieu de cette « fabrique », à savoir les salles de sport, doit aussi être pris en compte. Se construire du muscle nécessite une grande implication et la mobilisation de nombreux moyens, gérés rationnellement. On devine que cela a des implications sociales et économiques, mais aussi psychiques. L'auteur étant lui-même culturiste, son essai nous plonge au cœur de cette « machine à faire du muscle ».





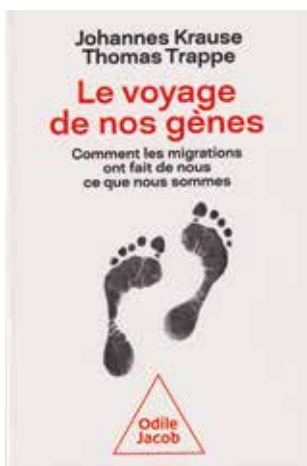
▶ LA MÉDECINE AU SIÈCLE DES LUMIÈRES, ET LA QUESTION ACTUELLE DE L'HÉRÉDITÉ

Revenons sur les progrès dans notre compréhension du corps humain. Un peu d'histoire d'abord. À l'aube du XVIII^e siècle, la médecine vivait encore à l'heure d'Hippocrate. On purgeait, on saignait et on prescrivait la diète un peu pour tout, autant pour un mal de tête que pour des coliques ou un abcès. Grâce aux dissections de cadavres, l'anatomie allait peu à peu se développer et les progrès de la chimie et de la physique contribuèrent à faire avancer la physiologie. Les maladies furent mieux comprises. Daniel Bonnot, médecin et chirurgien, ainsi qu'historien de la médecine, propose une excellente synthèse de l'évolution des connaissances médicales, avec une véritable révolution des idées reçues chez les médecins.

Puisqu'il est question de synthèse, il ne faut pas manquer l'ouvrage d'Étienne Danchin, spécialiste de l'évolution du comportement. L'histoire de la médecine passe aussi par le développement de notre compréhension de l'hérédité, celle-ci étant devenue la clé de voûte de la fusion de toutes les disciplines de la biologie. Dans les années 1940-1960, les scientifiques avaient présenté une sorte de synthèse de l'évolution associant le darwinisme et la génétique. Mais voilà que durant le dernier demi-siècle, on a constaté que certains comportements étaient transmis sur plusieurs générations. Un tel constat est apparemment incompatible avec la synthèse moderne de l'évolution qui n'admet pas la

transmission d'un caractère acquis. C'est là qu'apparaît la « synthèse inclusive » qui intègre les faits et concepts de la biologie fonctionnelle et de la biologie évolutive dans un cadre enfin cohérent. Cette nouvelle conception de l'hérédité implique que tout ce que nous faisons (nos comportements) pourrait affecter la vie de notre descendance, ce qui nous rend beaucoup plus responsables envers elle. Un autre aspect des récentes découvertes en matière d'hérédité est le progrès fulgurant de la paléogénétique avec la possibilité d'analyser l'ADN contenu dans des ossements anciens. Johannes Krause, généticien, et Thomas Trappe, journaliste, ont retracé le « voyage de nos gènes » en reconstituant les flux migratoires qui ont façonné l'Europe au cours du temps. Aujourd'hui, on est certain que l'agriculture est arrivée dans l'Occident par l'entremise des nombreuses familles de migrants venus du Proche-Orient. Nos régions étaient alors occupées par des individus assez frustes qui furent contraints de se retirer. Nos chasseurs-cueilleurs nomades s'effacèrent devant les agriculteurs sédentaires venus d'Anatolie. Les Européens actuels sont bien le produit de plusieurs migrations et nos gènes portent encore la trace de ces processus de migration, d'éviction et de coopération. L'ouvrage de J. Krause et T. Trappe met en lumière que les problèmes qui nous préoccupent aujourd'hui, comme les épidémies mortelles, les catastrophes climatiques, les conflits ethniques, nous les avons déjà affrontés dans le passé et ils ont été surmontés. Courage et optimisme ! ●

- ▶ **Stanislas DEHAENE**, *Face à face avec son cerveau*, Odile Jacob, 2021, 216 pages, 23,90 €.
- ▶ **Michel LE VAN QUYEN**, *Cerveau et nature*, Flammarion, 2022, 270 pages, 20 €.
- ▶ **Aurore KOECHLIN**, *La norme gynécologique. Ce que la médecine fait au corps des femmes*, Éditions Amsterdam, 2022, 308 pages, 20 €.
- ▶ **Alain BERREBI**, *Un gynécologue raconte. Histoires étonnantes de procréation et de grossesse*, Imago, 2022, 232 pages, 20 €.
- ▶ **David LE BRETON**, *Des visages. Une anthropologie*, Métailié, 2022, 432 pages, 14 €.
- ▶ **David LE BRETON**, *Sourire. Une anthropologie de l'énigmatique*, Métailié, 2022, 224 pages, 21 €.
- ▶ **Chantal JAQUET**, *Philosophie de l'odorat*, 2^e éd., PUF, coll. « Quadrige », 2022, 502 pages, 22 €.
- ▶ **Guillaume VALLET**, *La fabrique du muscle*, L'Échappée, 2022, 268 pages, 18 €.
- ▶ **Daniel BONNOT**, *Une révolution des idées reçues. Petite encyclopédie médicale au siècle des Lumières*, Samsa, 2022, 310 pages, 26 €.
- ▶ **Étienne DANCHIN**, *La Synthèse inclusive de l'évolution*, Actes Sud, 2022, 382 pages, 24,50 €.
- ▶ **Johannes KRAUSE et Thomas TRAPPE**, *Le voyage de nos gènes : comment les migrations ont fait de nous ce que nous sommes*, traduit de l'allemand par Matthieu DUMONT, Odile Jacob, 2022, 288 pages, 23,90 €.



DES BIOGRAPHIES ET DES HISTOIRES CROISÉES

PAR THOMAS CASAVECCHIA

journaliste au *Soir*

Dégoût de la guerre, amour, sexualité, engagement politique et pulsions... En se penchant sur des parcours individuels, ou sur une géographie particulière, on touche du doigt l'universel de l'humanité.

ALEXIS DE TOCQUEVILLE, ET THOMAS MANN : DEVANT LA DÉMOCRATIE

Difficile de comprendre la philosophie qui sous-tend nos sociétés sans se pencher sur les personnalités qui ont théorisé l'organisation politique des premières grandes démocraties modernes.

Alexis de Tocqueville n'était pas simplement un penseur de la démocratie libérale, il en était également un praticien. Témoin des périls que celle-ci courait tant en France qu'aux États-Unis, le penseur a théorisé la démocratie américaine dans les années 1830. On connaît le philosophe, on connaît moins ses contradictions, comme le soutien indéfectible de la colonisation française de l'Algérie ou son nationalisme aveugle, ici exposées par le professeur américain d'histoire Oliver Zunz dans la biographie *Tocqueville : l'homme qui comprit la démocratie*. Militant du rapprochement

entre la France et l'Allemagne, Tocqueville aurait-il pu prévoir les conflits qui allaient balafre le continent européen quelques décennies après son décès ?

À la fin de sa vie, le spectre de la guerre entre l'Allemagne et la France pèse sur l'écrivain Thomas Mann, déjà dévasté par le suicide de sa sœur et la maladie de son épouse. Dans *Le Magicien*, ouvrage à mi-chemin entre la biographie et le roman – tous les événements relatés sont parfaitement véridiques, mais souvent mis en scène –, le journaliste irlandais Colm Tóibín dépeint la vie du prix Nobel allemand. On y découvre comment son homosexualité plus ou moins cachée a rendu impossible sa quête du bonheur, laissant l'artiste dans une forme d'isolement alors qu'il était pourtant entouré de ses proches. Proches qui ont par ailleurs beaucoup nourri son œuvre et sa vie. De la même façon que l'ont fait ses voyages et ses exils.

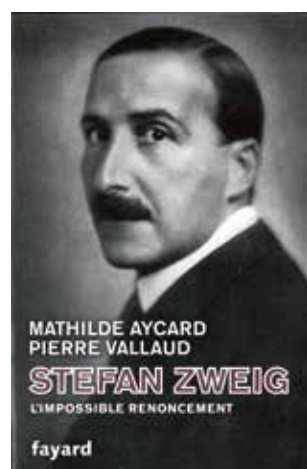
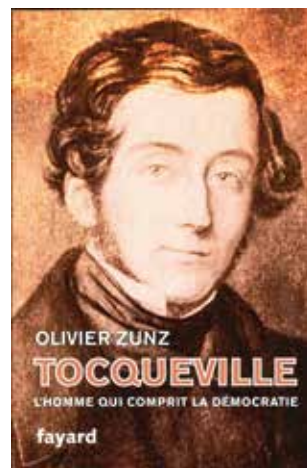
STEFAN ZWEIG, ET LISA FITTKO : L'HORREUR DE LA GUERRE

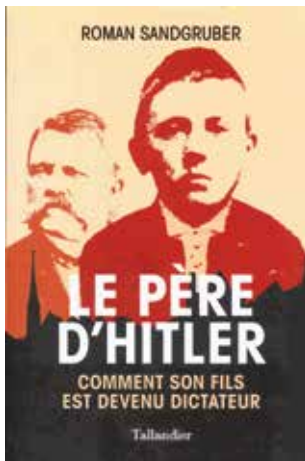
Il est également question de l'exil d'un célèbre écrivain de langue allemande dans *Stefan Zweig, l'impossible renoncement* de Pierre Vallaud et Mathilde Aycard.

Plume la plus lue entre les deux guerres, Stefan Zweig naît à la fin du XIX^e siècle dans une famille juive de Vienne. Mais au début de sa vie, sa judaïté ne fait guère partie de son identité tant sa famille est laïque et cosmopolite. Il vit mal l'embrassement de la première moitié du XX^e siècle dans la région. La montée du nazisme le contraint à l'exil. Un exil d'autant plus insupportable qu'il sera fait de renoncements et finira par le conduire au suicide.

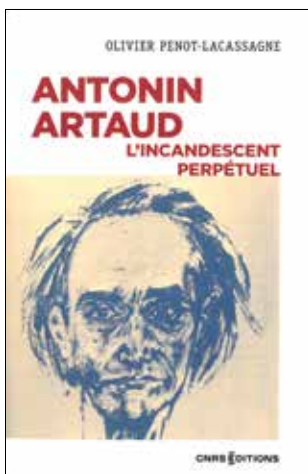
Spécialistes des guerres du XX^e siècle et des totalitarismes, les deux auteurs ont fait de Stefan Zweig un fil rouge de l'entre-deux-guerres. Car il est au croisement de tous les carrefours, des conflits qui déchiraient le vieux continent. Né au cœur de l'empire austro-hongrois dans une famille bourgeoise puis réfugié, car persécuté en raison de sa religion, c'est finalement l'horreur de la guerre qui aura, au moins en partie, eu raison de lui.

Dans *Solidarité interdite*, Lisa Fittko revient également sur ses exils et ses combats contre l'Allemagne nazie. On y découvre notamment l'enfance de la militante antinazie en Autriche-Hongrie puis son engagement politique dans l'Allemagne du début du XX^e siècle où elle combat sans relâche la montée de





► l'extrémisme. Contrainte à prendre la fuite au début des années 1930 pour échapper à la barbarie, elle ne cessera jamais de lutter contre l'oppression. Un témoignage autobiographique sous forme de mise en garde pour les générations futures alors que le spectre de l'intolérance totale fait son triste retour.



LE PÈRE D'HITLER, ARTHUR MEYER, ET ANTONIN ARTHAUD

L'idéologie nazie prend-elle racine dans l'éducation et la jeunesse d'Adolphe Hitler ? Impossible de répondre à cette question. Toutefois, le profil du père du dictateur, brossé par l'historien Roman Sandgruber, laisse entrevoir quelques éléments de son fils.

Fruit de correspondances centenaires entre le fonctionnaire des douanes austro-hongroises, Alois Hitler, et un de ses amis à qui il souhaite acheter une ferme, *Le père d'Hitler* jette une nouvelle lumière sur l'enfance du dictateur le plus tristement célèbre de l'histoire. Peut-on expliquer le parcours hors normes d'Adolf Hitler par le caractère autoritaire de son père ? Sans doute un peu. Mais c'est surtout la mentalité de la société autrichienne provinciale de l'époque qui aura laissé sa marque sur la psychologie des deux hommes. Une forme de pangermanisme viscéral, combiné à un cruel antisémitisme était en effet très largement dans « l'air du temps ».

La campagne austro-hongroise n'était pas la seule

contrée où sévissait l'antisémitisme le plus crasse. À la même époque, le patron de presse et écrivain Arthur Meyer en a par exemple fait les frais à Paris. Arthur Meyer est une des personnalités parisiennes les plus influentes du début du XX^e siècle. Patron du journal *Le Gaulois*, il est également un éditorialiste respecté. Mais ses prises de position radicales et sa personnalité conservatrice lui valent d'être souvent raillé par les caricaturistes de la presse. Il convainc le caricaturiste de son propre journal de mettre ses talents de croqueur à l'œuvre afin de créer des statues en cire des personnalités de l'époque. C'est ainsi qu'est né le célèbre musée Grévin. Ce récit est relaté par l'arrière-petit-fils de Meyer, Jacques-Édouard Cohen d'Aynac, dans *Arthur Meyer, le fondateur du musée Grévin*.

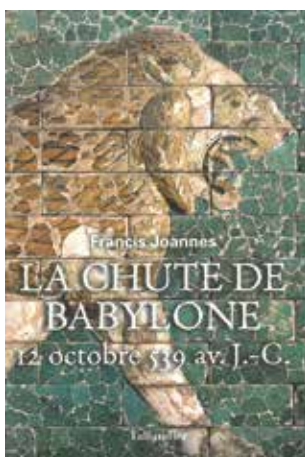
S'ils étaient contemporains, il est peu probable qu'Arthur Meyer et Antonin Artaud se soient côtoyés tant leur parcours de vie et leur philosophie étaient éloignés. Tour à tour poète, comédien, acteur et écrivain, Antonin Artaud est d'une complexité rare. Et c'est une mission bien compliquée que de résumer son œuvre. Olivier Penot-Lacassagne s'y essaie dans *Antonin Artaud, l'incandescent perpétuel*, un ouvrage tout aussi dense que son sujet. L'auteur, maître de conférences à l'université de Sorbonne Nouvelle, s'appuie sur les écrits de l'artiste théoricien, mais aussi sur les analyses qui ont été produites sur Artaud pendant près d'un siècle.

DE LA CAVERNE PRÉHISTORIQUE, À LA CHUTE DE BABYLONE : DES HISTOIRES DE PIERRE

Se pencher sur les vestiges du passé est parfois tout aussi crucial que s'intéresser aux plus grandes personnalités. La naissance et la chute des villes, des empires racontent des histoires au moins aussi importantes sur le monde que les grands noms du passé. Ainsi, le professeur d'histoire ancienne, Francis Joannès, s'est penché sur un des premiers grands empires de l'humanité : Babylone.

Pour l'auteur de *La chute de Babylone*, la fin soudaine de cet empire ne peut être comprise sans se pencher sur son dernier roi, Nabonide. Sans réelle prétention au trône, il y est placé par des intrigues de cour. Mais, entre ses campagnes militaires vers la péninsule arabique, ses conceptions religieuses toutes particulières et son manque d'intérêt pour le voisin perse, il a largement contribué à la chute de son empire. En outre, Nabonide n'était pas le dirigeant le plus apprécié de ses sujets à l'heure où la population est en proie à des famines. La chute de Babylone demeure pourtant une surprise totale.

Si l'empire babylonien est le premier de la sorte, l'humanité est bien plus ancienne et il subsiste encore des traces de ses premiers pas : les peintures rupestres. Qu'est-ce qui a poussé les premiers représentants de l'humanité à s'enfermer dans des grottes pour y peindre toutes sortes de symboles sexuels et d'animaux ? Pour tenter de répondre à cette question, le



spécialiste de la préhistoire Jean-Loïc Le Quellec s'attaque à de nombreuses théories élaborées au fil des décennies par les chercheurs. Dans *La caverne originelle*, il propose une approche différente, basée sur le mythe de l'émergence du monde animal sorti de terre, qui expliquerait cette tradition toujours perpétuée d'art pariétal.

D'ISPAHAN, À L'HÔTEL AMIGO DE BRUXELLES, ET AU VOLEUR DES GRENIERS

La ville d'Ispahan est un autre témoignage de la vivacité artistique de l'humanité. Dans *Ispahan : histoire et archéologie d'une ville-jardin*, l'architecte Philippe Revault chante son amour pour la cité iranienne. Une ville qu'il considère comme une « œuvre d'art totale ». C'est que la ville, développée par le Shah Abbas I^{er} qui en a fait la capitale de la Perse en 1598, allie la beauté spectaculaire, l'utilité de l'urbanisme, le respect de la tradition séculaire, les services modernes et le respect de la nature. Cet essai, riche en belles photos, à l'intersection de l'architecture, de l'urbanisme et de l'archéologie nous montre à quoi pourraient ressembler les villes modernes si elles étaient davantage pensées que subies.

Le célèbre hôtel bruxellois de l'Amigo n'a quant à lui pas subi les affres du temps, que du contraire. Pour son premier livre intitulé *L'Amigo et Bruxelles*, Benoît Vandeveld, travailleur de l'hôtellerie de luxe, se penche sur l'histoire d'un des hôtels

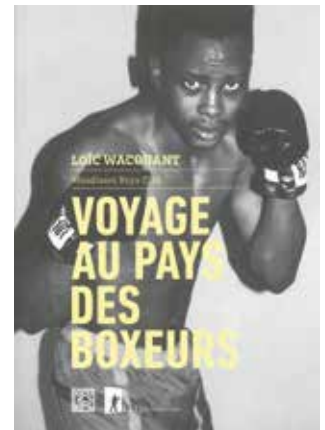
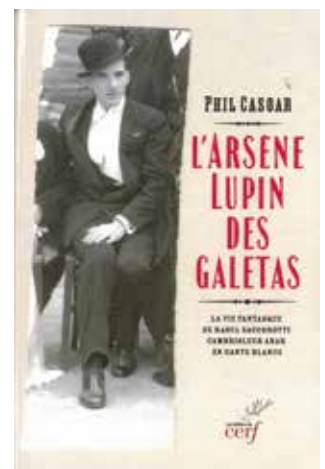
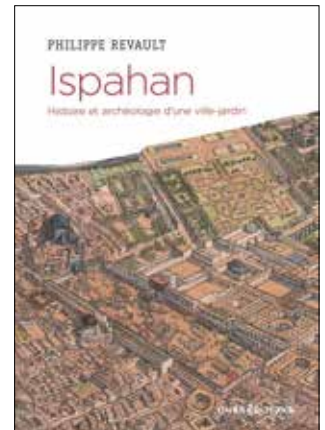
les plus prestigieux de la capitale. Peu le savent, mais ce bâtiment bien connu des Bruxellois, situé à deux pas de la Grand-Place, est en réalité une ancienne prison, un lieu d'arrêt par lequel sont passées pas mal de célébrités en attendant leur procès. Les lieux ont bien sûr changé depuis. Le bâtiment d'époque, déjà appelé Amigo lors de sa construction au XVI^e siècle, a été rasé depuis. Mais le nom est resté et un hôtel fut construit à l'occasion de l'exposition universelle de 1958.

Raoul Saccorotti connaît la prison, lui aussi, pour y avoir passé quelques années de sa vie. Digne représentant de la figure du bandit social, Saccorotti a fasciné les foules. À juste titre. C'est le parcours de ce personnage haut en couleur qu'explore le journaliste Phil Casoar dans *L'Arsène Lupin des galetas*, du nom des greniers qu'il vidait de leurs richesses oubliées. Raoul Saccorotti a un parcours des plus atypiques : voleur italien originaire de Gênes, réfugié en France, il participe à de nombreux larcins s'attaquant toujours aux demeures bourgeoises. S'il vit de ses méfaits, il n'hésite pas à en faire profiter les autres et finance ainsi la lutte antifasciste espagnole. Un profil tout à fait rocambolesque d'un gentleman cambrioleur – il n'a jamais porté le moindre coup – qui a défrayé la chronique dans les années 1930. Alors que les voleurs anarchistes s'attaquent avec délectation aux ménages les plus aisés, certaines personnes n'ont d'autres choix que de travailler pour eux.

LES EMPLOYÉS DE MAISON, LES PATRONNES, ET LES BOXEURS

En 2023, les employés de maison existent toujours. Pour les familles bourgeoises qui emploient des domestiques, l'intérêt est double. D'une part, cela leur permet d'affirmer leur statut social, d'autre part, cela rend disponible davantage de temps libre autrement consacré aux tâches ménagères. Pour l'écriture de *Servir les riches*, la sociologue Alizée Delpierre a rencontré quelques-uns de ces domestiques qui consacrent leur vie au service de leur employeur. Une situation qui n'est pas sans impliquer de nombreuses formes de violence et de déshumanisation. Un drame qui se joue pourtant quotidiennement dans les maisons les plus huppées du monde entier, un drame au service des grandes fortunes.

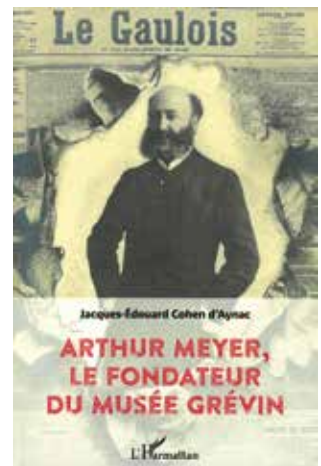
On retrouve sans doute parmi les grandes fortunes de France certaines des 52 femmes cheffes d'entreprise interrogées par la journaliste Élodie Andriot pour retracer leurs parcours dans *Patronnes*. C'est que ces parcours méritent une mise en lumière : seules 18 femmes sont par exemple à la tête des 120 plus grandes entreprises de l'Hexagone. Dans ces entretiens, on constate l'extraordinaire richesse de leurs profils. Certaines n'ont pas le bac, d'autres sont au contraire bardées de diplômes. Certaines sont mères, d'autres ont préféré se consacrer entièrement à leur carrière. Ces femmes sont pourtant méconnues et invisibilisées. Ce qui rend ▶



► d'autant plus nécessaire le travail d'Élodie Andriot, qui souhaite donner aux lecteurs et aux lectrices des exemples de modèles féminins.

On pourrait également retrouver de nombreux *role models* dans *Voyage au pays des boxeurs*. Plus de vingt ans après ses *Carnets ethnographiques d'un apprenti boxeur*, le sociologue bourdieusien Loïc Wacquant livre un nouvel ouvrage remarquable sur l'univers de la boxe amateur. Toujours inspiré de cette période où il a passé les portes d'un club dans un ghetto noir de Chicago. S'il est toujours question de ségrégation raciale et sociale ici, le sujet est bien plus incarné que lors du précédent essai. Il transpire de cet ouvrage, richement illustré de photos d'époque, de commentaires de ses anciens camarades, une certaine philosophie, une hygiène de vie et une forme d'abnégation. Transparaît également, avec la sueur des corps musclés, un côté boysclub quasi sensuel, où l'amour des corps dénote une forme d'érotisme gay. Un très bel objet. ●

- › **Roman SANDGRUBER**, *Le père d'Hitler : comment son fils est devenu dictateur*, traduit de l'allemand par Denis-Armand CANA, Tallandier, 2022, 397 pages, 22,50 €.
- › **Jacques-Édouard COHEN D'AYNAC**, *Arthur Meyer, le fondateur du musée Grévin*, L'Harmattan, 2022, 416 pages, 39 €.
- › **Lisa FITTKO**, *Solidarité interdite : ma fuite à travers l'Europe 1933-1940*, avant-propos de Véronique BERGEN, trad. de l'allemand par Christian LUTZ, Samsa, 2022, 257 pages, 20 €.
- › **Alizée DELPIERRE**, *Servir les riches : les domestiques chez les grandes fortunes*, La Découverte, coll. « L'envers des faits », 2020, 200 pages, 20 €.
- › **Olivier ZUNZ**, *Tocqueville : l'homme qui comprit la démocratie*, traduit de l'anglais (États-Unis) par Alexia BLIN, Fayard, 2022, 477 pages, 25 €.
- › **Francis JOANNÈS**, *La chute de Babylone : 12 octobre 539 av. J.-C.*, Tallandier, 2022, 381 pages, 23,50 €.
- › **Mathilde AYCARD et Pierre VALLAUD**, *Stefan Zweig : l'impossible renoncement*, Fayard, 2022, 442 pages, 25 €.
- › **Jean-Loïc LE QUELLEC**, *La caverne originelle : art, mythes et premières humanités*, La Découverte, coll. « Sciences sociales du vivant », 2022, 888 pages, 35 €.
- › **Benoît VANDELDE**, *L'Amigo et Bruxelles, 1522-2022 : d'une prison à un hôtel mythique*, préface de Gerald WATELET, La Renaissance du Livre, 2022, 270 pages, 22 €.
- › **Phil CASOAR**, *L'Arsène Lupin des galetas : la vie fantasque de Raoul Saccorotti, cambrioleur anar en gants blancs*, Le Cerf, 2022, 582 pages, 25 €.
- › **Élodie ANDRIOT**, *Patronnes : tête-à-tête avec les numéros unes*, Albin Michel, 2022, 319 pages, 22,90 €.
- › **Colm TÓIBÍN**, *Le Magicien*, traduit de l'anglais (Irlande) par Anna GIBSON, Grasset, coll. « En lettres d'ancre », 2022, 603 pages, 26 €.
- › **Philippe REVAULT**, *Ispahan : histoire et archéologie d'une ville jardin*, CNRS Éditions, 2022, 320 pages, 32 €.
- › **Loïc WACQUANT**, *Voyage au pays des boxeurs*, La Découverte, 2022, 256 pages, 32 €.



MÉTISSAGE ET TRANSMISSION

PAR MARIANNE PUTTEMANS

historienne, enseignante, journaliste BD

Les niveaux les plus élevés de « reproduction » des pratiques culturelles parentales sont presque systématiquement observés au sein des familles dont les parents sont dotés d'un rapport au temps qui articule, sans les dissocier ni les opposer, idéal d'épanouissement dans le travail et multiplication des activités pour le développement personnel. Et du côté des enfants au contraire, la transmission est souvent beaucoup plus caractérisée par l'activité et la réflexivité qu'on ne le pense aussi : pour le dire très simplement, pas plus qu'on ne fait boire un âne qui n'a pas soif, on ne peut facilement forcer un enfant, *a fortiori* un adolescent, à hériter d'un capital culturel dont il n'a pas (ou n'a pas reçu) l'envie¹.

Dans beaucoup de cultures traditionnelles, la transmission, le récit de la culture familiale, des traditions, de l'appartenance à un pays, une histoire, une religion est ce qui va construire la société et inclure les individus dans quelque chose qui englobe. Cette façon est ce qui rassure. *A contrario*, toute personne qui pourrait essayer de sortir de ce schéma risque une punition qui peut aller dans certains cas jusqu'au bannissement ou à la mort.

Quantité de romans graphiques traitent du sujet du métissage. Lequel peut avoir des origines très diverses. En 2002, Marjane Satrapi avait traité du sujet dans le tome 3 de *Persepolis* quand elle raconte son année à Vienne. Elle y montre une terrible confrontation de deux cultures, un échec pour elle qui n'arrive pas à faire comprendre son pays aux Européens. Elle y relate le manichéisme primaire de ceux qui cherchent à lui faire

simplement abandonner sa culture et les désillusions qu'elle éprouve face à la jeunesse dorée autrichienne.

Entre 2007 et 2016, Jung, un auteur belge, coréen adopté comme des milliers d'autres dans les années 1960 en Occident, raconte à travers les quatre tomes de *Couleur de peau : miel*, la difficile transition entre les deux cultures. Il arrive en Belgique quand il a cinq ans et garde des souvenirs d'avant. Son physique, ses yeux bridés et son caractère lui interdisent d'oublier ses origines. Traité de chine-toque ou de Bruce Lee par les autres enfants et parfois même par les adultes, il se sent constamment tiraillé entre deux mondes.

Entre 2014 et 2022, Riad Sattouf a raconté son enfance et son adolescence dans le célèbre *Arabe du futur*, six tomes parus chez Allary éditions. On y suivait le jeune Riad à travers la France, la Libye et la Syrie. Il avait un père syrien de plus en plus croyant et une mère française de plus en plus

agacée par les dérives religieuses de son mari. Riad Sattouf racontait, à travers les petites touches du quotidien, les complexités de ce double héritage : les repas familiaux autour du rôti de porc de la famille maternelle et les dîners halal pris autour de la grand-mère paternelle, assis par terre, les hommes d'un côté et les femmes de l'autre.

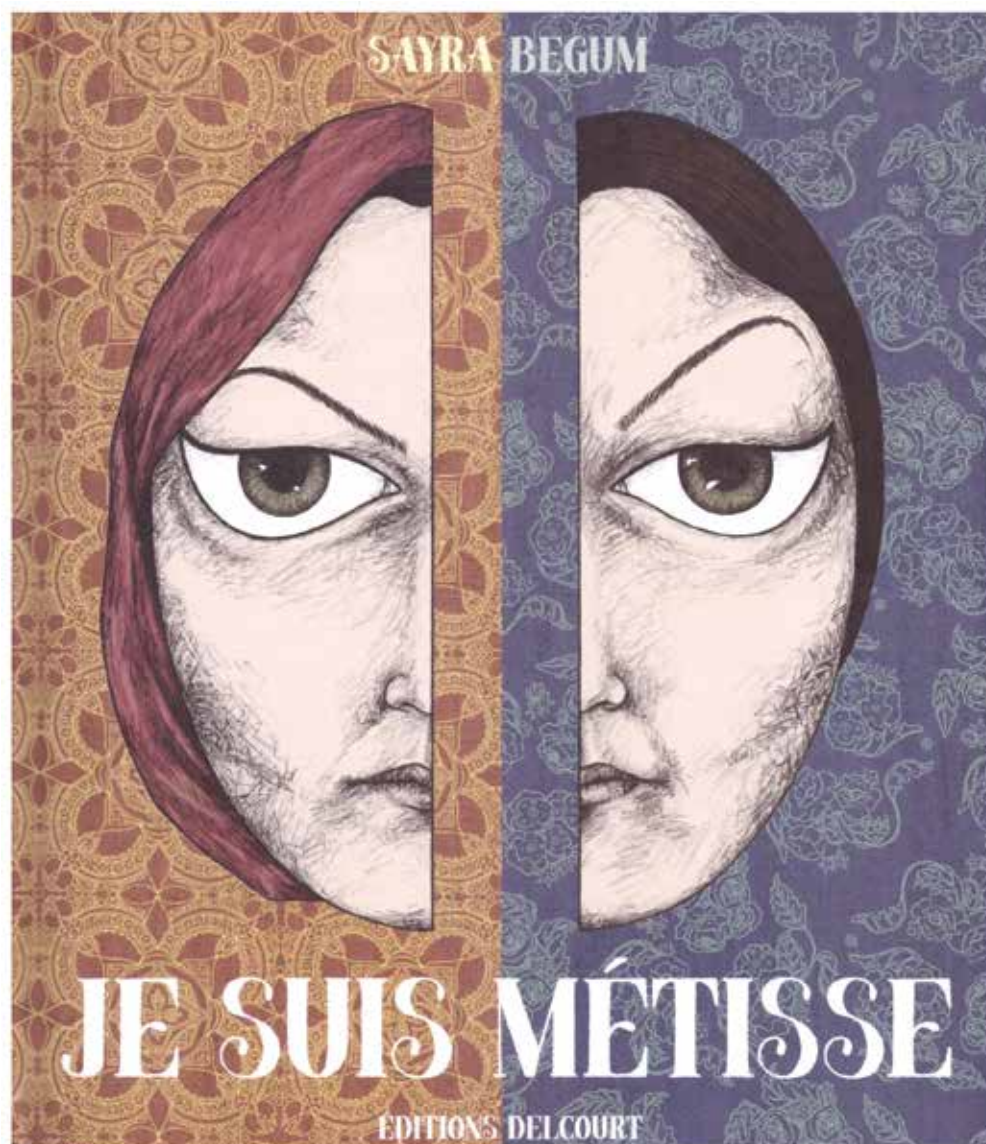
Une famille peut arriver dans une autre culture et craindre de perdre ses enfants dans ce nouvel horizon, Jake Halpern et Michael Sloan avaient traité le sujet dans le magnifique *Bienvenue dans votre nouvelle vie*, paru chez Bouchet-Chastel en 2022.

Toujours en 2022, Marie Jaffredo avait véritablement régalié les lecteurs avec son magnifique *Printemps de Sakura* qui racontait l'histoire d'une petite fille, Sakura, restée avec son père français à Tokyo après la mort de sa maman japonaise. Pour la première fois, elle va devoir passer l'été

dans la famille maternelle, dans un tout petit village où tout le monde se connaît, et évoluer dans une langue qu'elle ne maîtrise pas très bien. L'autrice raconte l'adaptation de l'enfant à ce nouveau monde, ses découvertes de la nature et des gens, le tout avec une infinie grâce.

JE SUIS MÉTISSE : LIBERTÉ D'UNE FEMME ENTRE DEUX CULTURES

On le comprend, le métissage est un sujet extrêmement riche et varié dans le monde d'aujourd'hui. En ce mois de janvier 2023, ce sont les éditions Delcourt qui sortent ce petit bijou qu'est le roman graphique de Sayra Begum : *Je suis métisse*. La dessinatrice et scénariste de ce très bel album a choisi le noir et blanc pour raconter son histoire. Le dessin est fouillé, complexe, âpre et pourrait sembler difficile d'accès mais il sert parfaitement le propos de l'autrice. ►



► Quand l'histoire commence, on est avec Shuna dans une pièce où elle est questionnée à propos de son mariage. Très vite, on apprend que ses parents seront absents et que la cérémonie se fera sans sa famille. La suite est un retour en arrière. Par petites touches impressionnistes, tout en finesse et en pudeur, l'histoire de la famille de Shuna se développe au fil des pages.

Le père est un Anglais qui s'est converti à l'islam à la fin de son adolescence. La

mère est une Bangladaise née dans un tout petit village. Élevée dans les traditions de son pays, elle n'a pas vécu une jeunesse libre et révoltée comme le font les Européens, elle n'a connu aucune liberté et a seulement appris ce qu'il lui faudrait pour devenir un jour une bonne épouse et une bonne mère. Elle a surtout appris ce qu'il fallait pour être une parfaite musulmane. Comme c'est très souvent le cas au Bangladesh, le mariage de ses parents est

un arrangement. Elle n'a jamais vu le jeune homme et elle quittera sa famille, son village et son pays pour l'Angleterre dont elle n'a jamais entendu parler.

La famille va s'installer dans un quartier bengali et musulman de Londres dans lequel la vie ressemble à s'y méprendre à celle qu'elle a quittée. Les mêmes personnes, les mêmes interdits et les mêmes regards pèsent sur la communauté. C'est là que Shuna naît et grandit, entourée essentiellement

de filles bangladeshis et indiennes persuadées qu'elle a une meilleure vie qu'elles puisque son père est anglais. Quand elle va en vacances au Bangladesh avec ses parents et ses frère et sœur, Shuna peut regarder sa cousine restée au village et qui est, pour sa mère, le parfait modèle de ce que doit être une fille. À travers cette cousine, Shuna comprend l'histoire de l'enfance de sa mère. De la même façon, elle peut observer le rapport à la religion des Bangladeshis qui lisent le Coran sans le comprendre et répètent des sons arabes qui leur sont étrangers. L'islam que les villageoises apprennent est un islam simplifié fait d'interdits, de magie, de superstitions et de honte. Et c'est cet islam-là que les immigrants ont emporté avec eux en Angleterre. L'entièreté des préoccupations de la mère de Shuna est liée au qu'en-dira-t-on. Tout est basé sur la réputation au point de faire faire aux gens des choses qui les font souffrir comme le fait de renier un enfant qui n'a pas choisi la voie tracée par les parents. Impossible de sortir, impossible d'écouter de la musique dans sa chambre, impossible de partager ses premiers émois avec sa mère, Shuna se crée une sorte de double personnalité. Au-delà du métissage réel, elle vit avec deux personnalités, celle de la fille bangladaisienne calme et sereine à la maison et celle de l'adolescente puis l'étudiante anglaise hors de chez elle, hors de son quartier. Un jour, Shuna rencontre l'amour et c'est le drame. La mère refuse l'idée même que sa fille puisse épouser un impie, un athée.

Sayra Begum n'a aucune haine vis-à-vis de sa famille. Elle raconte une histoire qui est autant la sienne que celle de milliers de jeunes filles un peu partout en Europe. Elle a eu de la chance, finalement, puisqu'elle a épousé l'homme qu'elle aime et que, petit à petit, les choses ont commencé à évoluer dans sa famille. Tellement d'autres jeunes filles subissent des mariages arrangés pour ne pas dire forcés. En cette période où les femmes iraniennes risquent quotidiennement leur vie pour pouvoir enlever leur voile, signe le plus visible de la soumission aux mollahs, *Je suis métisse* est une œuvre utile qui continue de montrer qu'il ne faut jamais baisser les bras, jamais croire que l'intelligence humaine prendra un jour le pas sur la Bêtise avec un B très majuscule.

Avec ce roman graphique, deux questions fondamentales sont abordées, la difficile construction de soi quand on vit entre deux cultures et la liberté que les femmes doivent absolument se construire. « Avoir une double culture, c'est avoir deux visions du monde qui s'offrent à nous, deux modes de vie, parfois deux langues, des traditions diverses (culinaires, religieuses, vestimentaires, politiques...). Avoir une double culture, c'est donc avoir une plus grande liberté de choix. Cela peut largement contribuer à l'épanouissement personnel d'un individu » (Origine, association d'aide aux enfants adoptés). ●

NOUS SAVIONS QU'AMMA SUBISSAIT UNE GROSSE PRESSIION.
LES AUTRES MÈRES MUSULMANES ATTENDAIENT D'ELLE UNE ERREUR POUR POUVOIR LA TRAITER DE PRÉTENTIEUSE. ELLE DEVAIT ÊTRE SÛREMENT MOINS MUSULMANE DEPUIS QU'ELLE AVAIT ÉPOUSÉ UN BLANC CONVERTI. ET SI NOUS, LES ENFANTS, FAISONS QUELQUE CHOSE DE MAL, CE SERAIT ALORS UNE NOUVELLE PREUVE QUE LES ENFANTS BLANCS D'AMMA ÉTAIENT EN DESSOUS DE LEURS PROPRES REJETONS.



› **Sayra BEGUM, *Je suis métisse***, éditions Delcourt, 18 janvier 2023, 264 pages, 27,95 €.

Note

(1) Sylvie Octobre *et al.*, « La diversification des formes de la transmission culturelle : quelques éléments de réflexion à partir d'une enquête longitudinale sur les pratiques culturelles des adolescents », *Recherches familiales*, vol. 8, n° 1, 2011, pp. 71-80.

PENSER LA MÉDIATHÈQUE EN SITUATION DE CRISE

PAR JEAN-PHILIPPE ACCART
consultant en sciences de l'information

La collection « Papiers », publiée conjointement par les Presses de l'Enssib et la Bibliothèque publique d'information (Bpi), a ceci de particulier qu'elle met en exergue une expérience de terrain associée à une recherche-intervention. Nous avons déjà publié dans ces colonnes une analyse de l'ouvrage *Une expérience sensible des bibliothèques* (Lectures.Cultures, avril-mai 2021) dans la même collection.

Il a été beaucoup question dans la presse professionnelle de la crise issue du Covid, ou suite aux crises migratoires. Le changement climatique, la crise de l'énergie ont ou auront d'autres impacts. L'ensemble de ces crises, bien que très différentes et n'ayant pas les mêmes conséquences, entraînent de nombreuses questions et problèmes à résoudre pour les bibliothèques, lieu d'accueil, ouvert sur la ville, gratuit et accessible à toutes. En l'occurrence, cette nouvelle publication a comme thème une médiathèque en situation de crise, sociale celle-ci, confrontée à des actes violents de sa population jeune et adolescente. Celle prise en exemple ici est une médiathèque en région parisienne, dans une commune de 50.000 habitants.

Cinq auteur-e-s, bibliothécaires, nous livrent le fruit de leur recherche : Raphaële Gilbert (Service du livre et de la lecture au ministère de la Culture) dirige l'ensemble et accompagne Hélène Beunon (Association des bibliothécaires de France – ABF), Joëlle Bordet (chercheuse en psychosociologie), Christophe Evans (Bpi) et Marion Moulin (directrice de la médiathèque de Gentilly). L'ouvrage est divisé en deux grandes parties et neuf



chapitres que nous allons détailler. L'introduction rédigée par C. Evans insiste sur un certain nombre de points qui précisent le contexte : il y est question de « crise » avec des publics jeunes (adolescents et jeunes adultes), thème central ; de la genèse de l'intervention, à la suite des attentats de 2015 à Paris qui, d'après l'auteur, ont changé la place et le rôle des bibliothèques en tant qu'institutions démocratiques ; l'anonymat du terrain de recherche a été choisi ainsi que l'étude de l'établissement central et non du réseau de bibliothèques constitué ; la précision qu'il ne s'agit pas d'un

livre de méthode, mais de témoignages. À la suite de cette introduction, un chapitre intitulé « Récit : Le rôle social de la bibliothèque, la crise et l'intervention psychosociologique » et rédigé par l'ensemble des auteurs revient sur les sept années qu'a duré l'expérience, avec, semble-t-il, un résultat positif. Mais nous allons revenir sur le déroulé avec les différentes collaborations exprimées ici.

La 1^{re} partie « Regards croisés sur la crise et l'intervention-recherche » donne la parole à Hélène Beunon, membre de l'ABF : en 2015 et 2016, après les attentats terroristes à Paris, les bibliothèques reprécisent leur rôle social, notamment en organisant plusieurs journées d'étude. L'approche des publics difficiles n'est pas une approche évidente et la formation de bibliothécaire devrait mieux l'aborder, car la lacune semble réelle. L'auteure insiste sur la nécessité pour les bibliothécaires de collaborer avec d'autres intervenants du champ social ou culturel en vue de résoudre ce type de crise. La démarche psychosociologique qui analyse les liens entre le champ social, la condition humaine et la vie psychique est celle qui semble la plus adéquate dans le cas de cette étude. Marion Moulin

apporte un second regard, étant elle-même impliquée dans la recherche-intervention en tant que responsable des publics et des partenariats de la médiathèque : son regard porte sur le lieu « médiathèque », sa configuration et son implantation. Elle travaille sur les partenariats – notamment avec les animateurs – en modifiant l'approche prise jusque-là. Elle constate la montée des incivilités dans la médiathèque, la charge mentale et temporelle que cela implique pour l'équipe, au lieu de pouvoir travailler dans un cadre plus « bibliothéconomique » comme le Goncourt des lycéens. Pour contrer cette charge et le sentiment d'impuissance, après réflexion, une charte est élaborée qui doit être signée par chaque jeune. Puis la médiathèque est fermée plusieurs semaines, et rouvre ses portes en organisant un accueil en collaboration avec plusieurs autres services de la ville (les sports, la culture, le social) afin de montrer une cohésion. À cette occasion, un contrat est signé avec les jeunes. Raphaële Gilbert apporte ensuite son regard de directrice de la médiathèque, elle souligne les difficultés rencontrées et l'apport essentiel de trois facteurs concomitants : l'analyse urbaine (au vu de la situation géographique de la médiathèque), la psychosociologie et l'analyse systémique. Dans la foulée, Joëlle Bordet livre son regard de psychosociologue spécialiste des jeunes et des questions urbaines : sa connaissance du milieu de la lecture publique étant peu développée, son intégration dans le groupe de travail constitué s'avère un point crucial pour acquérir cette connaissance. Le bâtiment lui-même de la médiathèque, une réalisation moderne, est vu comme une limitation de sa vision du problème, il entraîne une sorte d'enfermement, avec « une dynamique centripète de la médiathèque ». Ce qu'elle constate d'ailleurs chez les bibliothécaires. En outre, les différents partenariats ne semblent pas bien positionnés. Les problèmes de violence s'aggravant, elle analyse cela comme une prise de pouvoir sur la médiathèque par les jeunes. Celle-ci est alors désertée par les personnes âgées et les familles. Pour contrer ces effets

et trouver une solution à des problèmes qui interpellent aussi fortement les élus, une journée d'étude est organisée avec l'ensemble des partenaires concernés, soit une soixantaine de personnes. Par la suite, J. Bordet apprend à mieux comprendre le contexte sociologique de la ville, d'un quartier en réalité qui concentre le mécontentement de jeunes n'ayant pas choisi cette implantation et rassemblant des populations variées, avec des niveaux de vie différents (l'inclusion sociale était alors le maître-mot). Sa conclusion est qu'il faut trouver un moyen de parler différemment avec ces jeunes pour mieux les comprendre, le contrat passé avec eux étant une des solutions, ainsi que la cohésion entre tous les services de la ville concernés. Christophe Evans apporte ensuite son regard de sociologue et analyse la bibliothèque comme étant le lieu où des interactions sociales se produisent, elle est à la fois une institution, un dispositif et un organisme social.

La deuxième partie de l'ouvrage « Réflexions : ce que la crise et l'intervention-recherche nous ont appris et donné à penser de la médiathèque » rassemble des contributions des mêmes auteurs : ils-elles sont conduits à repenser le modèle de la bibliothèque Troisième lieu qui ne semble pas ou plus adapté, celui-ci demande à être revu. Puis vient une réflexion sur « Les espaces et la fonction : de quoi la médiathèque est-elle le lieu ? » : elle est un bien commun à l'échelle de la ville, avec une fonction culturelle. Une des clés de la sortie de crise est de « mieux comprendre le quartier » dans lequel la médiathèque s'inscrit. Le problème constaté est bien le manque de connexion. Le dernier chapitre « L'accueil : penser la médiathèque à l'épreuve des rapports sociaux » envisage un certain nombre de solutions qui devraient intéresser les bibliothécaires dans leur ensemble.

Ouvrage de questionnements et de recherche de solutions, d'interrogations sur le métier, sa place et son positionnement, il renvoie à nos propres interrogations. On sent une réelle inquiétude par rapport aux problèmes constatés et une volonté de ne pas baisser les bras. ●

› **Penser la médiathèque en situation de crise. Enseignements d'une expérience locale, sous la dir. de Raphaële Gilbert, avec des textes d'Hélène Beunon, Joëlle Bordet, Christophe Evans et al.** Villeurbanne : Les Presses de l'Essib ; Paris : Bibliothèque publique d'information, coll. « Papiers », 2022, 199 p., 25 €, ISBN 978-2-37546-176-1.

HAUTE TENSION !

PAR PASCAL DERU

formateur en ludothèques

HEAT

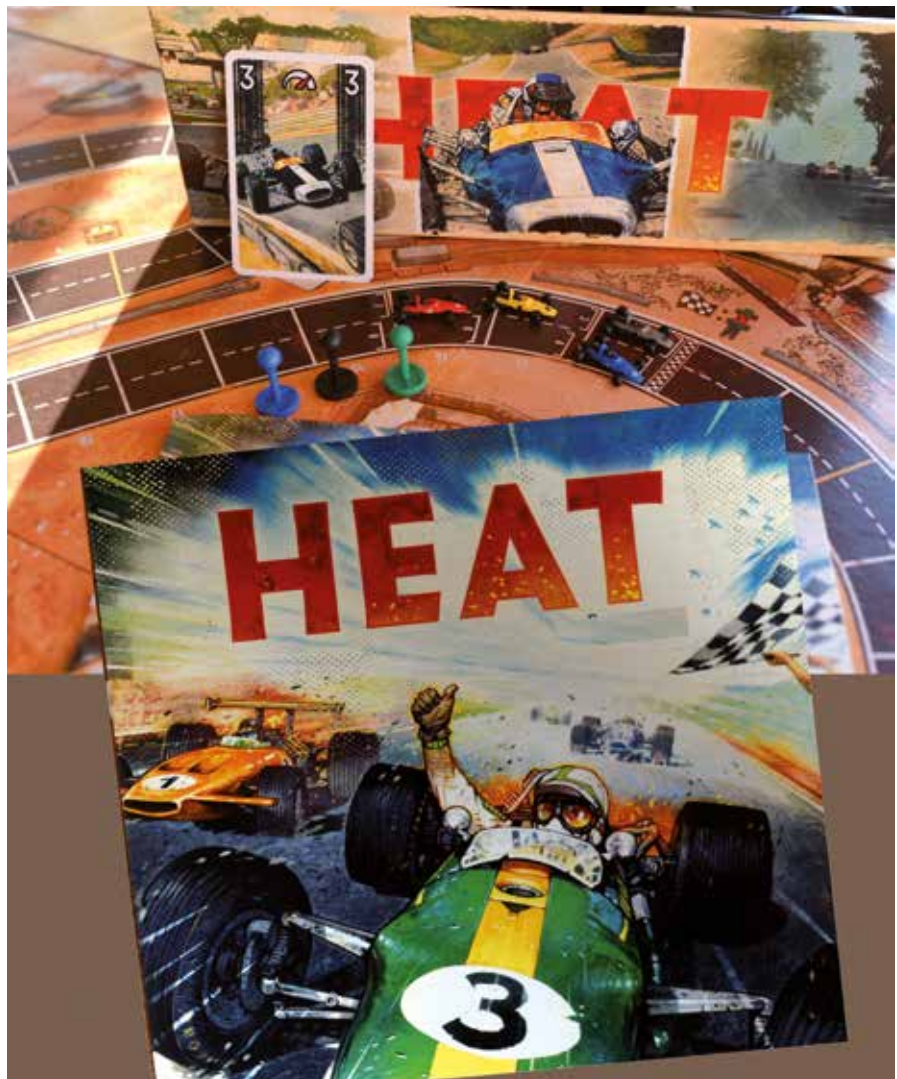
En français : surchauffé ! Et dans ce jeu, celle des voitures de course sur un circuit. L'éditeur Days of Wonder, dont le fleuron de la collection est *Les Aventuriers du Rail*, propose toujours un matériel abondant, solide et soigné. Cette fois, les joueurs auront le choix entre quatre plateaux, diverses variantes et une programmation de 1 à 6 joueurs.

Chaque joueur se retrouve au volant d'un bolide dont la rapidité varie selon la vitesse qu'il choisit, avec des moments de stress inhérents à une pratique de course automobile, spécialement dans les virages. Les voitures (de jolis objets miniaturisés) progressent sur un plateau commun tandis que chacun dispose d'un plateau personnel qui représente son tableau de bord sur lequel sont disponibles des cartes et un changement de vitesse.

Le début de chaque manche commence par un choix personnel que tous programment en même temps. Chacun choisit le niveau de son changement de vitesse (de 1 à 4) et pioche dans un talon personnel autant de cartes. Si un joueur monte ou descend de deux crans (par exemple passer de deuxième en quatrième vitesse), il paie une de ses précieuses cartes *Heat* car il fait chauffer son moteur.

Lorsque ces choix ont été faits, chacun pose près de son tableau de bord autant de cartes que la vitesse qu'il a sélectionnée : par exemple, deux cartes s'il est en deuxième vitesse. Lorsque vient son tour de jeu, le joueur révèle ses cartes et additionne les valeurs qui sont inscrites

Si vous ressentez du plaisir en éprouvant des émotions fortes, prenez le volant d'un des bolides dans *Heat* ou en jouant avec les indices dans *Maudit Mot*. Dans le cas contraire, arpentez les belles allées du *Jardin de la Reine* en y apportant votre touche de beauté.



dessus. Le total correspond au nombre de cases dont progresse sa voiture. Il est cependant possible que parmi les cartes dévoilées apparaissent une ou plusieurs cartes *Stress*. Dans un tel cas, il doit s'en débarrasser en piochant des cartes dans son talon jusqu'au moment

où une carte de vitesse paraît et affiche une vitesse qui détermine la valeur du stress. En conséquence, le déplacement (nombre de cases) sera plus grand et, si un virage est franchi, d'autres sueurs froides sont au programme. En effet, une vitesse maximum est conseillée



dans un virage (entre 2 et 7 sur le circuit U.S.A.). Lorsqu'un joueur parcourt un virage avec une vitesse supérieure à celle indiquée, il doit payer la différence en cartes *Heat* et les défausser. S'il ne peut payer, son bolide fait un tête-à-queue qui le renvoie sur une case précédant le virage. Les cartes *Heat* sont peu nombreuses et, pour qu'elles reviennent dans sa réserve, le joueur va devoir rétrograder en vitesse. Selon qu'il passera en deuxième ou en première vitesse, il pourra remettre de 1 à 3 cartes *Heat* dans cette réserve, étape appelée *le refroidissement du moteur*.

Bien d'autres opérations seront possibles durant les tours de piste. La phase *adrénaline* : un petit saut en avant pour celui qui se trouve en dernière position. Une phase *aspiration* vers l'avant lorsqu'une voiture termine son déplacement près d'une autre voiture. Une phase *réaction* plus souvent utilisée dans la variante où les arrêts *atelier* sont possibles.

Heat est un jeu de programmation vivant où l'interférence entre les véhicules joue car, selon les situations, un bolide dépasse ou doit freiner pour se positionner derrière certains. Reste l'adhésion au thème, un pari gagnant pour des ados et des adultes qui aiment foncer. Encore que la modération soit parfois gagnante lorsqu'on veut monter sur le podium ! Le jeu est prévu pour 1 à 6 joueurs (une qualité plutôt rare). À partir de 10 ans. Env. 60 minutes. Env. 59 €.

MAUDIT MOT DIT

Sur une idée très simple, celle de donner des indices pour faire deviner un objet, *Maudit Mot Dit* se distingue par la justesse dans la manipulation des autres joueurs. Si le mot *nuage* est à faire découvrir et que le nombre d'indices « 3 » est relié à ce mot, le joueur actif (celui qui fait deviner) ne gagne

des points que si quelqu'un du groupe ne devine le mot qu'au troisième indice. Autrement dit, rien ne sert de donner comme premier indice *pluie* pour le mot *nuage*, chacun ayant bien entendu que le moment idéal pour engranger des points est de nommer le bon mot lorsque le troisième indice est révélé. Les indices précédents doivent naturellement mettre sur la piste mais, en aucun cas, provoquer la sortie du mot à deviner.

Par exemple, pour le mot *radiateur*, en trois indices, la succession de ceux-ci pourrait être : froid, mécanique, purger. Si un joueur devine trop vite, il gagne autant de points que d'indices déjà révélés... mais le joueur actif ne gagne rien.

Certains mots sont assortis d'un maléfice. Celui qui réussit à deviner au bon moment peut jeter un mauvais sort de quatre points négatifs sur un adversaire. Le rôle de joueur actif est plutôt stressant car il faut, comme dans l'ex-

- cellent *Code Name*, réfléchir à toute allure et bien étalonner ses indices. Un garde-fou sur les indices sans rapport existe : si la majorité de ceux-ci étaient discutables, le groupe peut pénaliser le joueur actif, ce qui crée toujours de belles situations d'indignation. Ambiance d'enfer assurée ! De 3 à 6 joueurs. Durée 30 minutes. À partir de 12 ans. Éditeur Cocktail Games. Env. 16 €.

AZUL : LE JARDIN DE LA REINE

Marie d'Aragon reçoit un cadeau royal : son père le roi Ferdinand I^{er} lui offre un jardin somptueux où l'harmonie des parterres s'accorde de manière presque magique à la couleur des arbres, des papillons et des oiseaux. *Le Jardin de la Reine* est le quatrième jeu de la série « Azul ». Il décline à sa manière l'univers « mosaïque » des jeux précédents et se fonde sur une technique assez semblable dans l'apport des ressources. Des tuiles sont tirées d'un sac et posées sur un petit plateau. Elles forment un choix, très réduit cette fois, dans lequel le premier joueur choisit soit une couleur, soit un motif, ce qui le contraint à ramasser toutes les tuiles affichant le critère retenu ; avec cependant une interdiction, celle de prendre deux tuiles exactement semblables (même couleur et même motif). Par exemple, il ramasse toutes les tuiles bleues s'il choisit le bleu ou toutes les tuiles arbres s'il choisit le motif arbre. Cette logique est facile à comprendre et sera appliquée dans toutes les autres étapes du jeu.

Lorsque le premier joueur s'est servi, les autres peuvent, à juste titre, dire : *mais que reste-t-il pour les suivants ?* Et c'est le premier grand changement avec les autres opus d'« Azul » (1). Plus la manche progresse, plus le choix s'élargit. Dès qu'une tuile est prise, un nouveau petit plateau apparaît, également chargé de quatre tuiles. Bien plus, quand un plateau est entièrement vidé, il est retourné et devient une extension de plateau dont pourra se saisir le premier joueur intéressé.

Dans une deuxième étape, les tuiles ou les extensions choisies ne sont pas di-



rectement intégrées dans la construction du jardin mais d'abord stockées dans un entrepôt personnel qui n'accepte que douze tuiles et deux extensions. D'autres ressources ne pourront y rentrer que lorsque le joueur aura fait de la place.

Troisième étape : au lieu de prendre une ressource, un joueur peut commencer ou poursuivre la création de son jardin. Celle-ci se réalise sur un plateau personnel au centre duquel se trouve une fontaine. Le joueur choisit dans son entrepôt la tuile ou l'extension qu'il veut poser et en paie le prix, soit la valeur inscrite sur la tuile diminuée d'un point : par exemple, deux points pour un oiseau qui vaut trois. Et c'est là que le jeu se complique ! Si quelqu'un désire poser un lys (valeur cinq), il doit dépenser quatre tuiles de son entrepôt qui affichent soit la même couleur mais avec des motifs différents, soit le même motif dans des couleurs différentes. Bien sûr, en contrepartie, il libère de l'espace dans l'entrepôt et peut y faire rentrer d'autres ressources lors d'un prochain tour de jeu.

La difficulté du jeu vient aussi d'un autre aspect. Dans son jardin, le joueur ne peut pas poser la tuile ou l'extension n'importe où. Si une case complètement

isolée est un emplacement toujours valable, l'intérêt est de poser sur une case dont la voisine affiche – c'est toujours la même logique – soit la même couleur dans un motif différent, soit le même motif dans une couleur différente. Car, en fin de partie, seuls les groupes de tuiles correctement associées rapporteront des points de victoire.

La mécanique du *Jardin de la Reine* et ses étapes ne sont pas difficiles à comprendre. En revanche, chaque choix réalisé lors d'une étape produit des conséquences sur les étapes suivantes. Avec une sanction douloureuse en fin de partie : toute tuile ou extension inutilisée va peser en points négatifs sur le score du joueur. L'auteur Michael Kiesling renouvelle bien le développement de ses jeux. Et pour ceux qui ne craignent pas un registre plus difficile que les précédents, voici une excellente boîte à découvrir !

Deux petits bémols : les couleurs lilas et violette prêtent à confusion et les plateaux auraient pu être imprimés sur des cartons plus épais.

À partir de 10 ans, 2 à 4 joueurs, durée 45 minutes. Éditeur Plan B. Env. 42 €. ●

Note

(1) Azul. *Les Vitraux de Sintra. Pavillon d'été.*

UNE COMPAGNIE HAUTE EN ARTS & COULEURS

PAR LAURENCE BERTELS

autrice, journaliste à *La Libre Belgique*

Généreuse, bienveillante, désarmante de nature, Martine Godard a créé une troupe à son image et entoure ses personnages d'une grande tendresse. Que du bonheur ! Avec sa bouille généreuse, son naturel désarmant et son bon sens doué d'intelligence, l'autrice, comédienne et metteuse en scène Martine Godard illumine le théâtre pour enfants.

Lorsqu'elle est venue, en 1998, glisser aux Rencontres théâtre jeune public à Huy son *Soleil dans la cheminée*, tout le monde a voulu s'y réchauffer. Le ton bienveillant et humoristique était donné. Il allait falloir compter avec la compagnie Arts & Couleurs, nouvelle venue dans le secteur. Changement de registre, cependant, pour la deuxième création, une *Grande lessive* pour le moins décapante qui suscita quelques polémiques mais emporta notre enthousiasme. Suivront une douzaine de spectacles, dont plusieurs pépites, tant Arts & Couleurs offre une palette orangée, nuancée de bienveillance, de sourires, de souvenirs et de graines philosophiques.

Habile pour observer la nature humaine et entourer ses personnages de grande tendresse, Martine Godard distille sur les planches une bonhomie et un fatalisme feint, qui ajoutent au caractère légèrement décalé de ses mises en scène. Fan de Jacques Tati, de Jérôme Deschamps, de l'humour, de la dérision, elle aime ces petits pas de côté qui teintent d'étrangeté les vies de tous les jours. Comme dans *Au 13 de la rue Pipo* (2003), un des spectacles phares de la compagnie, aux accents cinématographiques, qui raconte la vie d'un immeuble en plan de coupe avec le poissonnier, la locataire du haut qui arrose trop abondamment ses géraniums, les coulisses et jalousies du voisinage.

Du bon théâtre de boulevard, à la fois fin et bon enfant, accessible et enlevé, dont le jeune ou moins jeune spectateur sort tout simplement content. Ce best-seller de la compagnie, qui leur a ouvert les portes de l'étranger, a tourné environ cinq cents fois et la façade n'a pas pris la moindre fissure. Preuve que Martine Godard a bien fait d'écouter son chargé de projet, le metteur en scène Jean-Michel Frère, lorsqu'il lui a conseillé, alors qu'elle préparait son travail de fin d'études à l'Esact (Conservatoire royal de Liège), d'aller plus loin. Plus loin, c'est-à-dire à Huy. Initialement, son professeur d'art dramatique voulait qu'elle monte une scène du répertoire. Elle ne voulait pas monter Tchekhov ou Molière mais juste « une petite chose avec un décor pour des jeunes spectateurs ». Ce fut *Le soleil dans la cheminée*, joué à l'École Saint-André en Outremeuse, à Liège. Pour être sélectionné à Huy, il fallait concevoir un autre décor que celui construit dans la grange de son père, et être constitué en asbl. Elle fut aidée par la maman d'une amie qui avait une structure nommée Arts & Couleurs. Elle n'aime pas ce nom, mais lorsqu'elle a voulu en changer, elle a réalisé que tout le monde connaissait son équipe – Charline Rondia à la diffusion, Gauthier Vaessen, responsable artistique et technique, et Sabine Thunus, comédienne – et qu'il valait mieux le garder.

LE RÔLE DU VILLAGE

Un quart de siècle plus tard, Martine Godard ne regrette pas son choix pour le jeune public. D'autant qu'elle a donné une nouvelle dimension à sa compagnie, à savoir la gestion de la salle de la fabrique d'église du hameau de Becco dans la commune de Theux, en Ardenne bleue. Une salle avenante, magnifiquement rénovée, avec sa glycine volontaire, sa porte couleur vert d'eau, sa verrière, son petit banc en bois... À l'image de ce merveilleux hameau, tout en pierre mohenne du pays, avec l'église, le tilleul sur la place et ses cent cinquante habitants.

« Il est très important pour moi d'être établie en pleine campagne. J'ai proposé en 2005 à la fabrique d'église de reprendre la gestion de la salle Saint-Éloi car je trouvais qu'elle pouvait être mieux entretenue et cela nous permettait d'y répéter à notre aise, d'organiser des bancs d'essai. Cela se passe très bien. Ils nous font confiance et on est très attentifs à ce que la salle soit là pour les gens et le comité du village. Elle accueille aussi des cours d'œnologie, de yoga, des fêtes annuelles mais toutes les répétitions des créations se font là, les filages publics aussi, avec chaque fois les gens du hameau. J'aime collaborer avec le centre culturel de notre commune. On essaie de travailler avec les partenaires qui suivent le processus de création, cela les intéresse ▶



Sabine Thunus et Martine Godard © Arts & Couleurs

- très fort. De plus, grâce à cette salle, il est possible d'héberger les comédiens dans le gîte de ma voisine. On répète au calme, on a un vrai fonctionnement de troupe, et c'est ce que j'aime. On crée dans notre maison et puis on s'en va un peu partout. J'ai autant de plaisir à jouer dans un tout petit centre culturel que dans un grand théâtre. J'aime les bourgades et j'ai l'impression que le fait qu'on soit dans notre salle, aménagée au fur et à mesure, accroît encore ma motivation », nous dit Martine Godard.

DIVERSES SOURCES D'INSPIRATION

Si elle a tout de suite mordu à l'hameçon du jeune public et ne veut plus faire que cela, c'est entre autres parce qu'elle adore raconter des histoires. « Pour moi, un bon spectacle, c'est une bonne histoire. Cette vie itinérante de troupe me pas-

sionne et me motive. Je ressens vraiment du plaisir à effectuer ce travail d'artisanat. On touche un peu à tout. Je trouve aussi qu'on est d'une grande utilité. On l'a vu durant le confinement. Je suis toujours émue de jouer devant des groupes d'enfants qui n'iraient pas au théâtre s'ils ne venaient pas avec leur école. On voit tous les sourires et leur accueil est formidable et touchant. On les sensibilise à une esthétique, à une poésie. Je ne me souviens pas d'une représentation qui se soit mal passée. On revient d'une semaine en Vendée et les enfants étaient vraiment heureux d'être là. »

Les sources d'inspiration de la compagnie varient. Il peut s'agir d'un conte, comme *Le Petit soldat de plomb* d'Andersen, d'un texte écrit, comme *Marie des grenouilles* de Jean-Claude Grumberg (Flammarion, 2012) ou de *Sur la corde raide* de Mike Kenny (Actes Sud, 2004), monté en théâtre d'objet et de marionnettes.

Parmi les temps forts, citons aussi *La cigogne et le coucou* (2007), mis en scène par Agnès Limbos et interprété par Martine Godard et Thierry Hellin. « Agnès a fait un très beau spectacle. C'est une bonne conceptrice. J'ai eu une très belle complicité avec Thierry Hellin avec qui on n'avait jamais travaillé. On a joué sept cents fois ce spectacle. C'est important, cette complicité, ce plaisir de la création, de la tournée. Quand on joue autant, il faut bien s'entendre avec son partenaire, si on veut garder une fraîcheur, une créativité. » Dans *Ni oui ni non, bien au contraire* (2019), un véritable bijou, l'inénarrable professeur Pompon sort peu à peu ses figurines, déroule un tapis vert, saupoudre les sapins verts en plastique de sucre glace les jours de neige avant de répondre aux questions philosophiques et subtiles des enfants. « Je trouvais intéressant qu'on imagine un professeur, dans une démarche la plus sincère pos-



© Marie Maréchal Photographie

Gauthier Vaessen, Professeur Pompon dans *Ni oui ni non bien au contraire* © Marie Maréchal

sible, en train de répondre aux questions des enfants sans pour autant être affirmatif. Nous ne voulons pas être moralisateurs. »

qui se passe dans un village de lutins avec une famille différente qui arrive et éprouve des difficultés à s'intégrer. Et qui sera, on l'imagine aisément, à la hauteur des précédents. ●

L'ÉLÉGANCE DE L'OBJET

Arts & Couleurs s'oriente de plus en plus vers l'objet, qui permet, au niveau narratif, de faire vivre autrement le spectacle, d'être plus suggestif. « J'aime tenir tous ces objets en main. Quand j'étais petite, j'avais des petits bonhommes, j'aimais les mettre ensemble. Il y a un petit côté jouissif que j'adore. Mais il faut de la finesse, de la rigueur et de l'élégance. C'est cela qui donne l'émotion. »

Le prochain spectacle, *Casimir*, s'inspire d'un des *Contes d'hiver* de Grégoire Solotareff (*L'école des loisirs*, 2001). À la mise en scène, on retrouvera Jean-Michel Frère. Un spectacle d'actualité

L'AVENTURE POLITIQUE DU LIVRE JEUNESSE

PAR MICHEL DEFOURNY

maître-conférencier à l'ULg

Un volume épais de 384 pages aux caractères serrés, 420 titres passés en revue et analysés, onze chapitres précédés d'une introduction, suivis de deux bibliographies et d'un index. Aucune image. Une véritable somme qui se fonde sur plus de 40 ans de réflexion et de militance pour aborder *L'aventure politique du livre jeunesse* : un essai passionnant de Christian Bruel.

Christian Bruel est bien connu en tant qu'éditeur, fondateur du Sourire qui mord, puis des éditions Être. En tant qu'auteur d'une cinquantaine d'albums illustrés par différents artistes et de deux monographies, l'une consacrée à Nicole Claveloux et l'autre à Antony Browne. En tant que traducteur d'ouvrages emblématiques tels ceux de Nikolaus Heidelbach, Susanne Janssen ou Wolf Erlbruch. Et finalement en tant que formateur, mettant ses compétences de lecteur au service des médiateurs de ce que d'aucuns appellent « Littérature pour la jeunesse » ou « Littérature de jeunesse » alors qu'il préfère, comme il s'en explique, le syntagme « Livres Jeunesse ».

SEPT CONSTATS

L'essai de Christian Bruel part de plusieurs constatations.

Premier constat : L'ascension de l'extrême droite est inquiétante.

Deuxième constat : Grand est l'écart entre le monde d'aujourd'hui et ses re-

présentations dans le champ de la littérature pour la jeunesse. Et Christian Bruel, lors des rencontres autour de son livre, de donner pour exemples l'omniprésence de papas-poules et l'absence de pères violents, l'omniprésence de mères et l'absence de « femmes », l'omniprésence de couples avec enfants dans des familles traditionnelles.

Troisième constat : Les livres jeunesse baigneraient dans une « neutralité bienveillante » alors que chacun d'eux, même ceux qui paraissent les plus inoffensifs, sont sous-tendus « par des points de vue qui, à des niveaux d'intention, de conscience, et avec des intensités diverses, sont empreints de substrats affectifs, idéologiques et esthétiques de ceux et celles qui les créent, de leurs univers matriciels, de leur degré d'adhésion à l'ordre des choses ». Ce qui en fait des objets culturels éminemment politiques, « rarement considérés comme tel » !

Quatrième constat : « Le mot politique [que Christian Bruel appelle "Le Grand Méchant Mot"] étant un répulsif puissant, l'association *jeunesse* et *politique* hérissent. » Rappelons-nous les propos



de Tante Jacqueline dans *La Semaine de Suzette* s'adressant à ses lectrices, en 1945 : « Mes chères petites nièces, vous n'entendez rien à la politique et je vous en félicite. »

Cinquième constat : « La majeure partie de la production tend à se donner comme consubstantielle à l'ordinaire au fil des jours. Elle reconduit, consciemment ou non, l'illusion de la transparence d'un monde où l'actuel et l'éternel ne font qu'un. »

Sixième constat : Même si au cours du vingtième siècle, des mouvements comme « l'Éducation nouvelle » ont tenté de faire confiance aux capacités de l'enfant à se construire lui-même, celui-ci reste considéré comme un être faible dont l'innocence doit être protégée. Pour de nombreux médiateurs, il importe de le tenir à l'écart des réalités du monde. La loi de 1949 a mis en place un cadre légal qui permet de proscrire « tout ouvrage de nature à démoraliser l'enfance et la jeunesse ». Par-delà, elle a favorisé chez les créateurs et chez les éditeurs un phénomène d'autocensure. Septième constat : S'il existe une offre de lecture militante « qui alerte, dé-

voile, dénonce, cherche à convaincre et à régler des opinions, voire des comportements, afin qu'ils contribuent à des changements, celle-ci très prescriptive manque de nuance et ne laisse pas suffisamment de place à l'interprétation ».

COMMENT RÉAGIR ?

« Comment permettre à toute jeune existence de compter sur ses lectures pour développer, à son rythme, une intelligence sensible, sociale et politique du proche et du lointain ? »

Christian Bruel préconise l'émancipation de l'enfant en lui donnant des outils afin qu'il se forge un regard critique. Ne pas se contenter de lui proposer des publications militantes ou des œuvres de création considérées comme des « chefs-d'œuvre », mais élargir l'offre de lecture à la production déconsidérée, banale ou médiocre. De quoi apprendre à argumenter et à discuter : voilà pourquoi je n'aime pas ce livre apprécié par tel ou tel. Tel autre me plaît pour telle raison ! Dans cette démarche, l'école et principalement le cours de français sont appelés à jouer un rôle déterminant.

Et de citer l'avis de Jean-Louis Dumortier, professeur à l'Université de Liège : « La formation littéraire, c'est la chance pour tous d'un épanouissement cognitif et socio-affectif qui, sans elle, resterait le privilège de quelques-uns. » Toutefois reste la part de l'intime, ce dont l'enfant « fait son miel ». Il importe de respecter la compréhension appropriative de l'enfant, quand bien même, aux yeux de l'adulte, celle-ci serait erronée. Les moyens dont nous disposons devraient permettre la mise en place de réseaux afin que les jeunes lecteurs puissent échanger entre eux, en toute indépendance, par exemple, dans des groupes de discussion en ligne.

DES TITRES, QUELQUES EXEMPLES

Tout au long de son essai, Christian Bruel s'appuie sur ses lectures d'albums, faisant le grand écart entre ceux

qui confortent les idéologies dominantes et ceux qui, principalement à partir des années 1970, témoignent des mutations du livre jeunesse. Toutefois, il lui arrive de porter son regard sur le passé. Un chapitre entier est consacré à l'histoire de la « presse rebelle destinée aux enfants », depuis le début du vingtième siècle jusqu'à aujourd'hui.

J'ai retenu ici quelques titres qui illustrent différentes ouvertures thématiques traitées dans les chapitres 5 à 10. Dans le chapitre « Mondes décalés », Christian Bruel revient sur un album qui suscita la polémique tant le sujet est grave. *Petit Âne* de Serge Kozlov, illustré par Vitaly Statzinsky est paru en 1995, chez Ipomée-Albin Michel. Il raconte l'histoire d'un petit âne qui désirait se pendre mais ne savait comment faire. Seul Ourson qui possède une corde multicolore acceptera d'aider son ami. Le thème de la dépression qui pousse à rechercher la mort est repris en 2003 par Dolf Verroen et Wolf Erlbruch dans *Un Paradis pour Petit Ours*, chez Milan. Étouffé par le chagrin, à la suite du décès de Papi Ours, Petit Ours voudrait monter au ciel rejoindre son grand-père. Mais ni le crocodile, ni le serpent, ni le tigre n'acceptent de le dévorer, tandis que le hibou lui conseille d'ouvrir les yeux pour voir comme la vie est belle. Finalement, Petit Ours trouve le ciel sur terre auprès de ses parents.

Dans le chapitre « L'évolution des formes de l'offre de lecture », principalement consacré à l'icônotope, Christian Bruel célèbre *Tout un monde* de Katy Couprie et Antonin Loucard, paru chez Thierry Magnier en 1999 : « C'est aussi une forme de choix politique et de confiance dans le lectorat et la médiation que de ne pas enfermer les images dans leur seul statut analogique et d'utiliser les ressources multiples de la représentation iconique. »

Dans le chapitre « Thèmes, évitements, politisations », *Poulerousse* a retenu l'attention de Christian Bruel, dans sa version Père Castor de 1956, que l'on doit à Lida et Romain Simon. Il fait remarquer que Poule rousse et la tourterelle s'embrassent « à n'en plus finir » et qu'en fin d'album toutes deux ont

décidé de vivre ensemble, parfaitement heureuses. En 1997 paraît chez Nathan une version expurgée du conte, la petite poule rousse reste seule dans sa maison !

Dans le chapitre « À corps perdu », on redécouvre un album marquant paru en 1980, qui irrite encore nombre de censeurs d'aujourd'hui, *Les Chatouilles* de Christian Bruel et Anne Bozellec, l'un des premiers titres parus au Sourire qui mord. En suivant son chat, une fillette se faufile dans la chambre d'un garçonnet, tous deux jouent et se font mille câlins.

Le chapitre « Les normes et le genre » fait place aux filles rebelles parmi lesquelles *Éloïse* de Kay Thompson, images d'Hillary Knight, traduit chez Gallimard en 1982. Véritable tsunami, la fillette est une calamité pour les clients de l'Hôtel Plaza de New York où elle habite, accumulant excentricités et bêtises.

Dans le chapitre « Temporalités, espace, mouvement », le lecteur est confronté à la Révolution culturelle chinoise à travers le témoignage de Chen Jiang Hong. Dans *Mao et moi*, paru en 2005 à l'École des loisirs, il se souvient. À l'époque, il était encore enfant et sa famille fut frappée de plein fouet. Pendant dix années, au cours desquelles Mao et son petit livre rouge étaient devenus la référence absolue, le quotidien ne fut que souffrance et désarroi.

Dans le dernier chapitre « Une politique de la lecture », Christian Bruel fait observer que *Le Canard fermier* de Martin Waddell et Helen Oxenbury, paru chez Pastel en 1991, était jusqu'en 2018 « le seul à montrer la reprise collective d'une exploitation par ses employés ».

En bref, un ouvrage indispensable qui aiguise le regard, à lire et relire par l'ensemble des médiateurs. ●

› Christian BRUEL, *L'aventure politique du livre jeunesse*, La Fabrique, 2022, 384 pages, 18 €.

LE ROMAN POUR LA JEUNESSE, REPRODUCTEUR DES INÉGALITÉS DE GENRE ?

PAR LAURIE AGNELLO

autrice d'un mémoire à l'Université de Liège (2022)

« Les hommes doivent être beaux, grands, musclés et les femmes belles, grandes et minces »... De nos jours, rares sont les personnes qui oseraient l'affirmer. Pourtant, les représentations dans le roman jeunesse véhiculent encore ces stéréotypes : c'est ce que montrent les résultats d'une recherche sur 28 romans publiés en 2020.

L'enquête portait sur 28 romans pour adolescents, sélectionnés grâce à des critères objectifs tels que le rejet des genres de l'imaginaire ou l'exclusion des rééditions et des traductions. Ce corpus concerne trois maisons d'édition francophones : Alice pour la Belgique ainsi que Thierry Magnier et L'École des Loisirs pour la France. Chacun des ouvrages a par ailleurs été soumis à une grille d'analyse minutieusement élaborée. Des aspects tels que les descriptions morales et physiques des personnages, les vêtements et le maquillage, l'orientation et les résultats scolaires, la situation professionnelle, les activités de loisirs, les pratiques de la lecture, la situation de domicile, les relations amoureuses et sexuelles, la répartition des tâches ménagères, le type de quête... ont été observés. Chacun des 313 personnages recensés a été passé au crible de la grille d'analyse et les résultats ont été inventoriés dans un tableau de synthèse. Le verdict est tombé : on aurait aimé pouvoir affirmer que les protagonistes sont représentés de façon égalitaire entre les deux sexes, mais de nombreux domaines apparaissent comme clivés selon le genre des personnages.

DE LOURDS CONSTATS

Au total, les statistiques recensent 15 domaines qui véhiculent des stéréotypes

pour au moins un des deux sexes. Ainsi, les descriptions des corps des personnages renvoient majoritairement à un homme beau, grand et musclé ou à une femme belle, grande et mince, dont les attributs sexuels (les seins) sont davantage vantés que ceux des garçons. Les comportements maternels sont perçus comme « féminins », tandis que les attitudes violentes sont souvent attribuées aux hommes. Les métiers sont, quant à eux, aussi clivés. Pire encore, au sein d'un même secteur professionnel, les statuts sont inégaux : femmes infirmières pour hommes médecins, mais aussi femmes cheffes de police pour hommes agents de quartier. Même si cette observation réalisée au sein du secteur de la sécurité témoigne d'une avancée pour la représentation des femmes, elle dissimule un recul pour la condition masculine, dont les personnages occupent uniquement des fonctions subalternes. Des résultats scolaires médiocres pour les garçons en comparaison avec ceux des filles, des mamans qui s'occupent de la presque totalité des tâches ménagères ainsi que des enfants, et qui obtiennent majoritairement la garde de ces derniers en cas de divorce ; des hommes victimes d'agressions sexuelles qui portent davantage plainte que leurs homologues féminines, qui restent dans le silence... On l'aura compris, la littérature de jeunesse est loin de représenter les deux sexes de façon égalitaire. Néanmoins, en général, hommes et femmes apparaissent

comme presque équitablement défavorisés dans le corpus, car ils sont autant les uns que les autres les cibles de ces représentations stéréotypées.

Ces constats sont préjudiciables, compte tenu de l'influence de la littérature de jeunesse sur son public : ils pourraient conduire les lecteurs à intégrer certaines inégalités de genre. Par exemple, les adolescent(e)s pourraient penser qu'il est « naturel » d'avoir de moins bons résultats scolaires lorsque l'on est un garçon ou qu'il est normal d'assumer les charges domestiques d'un ménage lorsque l'on est une fille.

Autre fait étonnant : la majorité des écrivains du corpus sont en réalité des autrices (pour 23 titres sur 28), qui véhiculent des stéréotypes féminins à travers leurs personnages. Par contre, si l'on se penche sur les cinq romans écrits par des hommes, quatre d'entre eux participent explicitement à la déconstruction des clichés féminins. Les femmes seraient-elles dès lors les pires ennemies de leur sexe ?

DES RÉSULTATS À NUANCER

Si les conclusions paraissent, de prime abord, alarmantes, il est nécessaire d'y apporter quelques nuances. Une comparaison avec un travail similaire sur un corpus plus ancien réalisé par Cyrielle Joris¹ permet de mettre en évidence une évolution dans la représentation des stéréotypes de genre. L'autrice entreprenait, elle aussi, de mettre en évidence d'éventuelles traces de sexisme dans des romans pour adolescents publiés en 2005. Il en ressortait que pas moins de 57 % des critères sexistes qu'elle relevait se voient atténués, voire supprimés, dans les romans publiés en 2020. Par exemple, des protagonistes garçons pratiquent désormais la danse et des filles sont douées en mathématiques, alors qu'auparavant il s'agissait de domaines exclusivement réservés à l'autre sexe.

Par conséquent, si l'évolution poursuit cette courbe, le sexisme tendra-t-il à disparaître progressivement de la littérature de jeunesse au milieu du siècle ?

En revanche, il paraît opportun de noter que 22 % des critères sexistes relevés en 2005 ont pris pour cible l'autre sexe en 2020. Ainsi, alors que C. Joris mettait en évidence la prépondérance de héros masculins dans son corpus – offrant ainsi davantage de figures d'identification pour les lecteurs masculins –, la tendance s'est complètement inversée dans le corpus plus récent, puisque nous recensons une prépondérance d'héroïnes (67 %). Ces dernières observations mènent à une réflexion : la lutte contre les inégalités pourrait – à terme – faire basculer les discriminations vers l'autre sexe.

En outre, dix romans de la sélection de 2020 participent, si nous les considérons de façon isolée, à sensibiliser les lecteurs au sujet de l'égalité des genres. Les moyens utilisés sont variés : définir explicitement certains concepts tels que la *discrimination*, dépendre une grande figure du féminisme comme Simone de Beauvoir, déconstruire les idées reçues à propos du port de la jupe ou du clivage féminité-masculinité, etc. En guise d'exemple, Éric Pessan, dans *Tenir debout dans la nuit*, critique la lenteur et l'inefficacité des procédures « policières » en cas d'agressions sexuelles, s'insurge contre la faute systématiquement rejetée sur la victime, dénonce le harcèlement de rue et l'exhibitionnisme et affirme que le port d'une tenue légère n'est pas synonyme d'une quelconque invitation à l'attouchement sans consentement.

On citera également un roman historique, basé sur des faits authentiques, *Sophie Germain, la femme cachée des mathématiques*, qui dépeint une scientifique du XIX^e siècle, contrainte de travailler dans l'ombre des hommes malgré ses grandes découvertes, ainsi que Camille, un jeune personnage adolescent qui s'interroge sur son identité et son orientation sexuelle dans le roman *Les Ombres que nous sommes* :

« Il y avait mille et une façons d'être une fille. Le vernis à ongles et les parfums chauds et sucrés n'étaient pas un pas-



sage obligé. [...] Il y avait aussi mille et une façons d'être un garçon. La brutalité n'était pas nécessaire. L'indélicatesse non plus. La masculinité n'était pas synonyme de lutte acharnée pour la domination. [...] Les frontières n'étaient pas si étanches qu'on essayait de nous faire croire entre féminin et masculin » (pp. 89 et 130).

Enfin, on ne peut s'empêcher de comparer les résultats avec les chiffres actuels de répartition homme-femme dans les différents domaines de la société. Il en ressort que la littérature de jeunesse reflète assez (trop ?) fidèlement les inégalités constatées dans la société ; elle n'invente rien. Dès lors, comment concilier les contraintes du réalisme (qui conduisent à représenter des stéréotypes) et la volonté de ne pas reproduire des inégalités ? Cette question traverse toute la littérature de jeunesse contemporaine.

CENSURER LE SEXISME DANS LA LITTÉRATURE DE JEUNESSE ?

Comment promouvoir concrètement l'égalité des sexes dans les lectures pour les jeunes ? La censure ne paraît pas envisageable, même si nombre de maisons d'édition recourent déjà à des *sensitivity readers* chargés de relire les textes pour y débusquer les stéréotypes.

Certains moyens simples existent pour évaluer la représentation quantitative et qualitative des deux sexes dans un livre, tels que le « Test de Bechdel », outil qui permet d'évaluer la sous-représentation d'un sexe dans une production cinématographique à l'aide de trois questions,

et qui donne de bons résultats dans le domaine littéraire. Les questions sont les suivantes : « Est-ce qu'il y a au moins deux personnages féminins consistants dans le film (dont on connaît au moins le prénom) ? Est-ce que ces deux personnages féminins se parlent entre eux ? Est-ce qu'ils parlent d'autre chose que d'un homme ? »

Enfin, les inégalités de genre ne sont pas les seules à porter atteinte aux individus ; une étude similaire pourrait être envisagée pour analyser le cumul des différents types d'inégalités. Un personnage féminin de type asiatique et un personnage féminin blanc sont-ils représentés autrement que leurs homologues masculins ? ●

- › **Laurie AGNELLO**, *Sexisme, stéréotypes de genre et littérature pour adolescents. Analyse de romans francophones publiés en 2020 et comparaison avec les parutions de 2005*, [Mémoire], Université Liège, septembre 2022. <https://matheo.uliege.be/handle/2268.2/16093>.
- › **Sandrine CAILLIS**, *Les ombres que nous sommes*, Paris, Thierry Magnier, 2020, 208 pages, 12,90 €.
- › **Sylvie DODELLER**, *Sophie Germain : la femme cachée des mathématiques*, Paris, L'École des loisirs, 2020, 144 pages, 12 €.
- › **Éric PESSAN**, *Tenir debout dans la nuit*, Paris, L'École des loisirs, 2020, 157 pages, 7,50 €.

Note

(1) Cyrielle JORIS, « La littérature contemporaine destinée aux adolescents est-elle sexiste ? Étude de romans francophones publiés en 2005 », [Mémoire], Université de Liège, 2013.

SIBYLLE DELACROIX

TOUT EN CRAYONNÉS

PAR ISABELLE DECUYPER,

attachée principale, Service Littérature de jeunesse, Service général des Lettres et du Livre

Sibylle Delacroix adore dessiner au crayon. Elle est constamment plongée dans des recherches graphiques qui permettent d'offrir à chaque ouvrage une atmosphère particulière.

Elle a commencé dans le métier en illustrant des contes classiques chez Casterman comme *La Barbe bleue*, par exemple. Plus tard, elle a développé des albums pour les plus petits chez Bayard jeunesse : *Les p'tits noms*, *Abel*, et la série *Cléo entre autres*. Ensuite, *Graines de sable*, *Les Larmes*, *Rêve de neige* dans un autre registre pour les un peu plus grands.

Elle est publiée chez plusieurs éditeurs pour lui permettre de multiplier les facettes de son travail. Parmi ses derniers albums, découvrons *L'heure de la sieste*, *Miss Trop*, *Ma grande* ou *La Cape magique*.

Petite bio, qui êtes-vous ?

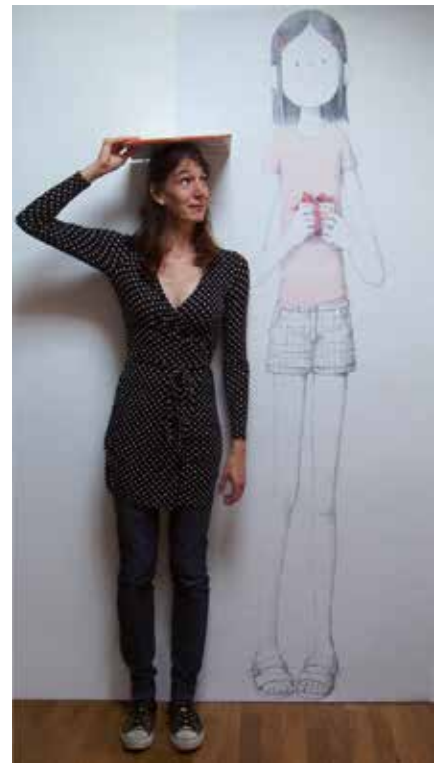
Je suis née en 1974 à Bruxelles où j'ai fait des études d'illustration et suis sortie diplômée de l'École de recherche graphique de Bruxelles. Depuis 2000, je publie des albums et ai parallèlement travaillé comme graphiste durant les premières années.

Je me suis installée en France, en Haute-Garonne en 2007, peu après il y a eu la naissance de ma fille, et je me suis tournée assez naturellement vers la création d'albums pour la petite enfance.

Comment en êtes-vous arrivée à la littérature de jeunesse et la création d'albums ?

La littérature jeunesse reste un havre et un champ d'exploration sans fin pour le dessin figuratif. Et c'est un moyen de narration visuelle beaucoup plus facile d'accès que le cinéma. C'est donc Casterman qui m'a mis le pied à l'étrier. J'ai pu y publier mon travail de fin d'études d'illustration de *La Barbe bleue*. À l'époque, je travaillais à la peinture et étais très attirée par les univers sombres et romantiques. *Les p'tits noms*¹, chez Bayard, est le premier album dont je sois totalement autrice, il a été réédité l'année passée et présente une petite galerie d'animaux, des surnoms qu'on peut donner à son enfant : mon poussin, mon p'tit chat, ma puce... dans une espèce de ritournelle. Celui-ci est le début d'une longue collaboration avec Bayard.

Mon dernier album publié chez eux, *Miss Trop*, est une réflexion sur la surconsommation, mais sans jamais, j'espère, tomber dans le côté moralisateur. Avec en quatrième de couverture une fillette brandissant une pancarte annonciatrice du contenu, du message véhiculé : « Moins de machins, plus de



Sibylle Delacroix ©

câlins ». Ma fille a utilisé pendant longtemps l'expression « c'est trop », assez significative de l'époque : « trop bon », « trop beau » « trop la classe ». Cela a été le point de départ.

Genèse des albums, d'où viennent les idées ?

Mes albums partent d'une émotion, d'une anecdote, parfois d'un jeu de mots, comme dans *Graines de sable*. J'ai souvent plusieurs projets sur le feu, que je laisse reposer, puis j'y reviens. En général, la réalisation d'un album prend environ un an.

J'essaie d'utiliser le mot juste, même s'il semble un peu compliqué pour les enfants et si cela peut parfois effrayer les éditeurs ; cela représente aussi une opportunité d'en découvrir des nouveaux pour les jeunes lecteurs.

Dans *Ma grande*, mon héroïne est tellement grande qu'elle se repose parfois dans la lune. J'aime bien partir de ces expressions, comme « se plier en trois, en quatre... ». Il s'agit d'un des textes les plus personnels que j'ai écrits. L'inspiration est souvent puisée dans mes souvenirs qui ont pu être réactivés en voyant ma fille grandir.

Techniques utilisées ?

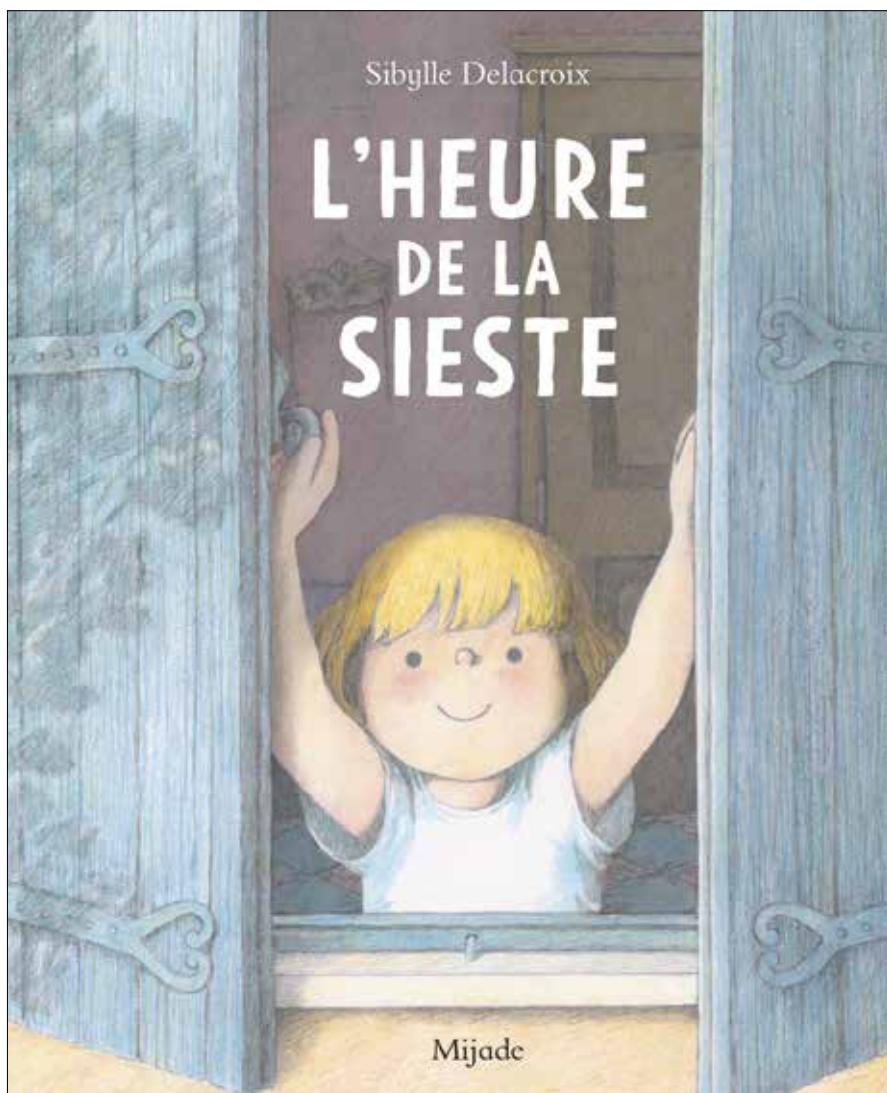
Pour plusieurs ouvrages, il s'agit de crayonnés, suivis d'une couleur apposée à l'ordinateur pour qu'elle n'écrase pas le crayonné.

Pour *Les larmes*, *Graines de sable*, *Rêve de neige*, qui reprennent les mêmes personnages (Bayard), j'ai fait le choix d'une couleur qui sert la narration, plus un crayonné. Idem pour *Ma grande* (Mijade), j'ai choisi de restreindre les couleurs et j'ai travaillé au crayonné.

Je suis ravie quand textes et histoire peuvent se développer avec une seule couleur, comme pour *La Cape magique*², pour lequel j'ai illustré un texte de Nadine Brun-Cosme. Le pitch ? Un loup affamé, un Petit Chaperon rouge appétissant, deux moutons insoucians, trois cochons dodus, une tempête menaçante... et vous découvrez un conte décoiffant où tel est pris qui croyait prendre ! La cape du Petit Chaperon rouge s'envole régulièrement, ce qui va entraîner de drôles de situations.

J'ai ri en lisant le texte et cela m'amusait de faire quelque chose de plus léger que d'habitude, avec le rouge comme fil conducteur et la présence d'un cadre pour renforcer le côté petit théâtre. J'aime poursuivre ce genre de recherche.

Dans *L'heure de la sieste*³, une fillette est en vacances chez sa mamie où elle fait plein de choses et même de la peinture avec elle. Mais tous les après-midi, elle doit faire la sieste. Loin de s'ennuyer, elle découvre des choses surprenantes quand elle ouvre les volets. Cet album



offre une série de clins d'œil à des tableaux célèbres travaillés aux crayons de couleur, en créant un univers onirique inspiré par les peintures qui défilent suivant les jours de la semaine. Chaque jour offre une découverte.

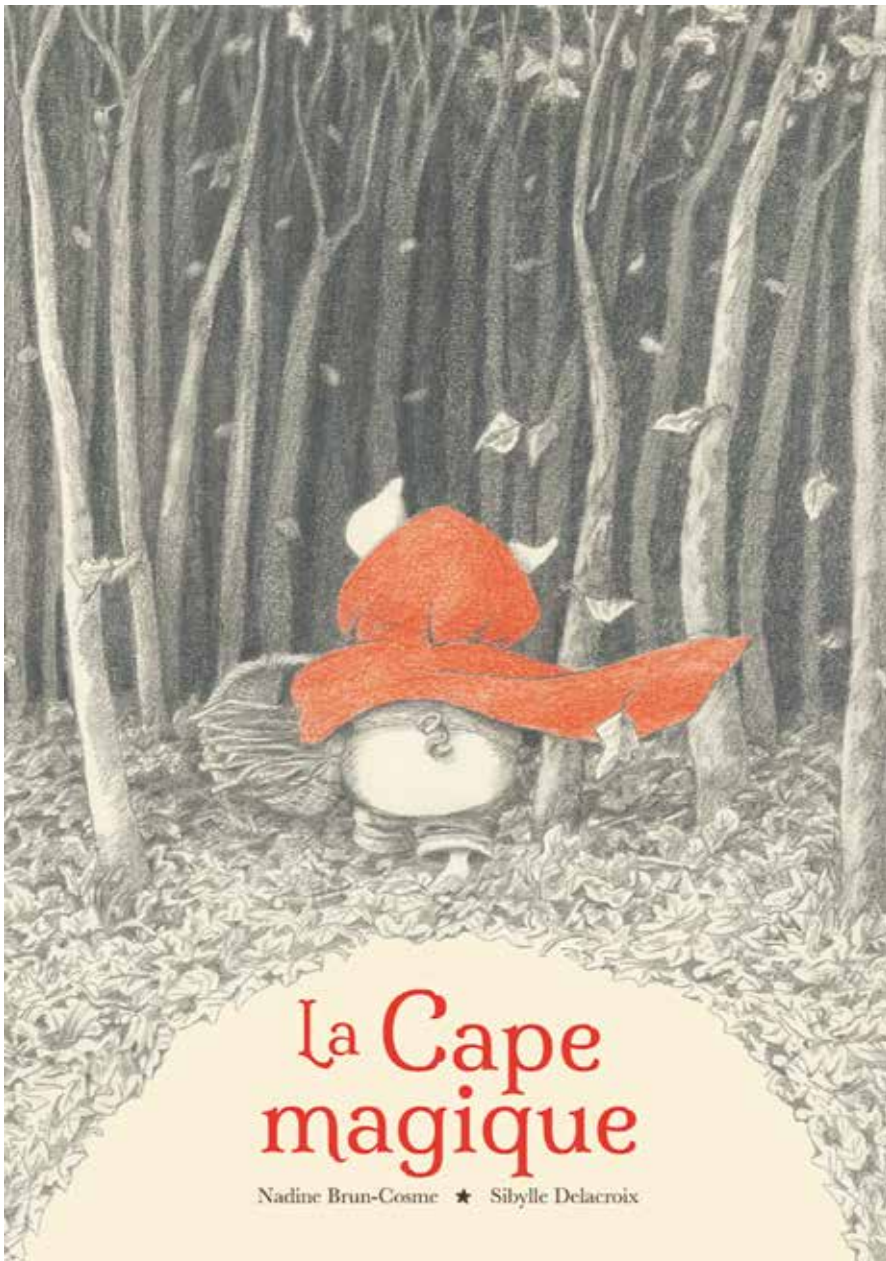
Ce fut un plaisir de dessiner aux crayons de couleur et au porte-mine, que j'utilise même pour les grandes surfaces. J'aime soigner les détails. Pour *Miss trop*⁴, cette fois, j'ai travaillé au feutre noir et avec une seule couleur en aplat, en pensant à l'espace de la page. Le lecteur attentif remarquera que le dessin déborde de plus en plus sur la page d'en face... il n'y a plus d'air, puis le chien va sauver l'héroïne.

Des animations avec les enfants...

Oui, j'aime bien faire des animations avec les enfants. Certains sont parfois intrigués par le fait que j'utilise peu de couleurs. D'où un projet d'album sur les couleurs, mais celui-ci est encore en gestation...

En maternelle, on laisse l'enfant libre de dessiner, de chanter, danser. Je préférerais cette période, l'entrée en primaire m'a laissé un mauvais souvenir. Plus on s'adresse aux petits, moins il y a de frontières et de limites. On peut raconter avec relativement peu de moyens.

Dans les classes, je montre aux enfants comment faire un livre. C'est assez ma-



- gique. Ils ont la possibilité d'en créer eux-mêmes facilement et s'en aperçoivent. C'est important de rester dans le contact avec les enfants quand on crée pour eux.

Des projets ?

J'ai rencontré les textes de Christine Naumann-Villemin, de laquelle j'ai deux textes à illustrer chez deux éditeurs différents.

En écriture, je suis toujours dans un univers de rêverie que je tente de pousser un peu plus loin dans un projet de

livre-objet mais je n'en dirai pas plus sur mes recherches.

Chez divers éditeurs...

Oui, j'ai la chance de publier chez plusieurs éditeurs, ce qui me permet d'explorer différentes manières de travailler, de tenter d'autres expériences. Je ne reçois pas la même proposition, le même regard chez chaque éditeur. C'est intéressant. ●

INFOS :

www.sibylledelacroix.net

Notes

(1) Bayard, coll. « Les belles histoires des bébés », 2022, 5,90 €.

(2) Éditions Kaléidoscope, 2022.

(3) Mijade, 2022.

(4) Bayard jeunesse, 2022.



PUBLICATIONS DE L'ACTION TERRITORIALE !

(Bibliothèques publiques – Centres culturels – PointCulture)

Toutes les publications sont disponibles gratuitement en version pdf :

sur le site www.bibliotheques.be (rubrique Publications),
sur le site www.centresculturels.cfwb.be (rubrique Bibliothèques),
sur le site www.culture.be (rubrique Publications)
et sur le site www.litteraturedejeunesse.be

LECTURES.CULTURES

GRATUIT !

Dossiers :

- Eros Cultura ; L'Empire des jeux ;
- La Mémoire et l'oubli ; Nature et Culture, les deux ensemble.

CENTRES CULTURELS :

- Centres culturels et territoires d'actions. Une partition symphonique, des actions partagées, Cahier 1, janvier 2013
- Piloter un Centre culturel aujourd'hui : Fils conducteurs et démarches de base, Cahier 2, décembre 2013.

BIBLIOTHÈQUES :

Ancienne revue *Lectures* (années 1981-2016) :

GRATUIT !

Derniers dossiers thématiques

déclinés en bibliothèque :

- Religions en bibliothèque, Médiation, Développement durable, Handicap, Seniors, Langue française, Métier de bibliothécaire, Livre et lecture en mutation, BD, Architecture, Santé, Bibliothèque hors les murs, Censure, Europe, Rencontres littéraires, Numérique, Management, Evaluer une bibliothèque, Communiquer, Design, Sciences, Fonds locaux et régionaux (provinces + Bruxelles-Capitale), Droits d'auteurs, Littérature en action, Bébés et livres, Signalétique, etc.

Développement culturel du territoire - évolutions, de 2002 à 2019 (statistiques annuelles) : **GRATUIT !**

Collection « Outil bibliothèque » : GRATUIT !

- Favoriser l'intégration dans les bibliothèques des personnes éloignées de l'écriture et la lecture et des populations étrangères, 2008
- Construction d'un plan local de développement de la lecture, 2011
- L'évaluation continue des plans quinquennaux de développement, 2014.

Collection « Cahiers des bibliothèques » (colloques, études, bibliographies) : GRATUIT !

- Cahier 27 : Élagage et retraits en bibliothèque publique (monographies), année 2020
- Cahier 26 : Première évaluation du décret du 30 avril 2009 relatif au développement des pratiques de lecture organisé par le Réseau public de la lecture et les bibliothèques publiques
- Cahier 25 : La lecture et l'écriture : l'affaire de tous ?!
- Cahiers 23 et 24 : Partagez l'aventure des bibliothèques (échanges de pratiques de métiers)

Autres titres de la collection « Cahiers » :

Lecture et société, Publics des bibliothèques, Publics éloignés de la lecture,

Ressources électroniques, Héroïc Fantasy, Alphabétisation, Contrats-Lecture, Bibliographie d'ouvrages de références, Politiques d'acquisitions, Formations, Documentaire jeunesse, Internet, Adolescents, Marketing du livre et de la bibliothèque, Lire ou ne pas lire (étude ULg), Pratiques et attitudes face à la lecture (sondage d'opinion), Formation littérature de jeunesse, Cultures d'ici-cultures d'ailleurs.

Hors-série : GRATUIT !

- Les Institutions belges : liste d'autorité-matière (au 31/12/2006)
- Histoire de Belgique : liste d'autorité-matière (au 31/05/2010).

Littérature de Jeunesse

(Service général Lettres et Livre) :

- Répertoire des auteurs et illustrateurs de livres pour l'enfance et la jeunesse en Wallonie et à Bruxelles, 2014, 12,00 €
- HaHaHa ! Des livres jeunesse pour rire, 2019, 5,00 €
- Incontournables 2018-2020, 5,00 €.
- Vous prendrez bien un peu d'art ?, 2021, 5,00 €.

CAHIERS DE L'ACTION TERRITORIALE : GRATUIT !

- Cahier 1 : La Mise en œuvre du décret du 21 novembre 2013 par les Centres culturels. Rapport d'observation (Maison des Sciences de l'Homme de l'Université de Liège), 2022

INFOS :

Service général de l'Action territoriale
Fédération Wallonie-Bruxelles, 44 Bd Léopold II à B-1080 Bruxelles
Abonnements : tél. : +32 (0)2 413 36 19 – mél : nathalie.brichard@cfwb.be

LECTURES.CULTURES

NUMÉRO 32



12



71



105

03 ÉDITORIAL

03 Ce brot est abracadabrantescue !
par Jean-François Füeg

06 ACTUALITÉ

06 Première évaluation du décret
sur les CEC et les PAA
par Anaëlle Camarda
09 Le décret sur les centres culturels
en réflexion
par Célia Dehon

12 ICI ET AILLEURS

12 À Genappe, le Centre culturel 38 :
sans salle mais pas sans âme !
par Liliane Fanello

17 DOSSIER

17 La langue française
et les autres langues

65 ICI ET AILLEURS

65 Malaga en Espagne :
la culture en vitrine ou dans l'arène
par Catherine Callico

71 MÉTIER

71 Olivier Haas, chef de chœur :
un musicien tout en harmonie !
par Sébastien Vaillant

74 PORTRAIT

74 Maëlle Delaplanche, curatrice :
« L'art est une plus-value pour la société »
par Didier Zacharie

77 AUVIO

CD
77 Des pas légers sur la neige
par Benoit van Langenhove

DOCU
79 L'école pour tout le monde
par Philippe Delvosalle

82 LECTURE

SOCIÉTÉ
82 Nos droits, nos libertés,
et nos devoirs, dans la société
par Bernard Lobet
85 Comprendre les intimités
par Catherine Renson
90 À corps découverts
par Michel Bougard
93 Des biographies et des histoires croisées
par Thomas Casavecchia

BANDE DESSINÉE

97 Métissage et transmission
par Marianne Puttemans

PROFESSION

100 Penser la médiathèque
en situation de crise
par Jean-Philippe Accart

102 JEU

102 Haute tension !
par Pascal Deru

105 JEUNESSE

ACTION

105 Une compagnie haute
en Arts & Couleurs
par Laurence Bertels

ENFANT

108 L'aventure politique du livre
de jeunesse
par Michel Defourny

ADO

110 Le roman pour la jeunesse,
reproducteur des inégalités de genre ?
par Laurie Agnello

PORTRAIT

112 Sibylle Delacroix tout en crayonnés
par Isabelle Decuyper



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES
CULTURE.BE

www.bibliotheques.be
www.centresculturels.cfwb.be
www.pointculture.be

Ministère de la Fédération Wallonie-Bruxelles
Service général de l'Action territoriale
Bd. Léopold II, 44 - 1080 Bruxelles